

Octobre 2017

BeauxArts Magazine

Nouvelle
formule

ENTRETIEN **Sophie Calle**

Ses obsessions,
ses collections,
ses projets...

GRAND PALAIS **La face cachée de Gauguin**

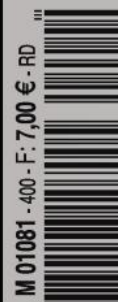
ENQUÊTE **Les faussaires du design**

PHOTO **Les mondes sublimes d'Irving Penn**

**SPÉCIAL
N° 400**

Qu'est-ce que la beauté aujourd'hui ?

Sabine Pigalle
*After Leonardo
da Vinci, 2015*





CHANEL

JOAILLERIE



SOUS LE SIGNE DU LION

BOUCLES D'OREILLES OR BLANC ET DIAMANTS
COLLIER OR JAUNE, DIAMANTS ET PERLES DE CULTURE

CHANEL.COM

DS 5 PRESTIGE

Édition Limitée



DS préfère **TOTAL**

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 5 : DE 3,5 À 5,9 L/100 KM ET DE 90 À 136 G/KM. Automobiles Citroën RCS Paris 642 050 199



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE



Sièges en Cuir bracelet Semi-aniline
Planche de bord cuir Nappa Brun Fauve
Navigation connectée avec écran tactile
Affichage tête haute

DSautomobiles.fr

FABRIQUÉE EN FRANCE

Mon

GUERLAIN

LE NOUVEAU PARFUM



DISPONIBLE SUR GUERLAIN.COM



L'ÉDITO

De Fabrice Bousteau

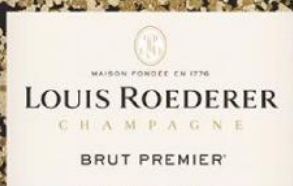
Qu'est-ce que la beauté aujourd'hui ? #beauxartsmagazine #beauxarts.com !

Pas étonnant qu'en portant le nom de Beaux Arts Magazine, nous nous interrogeons sur ce que signifie la beauté dans l'art aujourd'hui, à l'occasion de la parution de ce numéro 400 et de cette nouvelle formule ! Depuis sa création, en 1983, Beaux Arts Magazine n'a eu de cesse de donner une définition plurielle à la fois du terme académique de beaux-arts mais aussi de la notion de beau. Notre magazine s'intéresse à toutes les périodes de l'histoire de l'art et à toutes les formes d'expression des arts visuels : peinture, sculpture, dessin, photographie, vidéo, installation, architecture, design, graphisme, BD. Mais aussi à toutes les formes d'expression artistique auxquelles participent aujourd'hui les plasticiens. Car l'art imprègne, de plus en plus, non seulement tous les domaines de la création (de la mode au spectacle vivant, du cinéma à la littérature et même à la cuisine) mais aussi les produits de grande consommation, l'aménagement des villes, les séries télévisées... L'art irrigue notre vie quotidienne dans des formes multiples. Au point qu'aujourd'hui, il n'existe plus d'esthétique dominante. Tout est possible et tout se mélange : de la figuration à l'abstraction, du minimalisme au mauvais goût revendiqué, du conceptuel à l'art le plus bavard et le plus baveux. C'en est fini du choix entre jupe courte ou jupe longue : tout est à la mode et tout est démodé. Cette société de tous les possibles esthétiques déroute et conduit, plus que jamais, à s'interroger sur ce qu'est le beau, à défaut de savoir ce qui est vrai ou juste. Mais, comme l'écrit Byung-Chul Han dans son essai *Sauvons le Beau. L'esthétique à l'ère numérique* (2016, Actes Sud), «Aujourd'hui, le beau lui-même est rendu

lisse : on le prive de toute négativité, de toute propension à ébranler, à blesser. Le beau s'épuise dans le j'aime.» Autrement dit, l'expérience du beau se délite dans le Like de Facebook. Or, ce que nous cherchons, avec Beaux Arts Magazine et Beaux Arts.com c'est, au contraire, à révéler les complexités : le lisse et le rugueux, les couleurs et le noir et blanc, l'art né de technologies comme l'art le plus artisanal. Ce que nous cherchons chaque jour dans notre magazine, comme sur notre site internet, c'est vous montrer l'art comme vous ne le verrez nulle part ailleurs !



L'un des visuels créés pour la campagne publicitaire de lancement de la nouvelle formule de Beaux Arts Magazine.



 **LOUIS ROEDERER**
À LA RECHERCHE DE L'ŒUVRE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Nouvelle formule de BeauxArts Magazine mode d'emploi

Par Fabrice Bousteau

Pourquoi changer alors que vous êtes de plus en plus nombreux à aimer Beaux Arts Magazine ? Dans un contexte global où la presse écrite voit ses ventes diminuer, du fait notamment de la fermeture de nombreux points de vente mais aussi de l'augmentation de la lecture sur support numérique, Beaux Arts Magazine continue à séduire davantage de lecteurs. Un phénomène suffisamment rare dans la presse, qui mérite d'être souligné et qui fait de notre revue non seulement le premier magazine d'art en France et en Europe (très nettement devant nos concurrents) mais aussi le mensuel culturel, au sens large, leader en France, avec plus de 62 000 exemplaires vendus chaque mois (source OJD, l'organisme officiel qui certifie les ventes de la presse écrite).

Si nous vous proposons, chers lecteurs, cette nouvelle formule,

c'est parce que nous sommes convaincus qu'il faut sans cesse se renouveler sans tout changer. Proposer des évolutions plutôt que des révolutions, comme chacun dans son quotidien. Car Beaux Arts Magazine a fait sienne la pensée de l'un des plus grands artistes français, Robert Filliou, qui disait : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. »

Avec cette nouvelle formule, notre philosophie est de vous montrer l'art tel que vous ne pourriez le voir nulle part ailleurs. C'est-à-dire selon des points de vue différents, originaux pour ne pas dire uniques. Ce numéro 400 constitue donc une belle occasion de réaffirmer notre et votre conception de l'art. Car l'art est, j'en suis convaincu, avant tout une manière d'être, de penser et de voir, qui contribue à rendre chacun heureux.

Alors, qu'avons-nous changé ?

1/ La typographie est un art à part entière !

Nouveau logo, nouvelle typo, nouvelle mise en page. À présent, vous lisez les textes dans une typographie Benton Sans, créée en 2015 par David Berlow. Celle-ci s'inspire des lettres de plomb dessinées par Morris Fuller Benton (1872-1948), très utilisée au XX^e siècle par la presse anglo-saxonne. Élégante, contemporaine, elle accentue la lisibilité des textes.

BeauxArts

Le nouveau logo de Beaux Arts, signé Yorgo & Co, est également

réalisé en Benton Sans, tout en conservant l'essentiel de l'identité du précédent : un logo plus aérien, plus visible. La mise en page, quant à elle, est encore plus claire et fait la part belle à l'image.

Benton Sans
Benton Sans
Benton Sans
Benton Sans
Benton Sans
Benton Sans
Benton Sans

2/ Plus de pages pour vous donner plus à lire et plus à voir !



Plus à lire, en accordant plus de place au lifestyle. Mais aussi création d'un nouveau cahier « Marché et acteurs de l'art ». Son objectif ? Vous aider à décrypter les dessous du marché de l'art et de ses tendances, vous faire découvrir les passions des grands et petits collectionneurs, et vous emmener à la rencontre de ceux qui font la politique culturelle en France et à l'étranger. Ceux qui inventent et ne sont pas toujours connus du grand public.

3/ Tous les arts visuels et de toutes les époques !

Dessin, peinture, sculpture, photographie, installation, BD, graphisme, architecture, design ou encore mode, spectacle vivant, cinéma ou cuisine... autant de champs de la création désormais de plus en plus souvent investis par les artistes. C'est pourquoi nous avons proposé à Alain Passard, élu meilleur chef au monde en 2016, de concevoir pour nous tous les mois une recette originale, inspirée par une célèbre œuvre d'art. Le génial dessinateur François Olislaeger proposera également, chaque mois, la visite en bande dessinée d'une exposition ou d'un atelier d'artiste.



4/ Un prolongement sur le web avec des vidéos exclusives !

Beaux Arts Magazine se prolonge désormais sur internet (beauxarts.com). Vous y découvrirez de courtes vidéos, originales et exclusives, permettant de visiter des expositions en France et à l'étranger. Et comme la vidéo est aussi un art, vous y verrez aussi de rares vidéos d'artistes. Enfin, comme nous avons la conviction qu'aucun média ne chasse l'autre, mais que print et web coexisteront encore longtemps, vous lirez sur notre site des articles interactifs prolongeant ceux du mensuel, mais aussi un flux d'actualité quotidien. Et notre nouvelle boutique en ligne est là pour vous permettre d'acheter les éditions de Beaux Arts : magazines, livres d'art, hors-séries.



**Musée
Marmottan
Monet**

**14 septembre
2017**

**14 janvier
2018**

**2, rue Louis-Boilly
75016 Paris
Ligne 9 La Muette
RER C Boulainvilliers**

**RENOIR MANET CAILLEBOTTE
CÉZANNE PISSARRO MORISOT...**

**MONET
COLLECTIONNEUR
CHEFS-D'ŒUVRE DE SA COLLECTION PRIVÉE**



ticketmaster®



TROISCOULEURS

Le Parisien

Europe 1

**En couverture****Sabine Pigalle***After Leonardo da Vinci**(Série Timequakes)*

Elle n'a pas pris une ride ni rien perdu de sa séduction. L'énigmatique *Dame à l'hermine* peinte par Léonard de Vinci s'est réincarnée en une photographie sophistiquée, tellement peaufinée qu'elle semble irréaliste. Et, de son regard distant, l'image de papier glacé nous interroge : qu'est-ce que la beauté aujourd'hui ? Est-elle universelle, singulière, plurielle ? Découvrez ses mille et un visages dans ce numéro (très) spécial (le 400^e), celui de notre nouvelle formule.

2012, tirage C-print, 140 x 120 cm.

JOURNAL

- 12 Vu** Arrêt sur images
- 18 L'essentiel de l'actualité en France**
Pierre Bergé, mort d'un esthète
- 20 Wilm Delvoye** torture le bronze d'Arago
- 22 Le prix Meurice** pour l'art contemporain fête ses 10 ans !
- 24 Ils ont dit**
- 26 Sur la planète**
- 28 À Tokyo**, la princesse aux petits pois ouvre son musée
- 30 Architecture**
Renzo Piano, simplement génial en Espagne
- 32 Les îles** du futur
- 34 Design**
L'objet du mois : la banane sur un piédestal
- 36 Portrait** : Dino Gavina, éditeur pionnier du design arty
- 38 Objets perturbés**
- 40 Spectacle et musique**
Tania Bruguera atomise Samuel Beckett
- 42 Cinéma**
The Square, Palme d'or de l'art tourné en ridicule
- 44 Livres**
Les peintres sont-ils des photographes comme les autres ?
- 46 Romans**, livres d'art ou BD : notre sélection de la rentrée
- 48 La recette d'art d'Alain Passard**
Le Siècle d'or en carpaccio
- 50 Philo**
Tout fout le camp ?
- 52 Revue de web**
Les smartphones sont-ils des experts en art ?
- 54 La chronique de Nicolas Bourriaud**
Les nouveaux ségrégationnistes de l'art

GRANDS FORMATS

56 En couverture

Qu'est-ce que la beauté aujourd'hui ?

- 90 Exposition à Vienne**
Le miracle Raphaël
- 100 Entretien avec Sophie Calle**
«Mon ironie est fondée sur une réalité»
- 108 Enquête**
Dans les ateliers des faussaires du design
- 114 Rétrospective au Grand Palais**
Gauguin l'ensorceleur et ses figures obsédantes
- 124 Tendances**
Les nouveaux graphismes qui vont changer notre vie
- 128 L'histoire du mois**
Marin Karmitz, réalisateur et collectionneur d'histoires
- 136 Exposition au Grand Palais**
Les natures (même pas) mortes d'Irving Penn
- 144 Événement à Lyon**
Focus sur 4 artistes aériens à voir à la Biennale

GUIDE DES EXPOSITIONS

- 149 Musées**
- 150** Les nouveautés d'octobre
- 151** Trois raisons d'aller découvrir le musée Yves Saint Laurent
- 154** Les expositions incontournables
- 160** Temps forts à Londres
- 162 Galeries**
3 expositions coups de cœur
- 164** Bertrand Lavier sème la zizanie dans le design
- 166 Week-end arty**
Bilbao la magnétique
- 168 Un lieu à découvrir**
Le parc Jean-Jacques Rousseau, un jardin d'illuminés

MARCHÉ ET POLITIQUE CULTURELLE

- 174 Ils font l'actu**
Camille Morineau frappe fort à la Monnaie
- 176 Les acteurs du marché**
La tribune de Thomas Seydoux
- 178 Tendance**
La tapisserie reprend des couleurs
- 182 La cote de l'art**
Charlotte Perriand fait feu de tout bois
- 184** Adjugé !
- 186** 3 ventes à suivre
- 188 Foires et salons**
- 192** Parcours bijoux 2017, l'art du coup d'éclat
- 196** Calendrier des expositions
- 202** La visite en BD de François Olislaeger

Suivez-nous aussi sur... www.beauxarts.com

VU

par Marie Darrieussecq



**Stephen
McMennamy**
Cauliflower + Poodle,
2015
www.s-mcmennamy.com

Le chien à la tête de chou

Mais qu'il est chou ce chien ! Un toutou légumineux. Un *canis lupus* croisé de *brassica oleracea*. Un clebs comestible. Tout blanc tout propre : à croquer. Le photographe américain Stephen McMennamy réalise des montages impeccables, cuits à point et toujours doubles : des chimères à deux bouts, un pinceau-bananes, une ampoule-œuf, un épi de blé-cheveux, un casque audio-beignet, un piment-escarpin, du chocolat en pipeline et de la junk food à gogo. C'est drôle, pimpant, coloré, et aussi enfantin que la société de consommation. On veut tout, tout de suite, dans ce croisement des produits, des objets, des lubies, des fétiches. La croissance n'y est plus qu'excroissance, l'abondance des formes devient un délire logique. La statue de la Liberté brandit non une flamme, mais un grand panneau STOP. Et Stephen McMennamy produit tellement d'images folles, sur son site en expansion, qu'on en garde un goût sirupeux en bouche, et les yeux en balles de golf.

ANNO



1240

LE SENS DE L'ACCUEIL*



*Le verre Leffe a été spécialement créé pour mieux accueillir les arômes de Leffe.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

VU

par Auguste Schwarcz

**Maurizio Cattelan
& Pierpaolo Ferrari**
Toiletpaper, visuel
de couverture
du n° 13, juin 2016
[www.instagram.com/
mauriziocattelan](http://www.instagram.com/mauriziocattelan)



L'Insta fugace de Maurizio Cattelan

Wolfgang Tillmans, Olafur Eliasson, Cindy Sherman... Instagram n'est pas la plateforme la plus en marge lorsqu'il s'agit de la communication d'un artiste ; le réseau apparaît davantage comme le prolongement de l'œuvre. La preuve avec *The Single Post Instagram* par Maurizio Cattelan, le plasticien irrévérencieux de Padoue. Sur cette page unique, le fondateur (avec Pierpaolo Ferrari) du magazine *Toiletpaper* ajoute chaque jour une photo venant remplacer celle de la veille. Alternant ses propres productions avec les travaux de jeunes artistes et blogueurs (Eduardo Casanova, Steve Nakamura...), il donne de la visibilité aux images les plus excentriques, flashy et clinquantes. Blagueur ? Cynique ? Voire iconoclaste ? Autant de termes appropriés pour définir cette œuvre sur cimaise digitale, jumelle des réalisations toujours surprenantes d'un créateur qui sait rire de la mort et faire mourir de rire.



Systèmes
d'aménagement

ENTRE USM ET VOUS,
UNE QUESTION
D'ELEGANCE
ET D'EQUILIBRE.



Avec leurs lignes intemporelles et leur large choix de coloris, les meubles USM s'adaptent à vos envies en permanence et de manière unique. Design et qualité suisse depuis 1965.

www.usm.com



Configurez votre
propre meuble
USM Haller en ligne !

Visitez notre showroom ou demandez notre documentation.
USM U. Schärer Fils SA
23 rue de Bourgogne, 75007 Paris
Tél. +33 1 53 59 30 37

VU

par Daphné Bétard



Chloe Wise
American Classic,
2015

www.chloewise.com
Artiste à découvrir
jusqu'au 7 octobre
à la galerie Almine Rech
(Paris) dans le cadre
de l'exposition
«Of False Beaches and
Butter Money».
www.alminerech.com

Une faim de sac !

Quel est le comble du mauvais goût ? Avoir l'eau à la bouche devant des accessoires de mode ; les vouloir à tout prix, les consommer immédiatement et sans modération. Club sandwich revisité, suintant le cheddar fondu et le bacon grillé, le dernier modèle Prada devrait régaler les fashion victims... jusqu'à l'écoeurement ! Au rayon des sacs à main gourmands de Chloe Wise, vous trouverez également la musette pancakes aux dégoulinades de sirop d'érable, l'aumônière en-cas associant oignon, sardine, œuf dur, concombre et confite de mûres sur pain grillé, le sac à dos brioche, ou encore la pochette gaufre, son saupoudrage de sucre glace et son pompon de boule vanille. Tous évidemment signés de grandes marques de l'industrie de la mode. Star montante de l'art contemporain, la jeune Canadienne, du haut de ses 26 ans, ne fait qu'une bouchée du monde capitaliste, dont elle détourne les produits avec une réelle délectation. Des images réjouissantes pour nos pupilles et nos papilles.

Mécène de MOVIMENTA,
la première édition du
festival de l'image en mouvement,
Neuflyze OBC
apporte un soutien particulier à
la diffusion de l'œuvre
La mer d'Ange Leccia,
à Nice
du 27 octobre au 26 novembre 2017.

Ci-contre : *La Mer* - © Ange Leccia
ADAGP - 2015.



Valoriser
Révéler
Garder les yeux ouverts sur le monde

Neuflyze OBC, 350 années d'expérience
pour créer de la valeur

Nous avons l'expérience de l'avenir



Neuflyze OBC
ABN AMRO

www.neuflyzeobc.fr

Pierre Bergé, mort d'un esthète

Homme d'affaires et d'engagements, collectionneur et mécène, Pierre Bergé vient de décéder à l'âge de 86 ans. Il devait inaugurer deux musées consacrés à son ex-compagnon Yves Saint Laurent.

■ «La création n'est pas là pour plaire aux bourgeois mais pour les emmerder. Tous les artistes qui ont fait basculer l'histoire de l'art, de Cézanne à Duchamp en passant par Picasso, ont toujours été décriés par l'ordre établi.» L'entrepreneur féru d'art, Pierre Bergé, n'avait pas pour habitude de mâcher ses mots ou de faire des concessions. Il vient de s'éteindre à l'âge de 86 ans. «Si on n'aime pas l'art et la musique de son temps, c'est qu'on ne sait pas regarder ou être à l'écoute de la vie», nous déclarait-il encore en 2009, au moment de la vente aux enchères de la prestigieuse collection qu'il avait constituée avec son compagnon Yves Saint Laurent, pendant leurs cinquante années de vie commune – soit plus de 700 pièces qui réuniront un total de 342 millions d'euros. Exposé au préalable dans les espaces du Grand Palais, l'ensemble révélait leurs goûts immodérés pour l'art et la culture, eux qui vivaient entourés d'œuvres de Matisse, Brancusi, Mondrian, Duchamp, Ensor, Klee, Eileen Gray, François-Xavier Lalanne.

Ambition, passion et démesure

Homme d'affaires redoutable – pour la vente de sa collection il avait négocié zéro frais à sa charge tout en réussissant à se faire rétrocéder une partie des commissions acheteurs de Christie's –, réputé pour son autoritarisme et connu pour son engagement dans la lutte contre le sida, Pierre Bergé était aussi un mécène impliqué dans le domaine culturel. Il a régulièrement soutenu la politique d'acquisitions de musées comme Orsay et le Centre Pompidou – grâce à son aide, ce dernier avait notamment pu acquérir deux toiles de Miro et De Chirico. En 2002, il avait créé la fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent, destinée à organiser des expositions temporaires et soutenir des actions culturelles ou éducatives, installée dans les anciens locaux de la maison de couture, charmant hôtel particulier avenue Marceau à Paris. C'est dans ce lieu mythique et aussi à Marrakech, non loin des jardins Majorelle, qu'il devait inaugurer cet automne deux musées entièrement consacrés à Yves Saint Laurent (lire p. 152). Pierre Bergé nourrissait aussi une



Pierre Bergé, à Marrakech en 2010

véritable passion pour la musique (il avait été président de l'Opéra national de Paris de 1988 à 1994) et la littérature. En témoignait son imposante bibliothèque vendue aux enchères entre 2015 et 2016, ce qui ne l'empêcha pas d'offrir pour l'occasion à la Bibliothèque nationale de France le manuscrit de *Nadja* d'André Breton. Il soutenait également plusieurs prix littéraires et était titulaire du droit moral de Jean Cocteau depuis 1995. Il avait acquis la maison du poète à Milly-la-Forêt (Essonne) qu'il avait fait restaurer afin de l'ouvrir au public. Candidat malheureux à l'Académie française, homme d'ambition et de démesure, il n'avait pas hésité à financer en 1998 le pyramidion en haut de l'obélisque de la place de la Concorde. Tout un symbole. Daphné Bétard

LORSQUE VOTRE REGARD S'ACCROCHE, C'EST PARFOIS GRÂCE À NOUS.

Crédit du Nord - S.A. au capital de EUR 890 263 240 - Siège Social : 26, place Rihour - 59000 Lille - Siège Central : 59, boulevard Hausmann - 75008 Paris - 459 504 851 - RCS Lille - Crédit photo : GraphicObsession - ddo

L'art éclaire autrement nos vies et nous sommes une banque qui aime mettre en lumière les talents : ceux de l'entreprise mais aussi ceux de la peinture et de la sculpture.
Tout naturellement, nous sommes mécènes d'une quinzaine de musées à travers la France.

**Banque
Courtois**

**Banque
Kolb**

**Banque
Laydernier**

**Banque
Nuger**

**Banque
Rhône-Alpes**

**Banque
Tarneaud**

**Société
Marseillaise de Crédit**

**Crédit
du Nord**

Les banques du groupe Crédit du Nord



Wim Delvoye, *Arago*, 2017

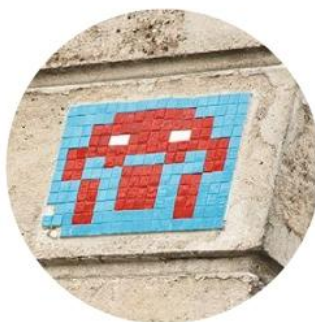
Wilm Delvoye torture le bronze d'Arago

■ La sculpture à la mémoire du scientifique François Arago réalisée par l'artiste belge Wim Delvoye sera inaugurée le 2 octobre à Paris, à l'occasion des 350 ans de l'Observatoire. Réalisée au terme d'un concours initié par l'association Ars Arago, cette statue tourbillonnante en bronze de 2,50 m de haut est installée dans

le jardin de l'Observatoire sur le méridien de Paris, à quelques mètres seulement de son emplacement initial. L'œuvre originale du sculpteur Alexandre Oliva, érigée en 1894 sur un socle de 4,40 m de haut Boulevard Arago (Paris 14^e), avait été fondue par les Allemands en 1942 pour en faire des canons. <https://arsarago.polytechnique.org>

L'abbaye de Fontevraud touche un jackpot de 900 œuvres

«C'est important que je puisse rendre un peu de ce que ce pays m'a donné», a déclaré Léon Cligman, 97 ans, émigré juif russe arrivé très jeune en France, où il a bâti un empire industriel textile. Après l'échec des discussions avec la ville de Tours, les époux Cligman ont officialisé le don à l'État et à la région des Pays de la Loire d'une partie de leur collection. Cet ensemble de 900 œuvres (Toulouse-Lautrec, Soutine, Corot, Degas, Derain, etc.) sera accueilli en 2019 dans un nouveau musée d'art moderne à l'abbaye royale de Fontevraud (Maine-et-Loire). Estimé à 20 M€, le fonds sera installé dans le bâtiment de la Fannerie, situé à l'entrée du site. Les travaux d'aménagement seront en partie financés par les donateurs, à hauteur de 5 M€.

Chaïm Soutine, *Les Oranges sur fond vert*, 1916

À Paris, Invader se fait piller

«Attention ! Ils tournent dans Paris et contrairement à ce qu'ils prétendent, ils ne travaillent pas pour la Mairie et déposent les mosaïques dans le coffre de leur Mercedes !», a prévenu l'artiste Invader sur Instagram. En quelques jours, deux faux agents municipaux auraient ainsi dérobé une dizaine d'œuvres de l'artiste qui, depuis plus de vingt ans, colle ses petits extraterrestres en mosaïque, inspirés du jeu vidéo Space Invaders, sur les murs du monde entier. Interpellés début septembre, les voleurs ont été mis en examen pour «vol aggravé et recel». Les œuvres n'ont toujours pas été retrouvées.

Une Nuit blanche et collective

De la création en bandes organisées, c'est ce que propose Charlotte Laubard, directrice artistique de la Nuit blanche 2017 avec la thématique «faire œuvre commune». L'historienne de l'art entend célébrer «le faire ensemble et la création en collectif, qu'il s'agisse de collaborations entre artistes ou avec des citoyens». Cette année, la manifestation se décline rive droite en deux parcours et une trentaine de propositions très engagées. Le premier prend place autour de l'Hôtel de Ville (le Pont Neuf, les Halles...). Épicentre du second parcours, le quartier de la Chapelle, dans le nord de la capitale (le 104, la halle Pajol, le jardin d'Éole...), accueillera les créations des collectifs Mu et La Horde. La nuit du 7 octobre à Paris ? À vos baskets !

LE CHIFFRE

2,7 M€

C'est l'évaluation par la Cour pénale internationale du coût des destructions des mausolées de Tombouctou par un jihadiste en 2012.

SI UN FRISSON VOUS PARCOURT,
C'EST PARFOIS GRÂCE À NOUS.

Crédit du Nord - S.A. au capital de EUR 890 263 248 - Siège Social : 28, place Rihour - 59000 Lille - Siège Central : 59, boulevard Hausmann - 75008 Paris - 456 504 851 - RCS Lille - Crédit photo : GraphiObsession - dlo

Le théâtre est un art vivant et nous sommes une banque agissante, engagée.
Tout naturellement, nous sommes devenus le partenaire d'une trentaine de théâtres, opéras et festivals
à travers la France.

**Banque
Courtois**

**Banque
Kolb**

**Banque
Laydernier**

**Banque
Nuger**

**Banque
Rhône-Alpes**

**Banque
Tarneaud**

**Société
Marseillaise de Crédit**

**Crédit
du Nord**

Les banques du groupe Crédit du Nord



Le prix Meurice pour l'art contemporain fête ses 10 ans !

Depuis 2008, le palace parisien soutient la jeune création. Son prix, décerné par un jury ultrapointu, a déjà récompensé nombre d'artistes majeurs : Neil Beloufa, Saâdane Afif, Lola González... Qui sera le ou la lauréat(e) cette année ? Verdict le 9 octobre.



« La singularité de ce prix est qu'il récompense à la fois un(e) jeune artiste et une galerie pour un projet à réaliser à l'étranger », précise d'emblée Colette Barbier, directrice de la fondation d'entreprise Ricard pour l'art contemporain et membre du jury depuis sa création. Vingt mille euros pour la production d'une œuvre à partager entre l'artiste et la galerie : ce double positionnement explique le succès et la longévité de la récompense dans le vaste paysage des prix d'art contemporain. « Son succès tient aussi à la qualité des dossiers sélectionnés par Claire Moulène, curatrice au Palais de Tokyo », souligne Colette Barbier.

Un tremplin pour artistes émergents

De Lola González à Renaud Auguste-Dormeuil, en passant par Neil Beloufa, Mark Geffriaud ou Saâdane Afif, « le parcours des lauréats nous conforte dans nos choix, tous validés à l'unanimité », s'enthousiasme pour sa part Henri Loyrette, ancien président du musée du Louvre, également membre du jury. Impossible pourtant de définir une ligne artistique commune entre tous les finalistes. Car l'enjeu n'est pas là. « Le jury ici est avant tout à l'écoute de la création en cours », analyse Renaud Auguste-Dormeuil. « Pour la jeune artiste que j'étais en 2008, le prix a été décisif, se souvient aussi Zoulikha Bouabdellah. Cette reconnaissance

des professionnels m'a apporté la confiance nécessaire pour engager ma carrière d'artiste. »

Jean-Charles de Castelbajac pour parrain

« Pivotal de ce projet qu'elle maintient avec beaucoup d'élégance », selon Colette Barbier, Franka Holtmann, directrice générale du Meurice – mais aussi présidente du conseil d'administration de la Cité de la céramique de Sèvres –, est à l'origine du prix décerné par le célèbre palace parisien. « Cet exemple illustre le rôle des entreprises privées dans la promotion et l'aide aux artistes, et indique la voie à suivre en termes de mécénat », lance Marta Gili, directrice du Jeu de paume et membre du jury. Pour cette 10^e édition, Le Meurice innove ! En complément, il a décidé d'offrir 1000 € d'aide à la création à chacun des finalistes, tandis que le parrain du prix, Jean-Charles de Castelbajac, a dessiné un « logo-blason », telle la métaphore d'un jury qui « harponne » les étoiles montantes de l'art. Rendez-vous à la veille de la Fiac pour connaître le nom de cette nouvelle prise de choix !

L'EXPOSITION

« Les temps suspendus »

du 10 au 22 octobre dans le cadre du parcours de la Fiac
Le Meurice • 228, rue de Rivoli • 75001 Paris • 01 44 58 10 10
www.dorchestercollection.com/fr/paris/le-meurice/le-prix-meurice-pour-l-art-contemporain

LES FINALISTES DE L'ÉDITION 2017-2018

- **Morgan Courtois**
Galerie Balice Hertling, Paris
- **Cédric Fargues**
New Galerie, Paris
- **Kapwani Kiwanga**
Galerie Jérôme Poggi, Paris
- **Théo Mercier**
Galerie Bugada & Cargnel, Paris
- **Eva Nielsen**
Jousse Entreprise, Paris
- **Mel O'Callaghan**
Galerie Allen, Paris

3 QUESTIONS A...

Franka Holtmann,

directrice générale
du Meurice et créatrice
du prix Meurice pour
l'art contemporain



«L'art doit provoquer
un coup de cœur»

Quel regard rétrospectif portez-vous
sur ces dix années de prix ?

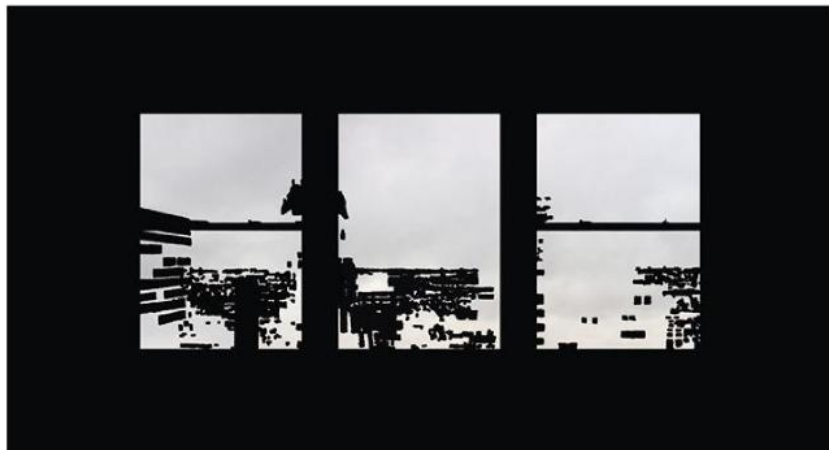
Lorsque ce prix est né, en 2008, Philippe Starck venait de terminer la grande rénovation des restaurants et des espaces publics de l'hôtel avec pour mission de rendre hommage à Salvador Dalí, l'un des hôtes les plus célèbres du Meurice. Nous souhaitions poursuivre dans cette voie, puisque Le Meurice n'a cessé, au fil de son histoire, de tisser des liens avec les artistes ou les écrivains. Le plus important, durant cette décennie, a été l'engagement des membres du jury, tous prêts à s'associer à ce projet d'entreprise, qui était tout de même un sacré pari ! Aujourd'hui, nous continuons à nous investir pour le développer et le partager avec nos équipes – qui en sont fières.

Est-il amené à évoluer au cours
des prochaines éditions ?

Année après année, nous observons avec une grande satisfaction la multiplication des candidatures, ce qui démontre l'intérêt grandissant de notre prix. Nous avons la chance que Dorchester Collection, le groupe auquel nous appartenons, soutienne notre démarche depuis l'origine, nous permettant d'offrir toujours davantage aux artistes, comme une résidence au Meurice ou des passerelles avec les autres hôtels du groupe. Mon rêve serait que le prix Meurice devienne le prix Dorchester Collection pour l'art contemporain !

Parlez-nous des points forts
de cette nouvelle édition...

Ce qui détermine notre choix demeure la pertinence du projet : son potentiel à l'international, l'originalité de l'artiste mais aussi la dimension esthétique de son œuvre, car je pense que l'art doit provoquer un coup de cœur. Cette année, la diversité des pays où seront présentées les œuvres sélectionnées est une véritable richesse : New York, Copenhague, Québec, Istanbul, Lisbonne... Et comme nous avons déjà démarré une petite collection d'anciens lauréats et de finalistes, nous examinerons encore avec attention la possibilité de l'agrandir avec des pièces s'intégrant harmonieusement dans les espaces du Meurice.



PAGE DE GAUCHE

Éric Baudart

► Lauréat du prix 2010

Cryst

Figurer les transformations des états de la matière, capturer le mouvement. Éric Baudart manipule la résine comme un alchimiste pour témoigner d'un temps qu'il suspend en des formes dynamiques aléatoires.

2011, résine et bois, 80 x 60 x 30 cm.

CI-DESSUS

Renaud Auguste-Dormeuil

► Lauréat du prix 2009

I Was There – Power

Blackout, March 4, 2009, New York

«Dans ma chambre d'hôtel, je colle des gommettes sur la fenêtre pour éteindre les lumières de la ville», raconte Renaud Auguste-Dormeuil. En témoigne cette photo prise le lendemain matin.

2009-2010, tirage lambda sous diasec contrecollé sur aluminium, 109 x 203 cm, éd. de 4 exemplaires + 1 épreuve d'artiste.

CI-CONTRE

Zoulikha Bouabdellah

► Lauréate du prix 2008

Le Baiser

Le métissage des cultures, la place de la femme dans la société, le poids de la religion. L'artiste franco-algérienne Zoulikha Bouabdellah décline ces thèmes à travers vidéos, installations, dessins, ou, comme ici, avec deux colonnes tentant de s'échanger un baiser impossible.

2008, bois, 300 x 120 x 30 cm.





«J'aime que l'art ne serve à rien. Certains disent que l'art sert le monde, le guide, aide à faire prendre conscience, ils attribuent une faculté à l'art... Moi j'aime dire que ça ne sert à rien, mais dans cette faculté qu'on a à être à la marge de tout, c'est peut-être ce qui est le plus nécessaire.»

Claude Lévêque, plasticien [France Culture](#), le 26 juillet



«Quand on photographie un Blanc de type caucasien en noir et blanc, cela devient un gris à 18 %.

Kodak a bâti son empire industriel sur cette donnée, devenue la mesure standard et universelle. Ses films n'étaient pas faits pour photographier des Noirs.»

Joel Meyerowitz, photographe
[Le Figaro](#), le 19 août



«Comment parler la langue de la culture en évitant l'élitisme aveuglant que nous avons adopté de façon évidente et involontaire ?»

Olafur Eliasson, plasticien
Extrait de [Studio Olafur Eliasson](#)
– [Open House](#) repris par
[The Art Newspaper](#), le 20 juin

«“Organique” comme “concept” sont des mots fascinants, par leur béance. [...] Pourquoi employer “abstraction” ? Parce que le réel sent mauvais, la merde, parce qu'il te fait peur ? Mais alors, de quoi tu te mêles, ne fais pas de création ! Occupe-toi de la circulation routière...»

Rudy Ricciotti, architecte www.liberation.fr, le 18 août



GILBERT & GEORGE

GREENBEARD

Gilbert & George

2016

THE BEARD PICTURES

18 OCT 2017 - 20 JAN 2018

GALERIE THADDAEUS ROPAC

LONDON PARIS SALZBURG

PARIS PANTIN

69 AV DU GÉNÉRAL LECLERC 93500 T+33 1 5539 0110 ROPAC.NET

ROYAUME-UNI

La maison de Turner

Il aura fallu déboursier 2,5 M€ pour restaurer le bâtiment, qui tombait en ruines. Sandycombe Lodge, la maison de campagne de Turner située à Twickenham, au sud-ouest de Londres, et fermée depuis novembre 2015, vient de rouvrir au public après une campagne de financement participatif et un apport du Heritage Lottery Fund. De 1813 à 1826, le peintre vécut dans cette demeure, dont il conçut les plans. Pour mener à bien les travaux, l'agence Butler Hegarty Architects s'est inspirée de croquis de l'artiste issus des collections de la Tate.

<http://turnershouse.org>



NORVÈGE

Un pillage viking

Des bracelets, des boucles de ceinturon, des torques, entre autres, soit près de 400 pièces datant en majorité de la période viking, ont été dérobés mi-août au musée de Bergen, dans le sud-ouest de la Norvège. «Si les objets ne sont pas retrouvés, il s'agira du vol le plus important depuis deux cents ans dans un musée du pays», déplore le directeur. Objets dont la valeur historique dépasse de très loin la valeur monétaire. Les malfaiteurs sont parvenus à pénétrer dans les lieux, au septième étage, grâce à un échafaudage installé le long d'un des murs extérieurs.

www.uib.no/en/news/109828/burglary-university-museum-bergen

INDONÉSIE

Le Macan, premier grand musée privé

C'est le premier établissement du genre en Indonésie. Situé à Jakarta, le Macan ouvre ses portes en novembre. Son fondateur est l'homme d'affaires et collectionneur Haryanto Adikoesoemo, qui siège notamment au conseil d'administration du Hirshhorn Museum and Sculpture Garden à Washington. Ce musée de 4 000 m² abritera une collection riche de 800 œuvres d'artistes indonésiens (Raden Saleh, S. Sudjojono, Lee Man Fong...) et internationaux (Robert Rauschenberg, Bruce Nauman, Anish Kapoor, Gerhard Richter...).

www.museummacan.org



Entang Wiharso Melt, 2008

INDE

La collection volatilisée d'Air India

Alors que le gouvernement indien a donné son feu vert à la privatisation d'Air India, la compagnie affichant une dette de près de 8 milliards de dollars, il semblerait qu'une partie de sa collection ait disparu des radars. Rassemblée depuis 1932, celle-ci (7 000 pièces) est évaluée à des dizaines de millions de dollars. Certaines œuvres prêtées n'ont jamais été retournées. D'autres sont réapparues sur le marché de l'art. Pour y voir plus clair, Air India s'est engagée dans un inventaire de sa collection.

AUSTRALIE

Les mystères de la tablette d'argile

Elle fut découverte par Edgar Banks, l'archéologue amateur qui aurait inspiré le personnage d'Indiana Jones. Une équipe de chercheurs de l'université de Nouvelle-Galles du Sud, à Sydney, estime avoir déchiffré une tablette d'argile babylonienne vieille de 3 700 ans (source *The Guardian*). La série de symboles qui y figurent, gravés en écriture cunéiforme, formeraient une table trigonométrique, la plus ancienne jamais mise au jour. Nommée Plimpton 322, cette tablette était un outil très efficace utilisé probablement pour surveiller les activités agraires ou effectuer des calculs architecturaux pour la construction de palais, de temples ou de pyramides échelonnées, selon le Dr Mansfield. Un document exceptionnel.



ÉMIRATS ARABES UNIS

Le Louvre Abu Dhabi ouvrira le 11 novembre

Son inauguration a été différée à plusieurs reprises. Dix ans après son lancement, le Louvre Abu Dhabi ouvrira ses portes le 11 novembre. Il s'agit du premier grand musée universel dans le monde arabe. Recouvert d'un dôme de 180 mètres de diamètre, le bâtiment a été construit sur l'île de Saadiyat par l'architecte Jean Nouvel. Dans les 23 galeries permanentes seront exposées 600 œuvres, dont 300 prêtées par 13 musées français durant la première année d'activité. Ce projet, d'une durée de trente ans, prévoit que la France, contre un milliard d'euros, apporte son expertise, prête des œuvres et organise des expositions temporaires. www.louvreabudhabi.ae

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC



LES FORÊTS★ NATALES

Arts d'Afrique
équatoriale atlantique

Exposition
03/10/17 - 21/01/18

#LesForêtsNatales

www.quaibranly.fr



ERAMET



Le Point

Le Monde



Statue de gardien de reliquaire © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado



À Tokyo, la princesse aux petits pois ouvre son musée

Le 1^{er} octobre, la plasticienne et performeuse Yayoi Kusama inaugurera son propre musée en plein cœur de la capitale nippone. Cinq étages dédiés à son travail avant-gardiste et haut en couleur.

Tel un phare dominant le quartier de Shinjuku, le musée, entièrement imaginé par l'artiste, a été réalisé par l'agence Kume Sekkei.



Des pois par milliers dans une farandole hallucinée. L'histoire est devenue une légende. Yayoi Kusama aurait eu une révélation à l'âge de 10 ans alors qu'elle regardait le motif à fleurs de la nappe familiale. «J'ai porté mon regard vers le plafond. Là, partout, sur la surface de la vitre comme sur celle de la poutre, s'étendaient les formes des fleurettes rouges. Toute la pièce, tout mon corps, tout l'univers en seront pleins...» Dès lors, les pois (*dots* en anglais) deviennent l'un de ses motifs récurrents, sa marque de fabrique. Au Japon, la plasticienne, 88 printemps, est une divinité vivante. Le 1^{er} octobre, elle inaugurera son premier musée, à Shinjuku, l'un des quartiers les plus animés de Tokyo. Construit en 2014 par Kume Sekkei, la plus grande agence d'architecture du Japon, réputée pour ses gratte-ciel, le bâtiment a suscité la curiosité des riverains. Car le projet est longtemps resté secret. «L'artiste voulait garder la surprise pour ses fans», a fait savoir l'un de ses proches. Géré par la fondation Yayoi Kusama, ce nouveau

musée de cinq étages aux allures de phare a été entièrement imaginé par l'octogénaire. «C'était l'un de ses vœux les plus chers», a déclaré à l'AFP Akira Tatehata, président de l'université des Arts de Tama, qui a pris la direction du site. Ce compagnon de route de la créatrice – ils se sont rencontrés en 1976 – a été commissaire du pavillon japonais conçu par Kusama à la biennale de Venise en 1993. «L'idée a mûri il y a deux ou trois ans», explique-t-il, avec l'objectif de perpétuer l'œuvre de l'artiste, qui n'a pas d'enfants.

Des sculptures phalliques molles

Chaque année, deux grandes expositions seront organisées. «Nous espérons répandre dans le monde son message de paix et d'amour», précise Akira Tatehata. Un voyage au cœur de l'imaginaire si singulier de la créatrice, des sculptures phalliques molles aux populaires *Infinity Rooms*. Le dernier étage abritera une bibliothèque et une salle d'archives. Dès le 1^{er} octobre et jusqu'au 25 février, une série de toiles récentes sera dévoilée au public. Intitulé de l'exposition : «La création est une quête solitaire, l'amour est ce qui vous rapproche le plus de l'art». Née en 1929, à Matsumoto, Yayoi Kusama a été sujette à des hallucinations dès l'enfance, ce qui la poussera à peindre. Contre la volonté de sa famille, elle intègre l'école d'art de Kyoto, avant de s'installer à Seattle puis à New York en 1958. Figure de l'avant-garde américaine, elle organise des happenings contre la guerre du Vietnam, peint, sculpte, écrit...

En 1969, elle lance son *Manifeste de l'oblitération* et déclare : «Ma vie est un pois perdu parmi des milliers d'autres pois.» Elle côtoie alors Andy Warhol et Donald Judd. Revenue au Japon en 1973, elle choisit de vivre en hôpital psychiatrique, lieu où elle réside toujours. «Une vie ponctuée d'une série de luttes amères», commente Akira Tatehata. Oubliée du monde de l'art, elle accède à la notoriété dans les années 1990. Ses œuvres attirent depuis les foules. À la question d'un journaliste, elle confiait récemment : «Je crée tous les jours parce que je vais mourir bientôt.» F.-A. B.

L'EXPOSITION INAUGURALE

«*Creation is a Solitary Pursuit, Love is What Brings You Closer to Art*» du 1^{er} octobre au 25 février
Yayoi Kusama Museum • 107, Benteicho Shinjuku-ku
Tokyo • www.yayoi-kusamamuseum.jp



Paris Asian Art Fair

18-22 Oct. 2017
9 av. Hoche, 8^e

New Galerie
Galerie NOEJ
ON/gallery
Pierre-Yves Caër Gallery
PIFO Gallery
Primo Marella Gallery
& Primae Noctis Gallery
Richard Koh Fine Art
Galerie Sator
SinArts Gallery
Gallery SoSo
Gallery Su:
Tang Contemporary Art
The Columns Gallery
The Drawing Room
Vanguard Gallery
Yavuz Gallery

A Thousand
Plateaus Art Space
A3
AIKE DELLARCO
ART'LOFT
Lee-Bauwens-Gallery
BANK
Gallery Baton
Chi-Wen Gallery
CHOI&LAGER Gallery
Fabien Fryns Fine Art
ifa gallery
J: Gallery
Leo Xu Projects
Galerie Liusa Wang
Magda Danysz Gallery
Galerie Maria Lund

Accès

Stations Charles-de-Gaulle-Étoile (L 1, 6, RER A) Courcelles (L2)
Bus 30, 31, 43, 84, 93 ; Parking 18 av Hoche ou 51 rue de Courcelles

www.asianowparis.com

CHRISTIE'S ARDIAN NOMURA Amundi



아시아현대미술위원회
Asian Contemporary Art Fair Organizing Committee



Asia Art Museum
the art for this century





Renzo Piano, simplement génial en Espagne

Limpide et épuré, le Centro Botín, conçu comme un double balcon sur l'océan, offre un écrin rêvé aux artistes contemporains et une nouvelle esplanade pour les habitants de Santander. Une réussite totale.

Dans la carrière d'un artiste, il arrive qu'une œuvre soudain la résume en la magnifiant. C'est le cas du Centro Botín érigé par Renzo Piano à Santander, en Cantabrie (nord de l'Espagne). Commandé par l'une des plus puissantes banques au monde, ce double bâtiment de métal apparaît comme une épure du travail high-tech mené par l'architecte génois depuis l'érection du Centre Pompidou à Paris (avec Richard Rogers). Hissé au-dessus du sol pour laisser le regard embrasser la conque et la skyline de la baie, l'édifice est d'une simplicité déconcertante.

Comme un poisson sur l'eau

Avec ses balcons en promontoire sur l'océan, il a plus l'allure d'une plateforme pétrolière, voire d'un navire en pleine mer, que d'une institution pérenne. Le plan est simple. Un bâtiment accueille les expositions – et la fondation Botín est, sur ce plan, richissime –, un autre une salle de conférence et des espaces éducatifs. Les deux sont reliés par des terrasses métalliques. L'ensemble est recouvert d'une peau de céramique mordorée, semblable à des coquilles d'huîtres s'irisant au soleil comme au clair de lune. De même qu'à Paris, le Centre

Pompidou a permis la création d'une grande esplanade populaire, à Santander, l'érection du Centro Botín a été l'occasion d'enfouir une voie rapide qui défigurait le site et bloquait la vue sur l'océan. La route glisse désormais dans un tunnel et le sol rendu à la population s'est mué en un lieu de promenade prisée. Pour justifier la forme de son bâtiment, Renzo Piano affirme qu'«il n'a jamais vu un poisson carré et [qu']en conséquence, l'ensemble avec ses arrondis peut être considéré comme un poisson». On lui trouvera encore de vagues accointances avec les téléviseurs des années 1960, une paire de castagnettes et même un papillon de métal. La courbure de ses angles dynamise la lumière grise et brumeuse de la Cantabrie et les deux ailes s'effacent. L'ensemble se fond alors sur le ciel et finit presque par disparaître. Les principes de l'architecture de Renzo Piano se trouvent ici dégraissés. Subsiste l'élégance d'une écriture sublimée. Détail croustillant, il suffit de se retourner pour découvrir près du marché couvert, sis au fond de la place, le bâtiment d'origine de la banque Santander, un arc de triomphe fin XIX^e siècle lourd et compassé. À l'opposé, dans la lumière suspendue de Santander, dans cette Espagne qui se prend un peu pour l'Angleterre, le Centro Botín flotte. Sur ses parois éclatantes, les visiteurs montent et descendent des escaliers de métal et leur mouvement constitue, comme à Beaubourg, une part de l'architecture elle-même. Renzo Piano, à 80 ans, résume cela d'une belle formule : «La beauté de l'art, c'est d'être ensemble pour partager des valeurs communes.» Respect.

À VOIR

«Julie Mehretu – Historia universal de todo y nada»

Centro Botín • muelle de Albareda • Jardines de Pereda
Santander • +34 942 047 147 • www.centrobotin.org



Royaume des Pays-Bas

L'Europe autrement !

HENRI CARTIER-BRESSON

NICO BICK

OTTO SNOEK

L'exposition **L'Europe autrement !** dresse un portrait de l'Europe basé sur trois approches photographiques : reportage empreint d'humanisme avec Henri Cartier-Bresson (**Les Européens**), description typologique pour Nico Bick (**Parlements de l'Union européenne**) et observations acérées chez Otto Snoek (**Nation**).

21 septembre
—
17 décembre
2017

Atelier Néerlandais
121 rue de Lille
75007 Paris



L'Europe autrement ! est une production de Nederlands Fotomuseum, présentée à Paris à l'initiative de l'ambassade des Pays-Bas et fait partie de Oh ! Pays-Bas : saison culturelle néerlandaise en France 2017-2018.

<https://www.facebook.com/AmbassadePaysBasFrance/culturepaysbas@minbuza.nl>

Derrière la Gare Saint Lazare, Place de l'Europe, Paris, France, 1932
© Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

OH!
PAYS-
BAS: 2017-2018



Photo.SaintGermain



Les îles du futur

Ville flottante, éden écotouristique de luxe, cité autonome pour réfugiés climatiques... l'architecture part à la conquête des océans ! De la Floride à la mer de Chine, ces nouveaux paradis artificiels devraient bientôt s'adresser à tous et à tous les usages. Tour d'horizon.



Pour le fun

«Currie Park» • West Palm Beach (Floride) • 2016-2018 • Carlo Ratti Associati

La Floride affiche depuis une dizaine d'années son ambition en matière de création architecturale. Dernier projet en date, le réaménagement du front de mer et de la lagune de West Palm Beach, avec cette spectaculaire péninsule flottante dessinée par l'Italien Carlo Ratti. Elle constitue un paysage de plusieurs îlots circulaires voués à accueillir différentes installations publiques aux dimensions récréatives et festives. Parmi elles, une piscine, un auditorium, une place de jeux d'eau et un restaurant biologique. Grâce aux technologies développées pour les sous-marins, cet ensemble sera en partie construit sous le niveau de la mer afin de parvenir à un effet «d'eau sculptée», voulu par son concepteur.



Pour le luxe

«South Sea Pearl Eco-Island»
Haikou, Hainan (Chine) • 2016-2027
Diller Scofidio + Renfro

Rares sont les opportunités de concevoir une île artificielle. Après un concours qui a fait appel aux plus grandes agences du moment, c'est le studio Diller Scofidio + Renfro, basé à New York, qui a été désigné pour construire les 250 hectares de South Sea Pearl dans la baie de Haikou, sur l'île Hainan, au sud de la Chine. Ce projet pharaonique, qui vise l'excellence en matière

d'écotourisme, comprend un complexe hôtelier de luxe, un parc à thème, un port de plaisance, des installations culturelles et commerciales ainsi qu'une zone d'aquaculture. Cette nouvelle île marquera une étape supplémentaire pour le développement d'un territoire déjà largement plébiscité par les milliardaires chinois.



Pour la survie

«H2O Humanitarian Harbour of the Ocean» • concours fondation Jacques Rougerie 2016, mention spéciale • Léo Bentegeat, Zhicheng Weng, Zicheng Cui

Depuis la première édition en 2011, le concours international d'architecture de la fondation Jacques Rougerie a pour ambition de mettre en avant des projets novateurs, qui prennent en compte les enjeux du développement durable. Parmi les projets récompensés lors de la 6^e édition, «H₂O» s'est attaché au phénomène alarmant de la montée du niveau de la mer. Il est question ici de la création d'une cité destinée à accueillir les réfugiés climatiques. Le concept architectural s'appuie sur le développement d'une ferme flottante évolutive qui utilise un système agricole de permaculture de haute technologie afin d'envisager une autonomie alimentaire et énergétique pour ses futurs habitants.

La *Banana Lamp* de Studio Job

La banane sur un piédestal

Pur concentré de kitsch avec un petit arrière-goût sixties, la *Banana Lamp* se contorsionne dans tous les sens pour réchauffer l'atmosphère.



Symbole graphique et phallique absolu, la banane est le carbone 14 du pop art depuis 1967 et la cover de l'album *The Velvet Underground & Nico*, signée Andy Warhol. Pourtant, au rayon mobilier-décoration, elle est restée en cale sèche, le design préférant se sucrer sur l'ananas seau à glace ou croquer la pomme verte. Lacune comblée par Studio Job, fondé par le Belge Job Smeets & la Néerlandaise Nynke Tynagel. Passé maître dans l'art de l'iconoclasme arty, le duo multiplie les collaborations impies et enthousiasmantes avec une multitude de marques, de Land Rover à L'Oréal, en passant par le joaillier Bulgari ou la galerie Carpenters Workshop, et a fait l'objet d'une rétrospective au Museum of Arts and Design de New York en 2016. Y était exhibée, entre autres, cette *Banana Lamp*, en série très limitée, fabriquée en bronze, émail et verre opalin. Studio Job la produit désormais en résine et verre avec la firme italienne Seletti, qui édite par ailleurs les objets provocateurs de *Toilet Paper*, conçus par Maurizio Cattelan & Pierpaolo Ferrari. Pur concentré de kitsch, la *Banana Lamp* existe en trois versions baptisées *Huey*, *Dewey* et *Louie* (alias Riri, Fifi et Loulou en VF). Son prix : 230 euros. Paiement en monnaie de singe interdit ! www.seletti.it



Plusieurs fois vainqueur du TIPA Award

« Meilleur laboratoire photo du monde »

Primé par les rédactions des 28 magazines photo les plus connus



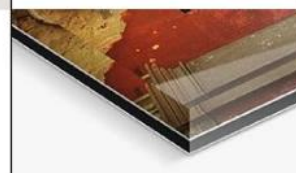
Sven Fennema, LUMAS.FR

Prix TTC hors frais d'envoi. Tous droits réservés. Sous réserve de modifications et d'erreurs.
Photo de : Pauline Veniant, Avenso GmbH



**VOTRE PHOTO
SOUS
VERRE ACRYLIQUE**

à partir de **7,90 €**

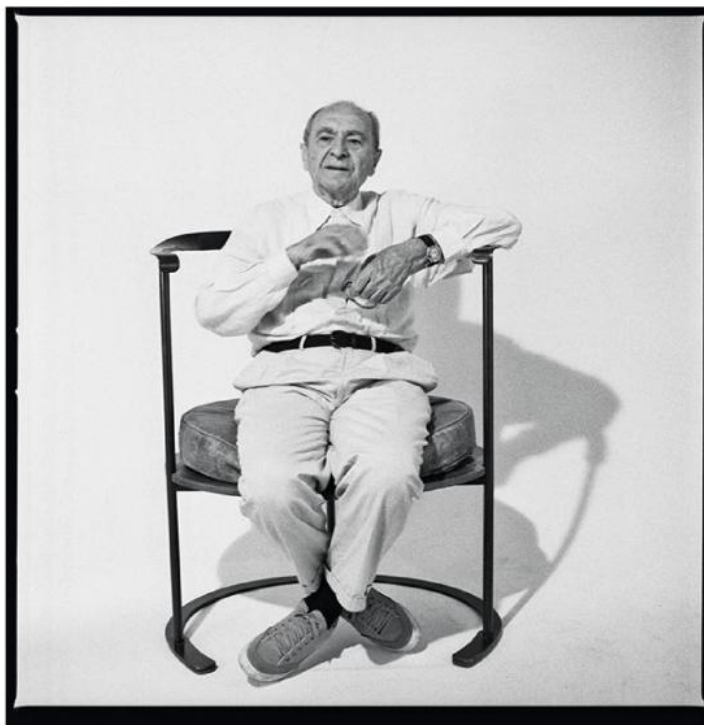


**Accrochez votre photographie comme
en galerie. Dans la qualité WhiteWall.**

Vos plus beaux souvenirs sous verre acrylique et encadrés.
Téléchargez et déterminez le format – même sur Smartphone.

WhiteWall.fr

 **WHITE WALL**



Dino Gavina, éditeur pionnier du design arty

Industriel singulier et visionnaire, l'Italien Dino Gavina a réédité le mobilier Bauhaus de Breuer, produit des multiples de Man Ray et créé nombre de maisons d'édition. Bonne nouvelle : l'une d'elles, Paradisoterrestre, fondée en 1983, vient de renaître.

S'il est un designer qui a collaboré avec les artistes, c'est bien Dino Gavina (1922-2007). C'est d'ailleurs son ami Lucio Fontana qui, au milieu des années 1950, lui conseille d'engager de jeunes architectes du calibre des frères Castiglioni ou de Marco Zanuso pour sa firme d'ameublement... En 1962, Gavina frappera même un grand coup en procédant à la remise en production officielle des pièces du Bauhaus de Marcel Breuer. Son amitié étroite avec le grand architecte vénitien Carlo Scarpa débouchera aussi sur une collaboration au long cours. Et de nombreux best-sellers.

Sur le seuil, Marina Abramovic nue

Collectionneur d'art moderne, Gavina utilise ses show-rooms à Milan, Bologne et Turin comme autant de galeries. Fontana y expose, Marina Abramovic & Ulay y réalisent leurs performances. En 1969, Gavina, qui a exposé Marcel Duchamp à Rome, jouera même les mécènes en créant le Centro Duchamp de San Lazzaro, cellule de création expérimentale où les chantres du cinétisme s'en donneront à cœur joie.

Sur le terrain du design, Gavina multiplie les oukases : en 1960, il fonde à Milan la firme Flos avec, entre autres, Cesare Cassina. En sortiront des totems lumineux, dont les lampadaires *Arco* et *Toio* des frères Castiglioni. En 1973, il prend en main la direction artistique de Sirrah, qui éditera les lampes de Man Ray et de Kazuhide Takahama. Les programmes de création se succèdent. Lancé en 1971, prônant l'œuvre d'art fonctionnelle entrée dans le décor, Ultramobile éditera les multiples de Man Ray ou de Sebastián Matta, dont le fauteuil *Magritta* devenu culte (réédité aujourd'hui par Gufram), et reproduira le guéridon à pattes d'oiseau de Meret Oppenheim [ill. ci-dessous]. Un tabac. Muté en Meccano, le «label Dino Gavina» empile les collections-marques.

Fleurs futuristes de Giacomo Balla

Active de 1983 à 2007, Paradisoterrestre était dédiée aux sculptures et meubles de jardin, et à l'aménagement urbain. C'est cette dernière structure que Gherardo Tonelli – dont la famille, très proche de Gavina, œuvre dans la mode et le luxe – a rachetée en 2016, non sans flair. L'heure est au design arty. Les archives de Gavina regorgent de pépites inouïes. Mais tous les droits ne sont pas disponibles. Les négociations avec les héritiers se font au cas par cas. Pas question de procéder à une opération de reproduction servile et mercantile : le gaillard, fort aimable, envisage l'approche esthétique susceptible de faire revivre un design italien oublié. Il a d'ailleurs convié le jeune designer Pierre Gonalons à participer à cette aventure. Fondateur d'Ascète (luminaires en série) et de sa propre maison de pièces expérimentales, ce dernier est tombé dans le chaudron Gavina avant même d'essayer les bancs de Camondo. Sa collection «The Other Side» dialogue impeccablement avec la réédition des fleurs futuristes de Giacomo Balla (1918-1925) ou de la lampe *Rue Férou* de Man Ray (1972). Pierre blanche : le show-room historique Gavina de Bologne, conçu par Scarpa, resté intact, est en vente. Très cher. Pas question d'acheter : Gherardo Tonelli entend nullement transformer son Paradisoterrestre en enfer immobilier.

www.paradisoterrestre.it



CI-DESSUS

Portrait de Dino Gavina réalisé en 2005 par Margherita Cecchini.

CI-CONTRE

Meret Oppenheim
Paire de tables
Traccia

1970, éd. Gavina, piétement en laiton, plateau en bois recouvert de feuille d'or, 64 x 67 x 53 cm.



ERICK IFERGAN

CÉRAMIQUES ET PEINTURES

11 Septembre - 12 Décembre 2017

GALERIE JEAN-LOUIS DANANT

36 avenue Matignon 75008 PARIS

Tél. : 01.42.89.40.15 • danantjl@noos.fr

www.galerie-danant.com



Water Tower

Daniel Libeskind • Alessi • 2016-2017

Révéle par le Musée juif de Berlin (1993-1998), l'architecte américain Daniel Libeskind s'inspire ici des réservoirs à eau new-yorkais pour créer cette microarchitecture (qui est aussi un récipient) en acier inoxydable, hommage à son confrère italien disparu Aldo Rossi, passionné par les liens entre planification urbaine et paysage ménager.

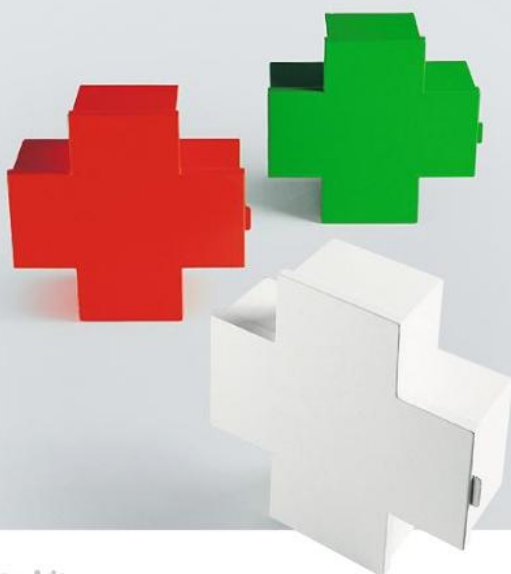
165 € • 27 x 12 cm • www.alessi.com

Cross

Thomas Ericksson
Cappellini • 1992

Le designer suédois Thomas Ericksson cherchait un symbole connu à transposer dans l'univers domestique. Ce sera la croix rouge. Cette armoire à pharmacie en tôle laquée est devenue un classique du design contemporain. Elle a pris des couleurs en 2007 et se décline depuis en quatre autres teintes : blanc, bleu, orange et vert.

870 € • 45 x 23,5 x 15,5 cm • www.cappellini.it



Objets perturbés

Symbolique ou décoratif, l'objet figuratif remonte à la nuit des temps. Reflet des peurs ou des passions, il célèbre nos croyances, rassure ou réjouit. Impossible de s'en passer. Aujourd'hui encore, designers et architectes imaginent des objets narratifs au fort pouvoir émotionnel. Le spécialiste des arts de la table Alessi contribue depuis près de quarante ans à alimenter cette veine expressive. Stefano Giovannoni, l'un de ses collaborateurs les plus prolifiques, la revendique haut et fort avec sa propre marque, Qeebo. L'une des entreprises phares du renouveau du design espagnol, BD Barcelona, s'inscrit aussi dans ce courant en éditant en exclusivité le canapé *Bocca* de Salvador Dalí. Sélection tous azimuts.



Killer Metal

Studio Job • Qeebo
2017

L'année dernière, le designer Stefano Giovannoni lançait à Milan sa marque de mobilier et accessoires pour la maison. Qeebo revendique «moins de testostérone, plus d'ironie, plus de simplicité». Cela donne par exemple ce drôle de porte-parapluies signé par un duo néerlandais en vogue.

Disponible en argent, bleu foncé, titane et or.

À partir de 199 € • 65,5 x 35 x 38 cm • <https://qeebo.com>



Bottle Cap

Giulia Pulimeno • Riva 1920 • 2016

La forme surdimensionnée évoque les sculptures de Claes Oldenburg. Il s'agit en réalité d'un tabouret fabriqué à partir d'un seul bloc de cèdre. Cette assise a remporté l'un des prix de la 3^e édition du concours organisé par Riva 1920, fabricant italien de mobilier en bois massif. 650 € • h. 44 cm • www.riva1920.it

Hand Bowl

Harry Allen • Areaware • 2016

Le designer puise sa source d'inspiration dans la beauté des formes du quotidien, de la nature ou du corps humain. De simples mains jointes, moulées en résine, deviennent ici une singulière coupe à fruits. 102 € environ • 19,6 x 16,5 x 19 cm • www.areaware.com



Mais plus que cela je ne peux pas

Rudy Ricciotti • Nemo • 2015-2017

L'architecte marseillais Rudy Ricciotti a conçu cette lampe à partir d'un bout de poutrelle métallique trouvé parmi des déchets. Simplement souligné de diodes électroluminescentes, chaque exemplaire en métal brut est unique, produit de manière artisanale. L'engouement pour le modèle est tel que la marque italienne Nemo a proposé cette année une version mini. 78 € • 15 x 8 x 5 cm • <http://nemolighting.com>

Dalilips

Salvador Dalí en collaboration avec Oscar Tusquets Blanca • BB Barcelona • 1972 • rééd. 2004

Le célèbre canapé en forme de bouche, imaginé par Dalí en 1972 pour la salle Mae West de son musée à Figueras, a retrouvé toute sa puissance sensuelle plus de trente ans après sa production. Le progrès des techniques de mise en forme des plastiques a rendu possible sa déclinaison en polyéthylène. Pour un confort pulpeux. 1 776 € • 73 x 100 x 170 cm • <http://bdbarcelona.com/fr>





Une mise en scène de *Fin de partie* qui cultive le thème de l'enfermement.

Tania Bruguera atomise Samuel Beckett

Aux Amandiers de Nanterre, la plasticienne cubaine respecte à la lettre *Fin de partie*, le texte du maître de l'absurde. Tout en chamboulant son aspect visuel.

«**F**ini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir.» Ainsi commence *Fin de partie*, chef-d'œuvre du théâtre de l'absurde de l'après-guerre. Depuis sa création en 1957, cette fable d'un monde en fin de vie n'a rien perdu de sa puissance. La preuve avec cette interprétation qu'en propose Tania Bruguera dans le cadre du Festival d'automne. C'est la première fois que la plasticienne cubaine, née en 1968, s'attelle à une mise en scène théâtrale, et l'on ne pouvait s'attendre de sa part à rien de tiède. Invitée par les Amandiers, elle se plaît à bouleverser les codes, proposant au public de monter sur une sorte d'échafaudage, le contraignant à une station debout toute la durée de la pièce – dans cette tour de Babel brinquebalante d'où il observe d'en haut les déboires des quatre anti-héros de Beckett. On ne s'étonnera pas que la courageuse artiste ait choisi l'inconfort, pas plus que cette parabole tragique de la prison qu'est toute vie. Un enfermement que cette combattante de la liberté d'expression a vécu dans sa chair, assignée à résidence pendant de longs mois, à l'hiver 2015, par le gouvernement cubain, alors qu'elle désirait simplement organiser une performance consistant à rendre la parole au peuple. Persuadée que la politique, en art, ne se partage que par «l'émotion vécue», elle l'a maintes fois prouvé lors de ses actions à travers le monde. Nul doute que son regard sur *Fin de partie*, qui lui avait déjà inspiré plusieurs installations, ne saura laisser indifférent. «Chacun peut avoir sa propre version de cette pièce, assure-t-elle. À chaque lecture, tu peux découvrir de nouvelles choses. Impossible d'en changer un seul mot, ce texte dirige le metteur en scène! J'ai donc travaillé sur l'aspect visuel de la pièce en essayant de modifier les perspectives, et d'investir davantage le public.» Pour décor, elle a privilégié un cercle d'un blanc éclatant. Handicapés, réduits à une quasi-immobilité, bredouillant une langue qui a perdu tout sens, les personnages qu'elle dirige sont à notre merci. «C'est comme une situation d'après-guerre, post-atomique, où tout est sur la fin», poursuit-elle. Même et surtout le langage, en la force duquel elle croit tant pourtant.

À VOIR

Endgame [Fin de partie] de Samuel Beckett par Tania Bruguera (mise en scène) du 22 septembre au 1^{er} octobre • Nanterre-Amandiers • 7, avenue Pablo Picasso • 92000 Nanterre 01 46 14 70 00 • www.festival-automne.com

PLAYLIST D'ARTISTE

Rimbaud, critique musical préféré de **Stéphane Calais**



Mon tee shirt japonais

2008, acrylique et encre sur toile, 50 x 70 x 7,5 cm.

C'est un dessinateur hors pair, qui s'amuse à passer de la feuille au mur, de la toile à la sérigraphie. Chacune des images de Stéphane Calais rivalise avec l'air, tout en flux et en

légèreté, bizarreries où se mêlent ses souvenirs de bande dessinée, de peinture du XVIII^e siècle, de culture urbaine et mille références qu'il s'emploie à métamorphoser. À la galerie Susse Frères, l'artiste dévoile quelques toiles abstraites, mais aussi des dessins de fleurs, qui sont pour lui «une gymnastique, un travail permanent». Et l'artiste de préciser : «Ce sont mes gammes, mais ce sont aussi mes dessins les plus précieux.» Il nous livre ses cinq morceaux de musique préférés, accompagnés de commentaires extraits... des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud.



Paris par Taxi Girl, 1984

«L'ancienne Comédie poursuit ses accords et divise ses Idylles : des boulevards de tréteaux.»



Visiting Friends par Animal Collective, 2004

«Un chœur de verres de mélodies nocturnes.»



Blind (Frankie Knuckles Remix) par Hercules & Love Affair, 2008

«Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe.»



Gone South par Alex Cameron, 2014

«Ah ! l'égoïsme infini de l'adolescence, l'optimisme studieux : que le monde était plein de fleurs cet été !»



Holocaust par This Mortal Coil, 1984

«Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés.»

SON ACTUALITÉ

«Stéphane Calais – Le vrai classique du vide parfait ou trois points et un ami» du 12 octobre au 18 novembre • galerie Susse Frères • 56-62, galerie de Montpensier • 75001 Paris • 01 42 61 05 75 • www.sussefreres.com

les Hauts-de-Seine
la **vallée de la culture**

SAISON 2017-2018

Maria by Callas

l'exposition

mariabycallas.com
#callas2017

16 sept.
— 14 déc.



LA SEINE MUSICALE

ÎLE SEGUIN-BOULOGNE-BILLANCOURT

 **hauts-de-seine**
LE DÉPARTEMENT

BeauxArts
magazine

D/APASON

Le Parisien

france
musique



www.hauts-de-seine.fr



Moment de gêne intense et de performance musclée lors d'un dîner de gala au musée.

The Square, Palme d'or de l'art tourné en ridicule

Le conservateur d'un musée d'art contemporain, à qui tout réussit, voit sa vie dérailler du jour au lendemain. Une satire aussi grinçante que frustrante.

Brocarder l'art contemporain est si courant et aisé que le geste exige, pour être un tant soit peu intéressant, un minimum d'habileté. *The Square* n'en manque pas. Dès la première scène, où une journaliste, faussement candide, démasque le conservateur de musée, lui révélant la vanité totalement creuse de ses propos, le film se révèle assez drôle. Ruben Östlund sait de quoi il parle. Parions même qu'il fréquente régulièrement les galeries d'art de Stockholm. Ce cinéaste suédois, remarqué avec deux films dérangeants (*Snow Therapy* et surtout, moins connu, *Play*), raconte dans cette satire grinçante la dégringolade soudaine du conservateur, à la suite d'un vol très élaboré, dans la rue, de son portable et de son portefeuille. Ce personnage, incarnation du bobo chic, cultivé, favorisé, qui s'apprête à organiser la venue d'un artiste conceptuel ayant imaginé un carré altruiste dessiné au sol («un sanctuaire de confiance et de bienveillance»), se retrouve du jour au lendemain menacé, exposé au ridicule et à la vindicte.

Mauvaise conscience de mâle occidental

Le film – Palme d'or à Cannes, faut-il le rappeler – est astucieux, mais aussi trop long, trop systématique dans l'épinglage des hypocrisies modernes. Plus embêtant : lorsque derrière ses saillies provocantes finissent par émerger la mauvaise conscience du mâle occidental et l'humanisme un brin confortable allant avec. Ruben Östlund alterne la férocité et la bienveillance, sans finalement beaucoup se mouiller. Reste qu'il a le sens du malaise. C'est d'ailleurs sur la parano constante, le besoin de contrôle de nos vies nombrilistes qu'il se révèle le plus grotesque et le plus corrosif à la fois. Ainsi cette séquence, à coup sûr la plus originale du film, où le directeur du musée, juste après avoir fait l'amour avec la journaliste, se fait un énorme flip sur le devenir de sa capote usagée.

The Square de Ruben Östlund • en salles le 18 octobre

ÉGALEMENT À L'AFFICHE



Van Gogh redessiné

Sorte d'enquête autour du suicide du peintre, le film d'animation *la Passion Van Gogh* a été tourné uniquement avec des toiles peintes à la main inspirées de celles de Van Gogh. Malgré la gageure de ce travail et l'ambition du scénario – construit à partir de la correspondance du peintre –, la greffe entre les images (expressives) et les voix off (empestées) a parfois du mal à prendre.

La Passion Van Gogh de Dorota Kobiela & Hugh Welchman • en salles le 11 octobre

UNE STAR DE LA BD À LA CINÉMATHEQUE

Goscinnny, scénariste hollywoodien ?

Le père d'Astérix et du Petit Nicolas rêvait de travailler chez Disney. Dingue de ciné, le scénariste a même fini par créer en 1974 un studio d'animation : une première en France ! L'exposition met en lumière tout ce pan méconnu de son travail, influencé par le péplum, le western, le burlesque... Saviez-vous que Mae West, Jack Palance et David Niven se cachaient dans certains *Lucky Luke* ?

«Goscinnny et le cinéma» du 4 octobre au 4 mars • Cinémathèque française
51, rue de Bercy • 75012 Paris • 01 71 19 33 33
www.cinematheque.fr

ÉVÈNEMENT

Harmony Korine en long et en live

Scénariste pour Larry Clark (*Kids*, *Ken Park*), réalisateur (*Gummo*, *Julien Donkey-Boy*, *Spring Breakers*), auteur de clips (pour Sonic Youth, Cat Power, Rihanna...), peintre, poète, photographe, Harmony Korine est un expérimentateur inventif, sachant slalomer entre l'underground et la pop culture.

Rétrospective du 6 octobre au 5 novembre
Centre Pompidou • place G. Pompidou • 75004 Paris • 01 44 78 12 33 • www.centrepompidou.fr

Exposition jusqu'au 28 octobre • Galerie du jour agnès b. • 44, rue Quincampoix • 75004 Paris
01 44 54 55 90 • www.galeriedujour.com



Julien Donkey-Boy, 1999

FRANÇOIS BARD

Pendant que le loup n'y est pas
While the wolf is away



Exposition au 51 rue de Seine 75006 Paris
Du 5 octobre au 2 novembre 2017

galerie olivier waltman

Paris | London | Miami

+33 (1) 43 54 76 14 www.galeriewaltman.com

Exaltés, drogués, obsessionnels...

Les peintres sont-ils des photographes comme les autres ?

Encore méconnues, les pratiques photographiques des plus grands peintres, de Degas à Sol LeWitt, nous en disent long sur leur œuvre et leur psyché. Ce travail clandestin, peu exposé au public, fait l'objet d'un beau livre conçu par l'historien de la photographie Michel Poivert. Vite, un tome 2 !

Ouvrir *Peintres photographes* de Michel Poivert, c'est ouvrir les albums photo d'artistes aussi différents que Vuillard, Warhol et Balthus, et entrer par effraction dans une œuvre méconnue, parfois secrète. Qu'il s'agisse de clichés amateurs ou d'ensembles édités, leur pratique indisciplinée de la photographie nous renseigne non seulement sur leurs obsessions et leur temps libre à l'atelier, mais aussi et surtout sur leur inclination à soumettre le médium à toutes sortes d'attaques chimiques et plastiques.

Mme Jeandel, modèle bondage de 1900

Cette histoire *bis* de l'art croise, bien sûr, celle des libérations sexuelles et émancipations sociales. Qui démarre d'ailleurs lorsque le modèle retourne l'objectif vers le créateur. Que voit-on derrière le chevalet ? Le roi nu, évidemment. C'est Marthe

immortalisant Bonnard avec le plus simple appareil (un Pocket Kodak), dans leur jardin en 1901, mais c'est aussi Munch posant pour un *Autoportrait à la Marat* (v. 1909) dans sa baignoire, à la clinique du Dr. Jacobson à Copenhague. Cliché volé en toute intimité ou mise en scène fantomatique de sa propre fragilité, ces images cachent en réalité plus qu'elles ne montrent. L'immense succès des photographies spirites en témoigne : les franges séparant le visible de l'invisible n'ont jamais paru aussi ténues. Les captations de danses extatiques dans l'atelier de Kirchner (1915), à Berlin, ou les cyanotypes bondage du peintre oublié Charles-François Jeandel, montrant sa femme Madeleine ligotée dans mille positions [ill. ci-dessous], ont beau exhiber une nudité sans fard, leur mystère semble à jamais contenu dans les doubles expositions, les flous, les impuretés et les effets spéciaux dont raffolaient ces apprentis photographes à l'aube du XX^e siècle.

Tremblements de chair

Maurice Denis poussa le goût de l'imperfection dans ses ultimes retranchements. Close-up de visages d'enfants dissous dans la lumière, portraits d'êtres chers presque effacés, ses albums de famille recèlent peut-être plus de sacré que sa peinture religieuse, avance Poivert. Cette «esthétique du *non finito*» culminera avec George Hendrik Breitner, peintre de la Belle Époque à l'origine d'une œuvre photographique considérable : 2300 négatifs, redécouverts seulement dans les années 1960. Captivé par le mouvement des foules dans les rues d'Amsterdam, le Néerlandais se révèle un pionnier de la *street photography*, capable de transposer le dynamisme trouble des prises de vues extérieures dans des scènes puissamment érotiques. «Avec Breitner, ce n'est pas seulement le modèle qui respire, c'est toute l'image qui tremble», s'amuse Poivert.

Chimie visqueuse et pictorialisme dépravé

Si Picabia fut l'un des premiers à hybrider peinture et photographie, pour le simple plaisir de fouetter Sa Majesté le Bon Goût, de plus jeunes générations s'empareront après lui de photos ratées ou sans valeur esthétique. Tel Gerhard Richter et sa très photogénique peinture, née de clichés de famille (*Oncle Rudi, jeune en costume de SS*, 1965), de photos trouvées ou d'images de presse, que l'artiste allemand archive compulsivement depuis les années 1960. Jouant sur la présence-absence et la sidération, Richter a fait de ses toiles un support sensible où flottent des images-souvenirs, comme saisies dans les limbes de l'inconscient collectif et du passé refoulé.

À DROITE

Sigmar Polke
Ohne Titel/Untitled
(*Männer am Felsen, übermalt*)

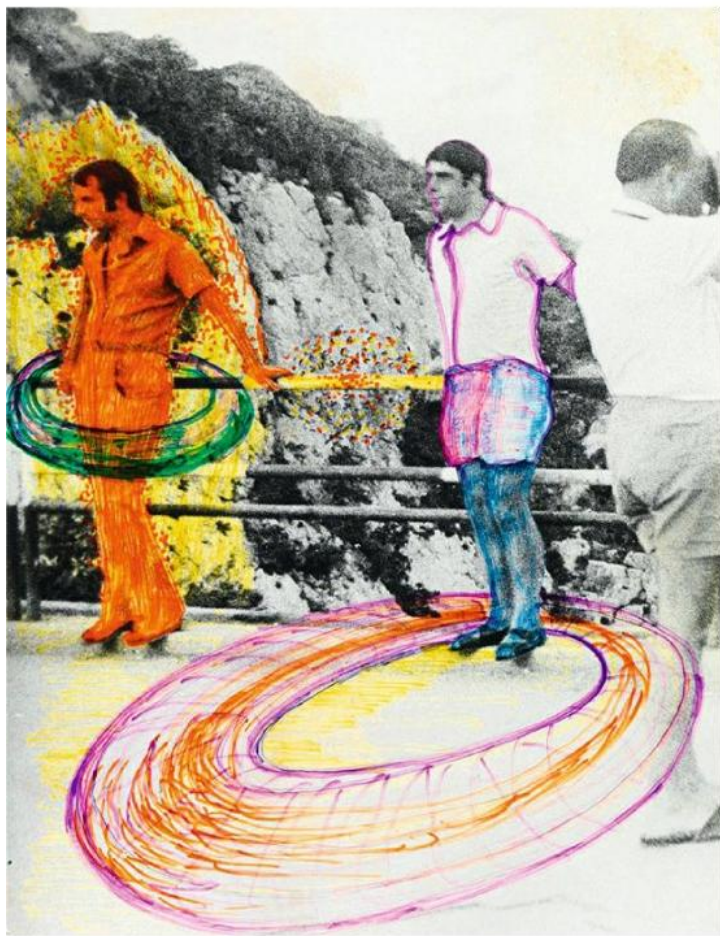
1972, épreuve gélatino-argentique
peinte par-dessus, 24 x 18 cm.

CI-DESSOUS

Charles-François Jeandel
Sans titre

1880-1890, cyanotypes.





Plus libertaire encore, son ami Sigmar Polke [ill. ci-dessus] s'est livré à «une sorte de pictorialisme dépravé», consistant, résume Poivert, «à pratiquer la photographie en étant lui-même dans un état de conscience modifié». Menant ses opérations de laboratoire en dépit du bon sens, Polke, célèbre pour avoir introduit des substances toxiques dans la peinture, développe ses images sous l'effet de divers psychotropes. Les visions hallucinées de son voyage de noces à Paris ou d'un combat d'ours en Afghanistan semblent ainsi surgir d'un même trip intérieur, dont la «chimie visqueuse» réunirait les temps et les espaces en un seul fluide, expérimental et imprévisible... Le réel est-il soluble dans les bacs de révélateur? La photo ouvrirait-elle plus grand les portes de la perception picturale? «[Elle] peut être pour le peintre le dernier œil, note Poivert: une manière d'en finir sans renoncer avec le regard, avec les images. Une façon de matérialiser l'obsession de voir.» Et de transmettre ce désir voyeuriste au lecteur.

Natacha Nataf



NOTRE COUP DE CŒUR

Peintres photographes
De Degas à Hockney

par Michel Poivert
éd. Citadelles & Mazenod
256 p. • 59 €

À LIRE AUSSI...

Vivre avec Michel-Ange, lettre après lettre



La *terribilità* jusqu'au bout de la plume. Avec le querelleur Michel-Ange, la littérature épistolaire ne pouvait être que relevée. En témoigne cette nouvelle édition réunissant soixante-huit années de lettres échangées avec sa famille, ses amants, ses commanditaires ou ses banquiers. L'éditeur

prévient toutefois : «N'allons pas chercher dans la correspondance [...] ce qui ne s'y trouve pas. Ce qu'on n'y trouve pas, c'est une pensée morale profonde, des considérations esthétiques originales sur l'art, des tourments sur sa créativité.» Ce qu'on y découvre, en revanche, c'est le portrait en creux de l'homme de tous les jours, obsédé par les contingences matérielles mais aussi par l'honneur de sa famille, dans un style brillant, souvent moqueur, parfois mélancolique. **Sophie Flouquet**

Michel-Ange – Correspondance choisie

par Adelin Charles Fiorato • éd. Klincksieck • 552 p. • 23,50 €

Gauguin et Rubens rêvés par des écrivains



«Il était désormais devenu l'artiste qu'il voulait être, avec pour seul besoin celui d'apprécier la beauté, d'en jouir, de la modeler, de l'exalter.» L'artiste en question, c'est Paul Gauguin [lire p. 114] et l'auteur de ces lignes, Zoé Valdès.

Pour la nouvelle collection de la RMN,

la romancière cubaine s'est glissée dans la peau du peintre des Marquises dont elle décrit avec force les passions et inspirations. De son côté, Philippe Forest s'est plongé dans l'univers baroque du flamboyant Rubens pour en dresser un portrait intime et divaguer à partir de ses chefs-d'œuvre. «La littérature rêve la peinture», écrit-il. Démonstration est faite avec ces deux ouvrages qui se lisent d'une seule traite. **Daphné Bétard**

Rien que Rubens par Philippe Forest

Et la terre de leur corps par Zoé Valdès
éd. RMN (coll. «Cartels») • 14,90 €

Une collection de gais savoirs



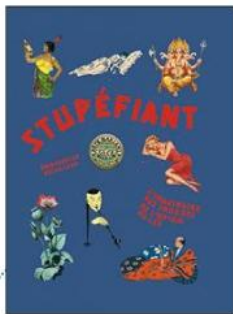
Avec ses 1,7 million de documents, la bibliothèque de l'Institut national de l'histoire de l'art (INHA), à Paris, est la plus grande au monde dans son domaine. «Machine à inventer des savoirs», elle est bien plus que la somme de ses livres : elle est un «ouvrage d'histoires de l'art potentielles» où semer

le désordre entre les disciplines, s'enflamme Georges Didi-Huberman, qui a tout lu d'un autre grand indiscipliné, fantôme des lieux : Walter Benjamin. Ces mots, prononcés sous les coupes de la salle Labrousse à l'occasion de la réouverture de la bibliothèque, ont fait l'objet d'un petit ouvrage, inaugurant une nouvelle collection de l'INHA. Intitulée «Dits», elle transcrit des paroles d'historiens de l'art prononcées en public, «au plus proche du mouvement de la pensée qui l'a fait naître». **N. N.**

À livres ouverts par Georges Didi-Huberman

éd. Institut national de l'histoire de l'art • 48 p. • 7 €

Livres d'art



Stupéfiant
par Emmanuel Retillaud
éd. Textuel • 240 p. • 39 €

Trip vers les paradis artificiels

Une femme hilare dévêtue, juchée sur une table, danse en transe sous une lumière psychédélique. La photographie jaunie qui a servi d'affiche au film de Roger Corman *The Trip* (1967) fait partie des visions délirantes réunies dans ce recueil consacré aux paradis artificiels et à l'imagerie populaire qu'ils ont engendrée. Celle-ci oscille entre fantasmes érotiques et hallucinations cauchemardesques, de la fumerie d'opium du XIX^e siècle au cinéma des années 1960, en passant par la production graphique que suscita Baudelaire avec son *Poème du haschisch* : «Qu'éprouve-t-on ? Que voit-on ? des choses merveilleuses, n'est-ce pas ? des spectacles extraordinaires ? est-ce bien beau ? et bien terrible ? et bien dangereux ?» Le lecteur trouvera ici des réponses stupéfiantes. **Daphné Bétard**

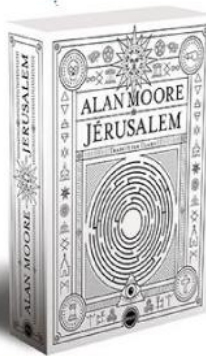


Le Dernier Tableau
par Bernard Chambaz
éd. Seuil • 240 p. • 39 €

L'ultime coup de pinceau

C'est une idée étrange – assez troublante même – qu'a eue le romancier et essayiste Bernard Chambaz : parler de l'œuvre ultime d'un peintre, le dernier coup de pinceau porté sur la toile, qu'elle soit achevée ou non, déjà vendue ou encore sur le chevalet. Une chouette agrippée à une tombe dans un paysage sinistre pour le sombre Caspar David Friedrich, un piano noir et une contrebasse se détachant sur un fond rouge vif brossés dans l'urgence de la création chez Nicolas de Staël, un panneau de bois doré travaillé au lance-flammes où l'on distingue les silhouettes de deux nus féminins accompagnant Yves Klein dans son dernier souffle... Edward Hopper, lui, a peint, comme une prémonition, deux comédiens s'appêtant à sortir de scène et qui saluent le public. Rideau. **D. B.**

Romans



Jérusalem
par Alan Moore • éd. Inculte
1248 p. • 28,90 €

Un livre grand comme le monde

«Je me suis souvenu que j'étais dans le plafond. J'y étais depuis environ quinze jours, à manger des fées. Je suppose que c'est un genre de rêve que j'ai fait pendant que j'étais inconscient, même si ça ne ressemblait pas à un rêve. C'était plus réel, mais c'était aussi plus bizarre, et tout se passait dans les Boroughs.» Ces mots de Mick à sa sœur Alma, deux personnages clés du nouvel ouvrage d'Alan Moore, pourraient résumer à eux seuls l'effet que produit sur nous cet impressionnant récit. Le scénariste de bande dessinée, auteur des fameux *V for Vendetta* et *From Hell*, illumine la rentrée littéraire avec cette saga familiale, plongée cosmique au cœur de Northampton, sa ville, dont on ne revient pas indemne. **Lucie Jillier**



Notre vie dans les forêts
par Marie Darrieussecq
éd. P.O.L. • 190 p. • 16 €

La science-fiction de Marie Darrieussecq

À quoi ressemblerait le quotidien s'il fallait renoncer à tout le confort matériel de nos sociétés modernes ultraconnectées pour s'en aller vivre dans les bois, ultime refuge d'une société en déliquescence ? Question de survie, de liberté. Dans un futur proche, à l'heure où les individus sont fichés génétiquement et l'objet de manipulations extrêmes tandis qu'une armée de robots dicte sa loi, une psychologue déroule le fil de sa vie, depuis sa rencontre avec un drôle de patient. Dans ce roman de science-fiction, Marie Darrieussecq envisage le pire et nous met en garde avec humour et légèreté contre les dangers d'un monde déshumanisé. **L. J.**

BD

Une page d'histoire rocambolesque

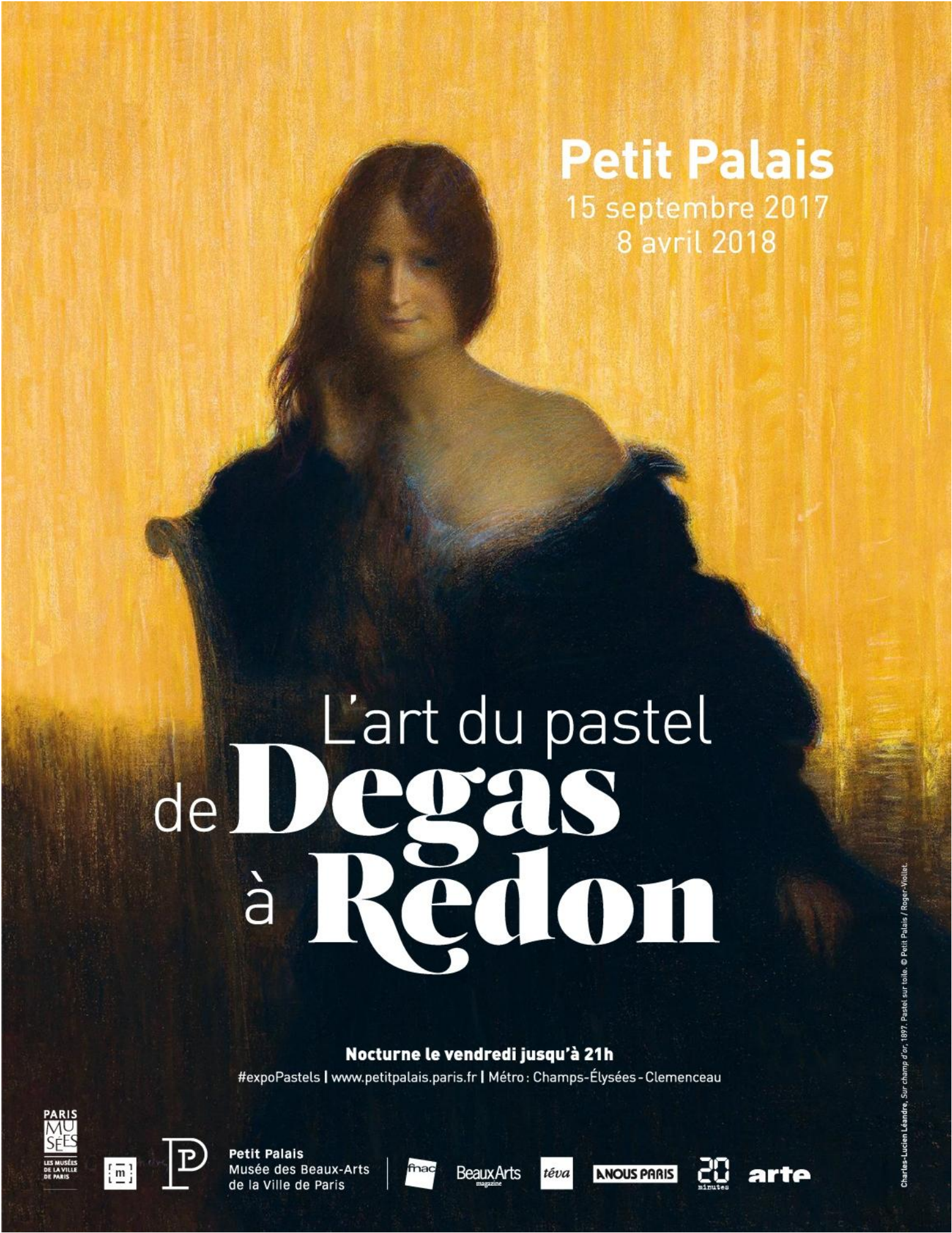
Le propre d'un bon dessinateur de BD, c'est de pouvoir changer d'économie graphique sans avoir à se renier. Bingo avec Jean Harnabat qui, après le remarqué *Ulysse* (éd. Actes Sud BD), passe de l'aventure philosophique à la comédie

drolatique. Il y a du Lubitsch (*To Be or Not To Be*), une once de Carol Reed (*Le Troisième Homme*) et deux doigts de Blake Edwards et Billy Wilder dans cet album savoureux. Harnabat s'appuie sur un fait historique. En 1944, le chef des services secrets britanniques envoya en Afrique

du Nord un sosie du maréchal Montgomery afin de faire croire aux Allemands que le débarquement aurait lieu dans le sud de la France. S'ensuit un scénario loufoque pétri de dialogues bien sentis et servi par une ligne dans le style franco-belge. Une réussite. **Vincent Bernière**



Opération Copperhead
par Jean Harnabat • éd. Dargaud
176 p. • 22,50 €



Petit Palais

15 septembre 2017

8 avril 2018

L'art du pastel
de **Degas**
à **Redon**

Nocturne le vendredi jusqu'à 21h

#expoPastels | www.petitpalais.paris.fr | Métro : Champs-Élysées - Clemenceau

PARIS
MUSÉES
LES MUSÉES
DE LA VILLE
DE PARIS



Petit Palais
Musée des Beaux-Arts
de la Ville de Paris



BeauxArts
magazine



ANOUS PARIS



arte

Charles-Lucien Léandre, *Sur champ d'or*, 1897. Pastel sur toile. © Petit Palais / Roger-Viollet.

Le Siècle d'or en carpaccio

Alain Passard, chef triplement étoilé de l'Arpège, concocte tous les mois pour Beaux Arts une recette inédite, inspirée d'une toile de maître. Il livre ici son interprétation savoureuse d'une nature morte espagnole (*bodegón*) du XVII^e siècle, parfaitement de saison.

L'ŒUVRE



Juan Sánchez Cotán
Nature morte à la volaille

1600-1603, huile sur toile, 67,8 x 88,7 cm.

Pour notre chef étoilé, la fin du mois de septembre a la saveur particulière de l'entre-deux, à la frontière de l'été et de l'automne; le melon, gorgé de soleil, y est le plus sucré. Une période ambiguë, intense et étrange comme l'est cette peinture très inspirante de Juan Sánchez Cotán (1560-1627). Enfant du Siècle d'or espagnol – période d'épanouissement artistique et de ferveur religieuse sur la Péninsule ibérique –, l'artiste est de ceux qui ont propulsé la nature morte à ses sommets, avec des compositions dépouillées à l'ambiance ténébreuse. Sublimés par un éclairage latéral, surgissant de l'obscurité, les objets se révèlent dans leurs moindres détails. Les plis des feuilles du chou, les pépins du melon, le plumage du colvert, y sont restitués avec un réalisme envoûtant. L'effet de trompe-l'œil est renforcé par les ombres portées et les éléments qui dépassent de l'encadrement de pierre où ils sont disposés. L'ensemble joue avec la profondeur du vide créé par le fond noir vertigineux. L'œuvre reste mystérieuse, voire mystique. Par sa sobriété absolue, elle incarnerait l'idée d'humilité, qui l'emporte sur les richesses matérielles. D'autres y ont vu une invitation à la méditation pour un dépassement de ses sensations et une ascension de l'âme vers Dieu... Un programme que l'artiste a suivi à la lettre puisque, juste après avoir réalisé cette œuvre, il ferme son atelier et devient moine à la Chartreuse de Tolède, ordre religieux des plus stricts, où il vivra jusqu'à sa mort. **Daphné Bétard**

LA RECETTE

Ingrédients (pour 4 personnes)

- 1 melon charentais (chair orangée)
- 1 pomme
- 1 concombre
- 1 citron jaune
- le cœur d'un chou nouveau
- huile d'olive
- 1 magret de canard séché/fumé

Préparation

❶ Confectionnez un carpaccio de melon, concombre et pomme en conjuguant les trois [voir ci-dessous] et en citronnant légèrement les pommes. Veillez à la transparence du concombre de manière à obtenir un joli tempo de saveurs.

❷ Arrosez le carpaccio d'une bonne huile d'olive de Toscane et ceinturez-le de fines tranches de magret de canard relevées de trois gouttes de jus de citron. Parallèlement, taillez en fine chiffonnade le cœur d'un chou nouveau. Assaisonnez-le avec une huile d'olive et trois gouttes de jus de citron.

❸ Parsemez-le autour de l'assiette et servez avec un délicieux cidre bouché frappé...

Pour la dégustation, composez votre bouchée en coupant de jolies petites parcelles du carpaccio et en posant dessus une fine tranche de magret, fleurissez la bouchée avec la petite salade de chou nouveau et savourez avec un pain de campagne au levain grillé et chaud. Appréciez le contraste de température entre le pain chaud et la saveur estivale des trois fruits et le côté fumé du magret...

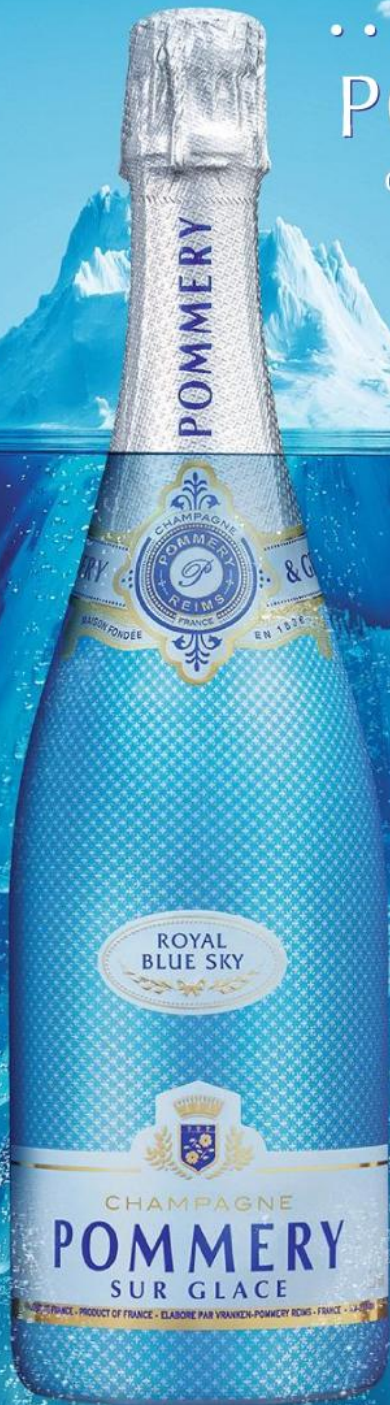
► **ABONNÉS** Découvrez la vidéo sur... www.beauxarts.com



Écoutez la chronique d'Alain Passard tous les samedis à 8h50 sur France musique et sur francemusique.fr

• • EXPERIENCE • •

POMMERY
CHAMPAGNE •
•
•
•
•
•



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Pol Kurucz
Anti-Human BBQ,
2016

des provocations chauvines et xénophobes d'un Éric Zemmour. Haine du présent, nostalgie de l'ordre ancien, complaisance esthétique devant le sentiment d'une fin du monde, angoisse d'un avenir impensable et méfiance face à l'autre ou à la nouveauté : tels sont les traits distinctifs de la décadence, qui a toujours été davantage un sentiment qu'une donnée objective, une peur plutôt qu'un courant de pensée, une délectation d'esthète plus qu'un phénomène avéré. On dira que la comparaison entre les premières décennies de la III^e République

et notre phase avancée de la V^e se formule surtout en termes négatifs : répugnance pour le matérialisme et ses ostentations, exécution de la démocratie et de ses nivellements, ressentiment face à la bêtise ou la laideur du « spectacle » de l'époque.

Une peur dangereuse mais féconde

Comme le rappelle l'essai de l'historien Michel Winock sur la « décadence fin de siècle », ce mot-là désigne aussi un rapport spécifique au présent historique qui féconde des œuvres autant qu'il inspire des haines, qui invente des formes autant qu'il exprime des peurs : dans « décadence » il y a l'obsession du pourrissement mais aussi le rêve du renouvellement, la litanie de la déliquescence mais aussi l'utopie d'un monde régénéré – ce qui est peut-être plus dangereux encore. On le sait : la croyance que tout fout le camp, au sens de l'épuisement d'un monde sans rien de pensable pour lui succéder, cette certitude a toujours été féconde artistiquement et littérairement, en élargissant aux limites du cosmos l'horizon des artistes et des penseurs, tout en faisant se dérober sous leurs pieds le sol de l'histoire. C'est une telle certitude qui habitait les expressionnistes allemands juste avant la déferlante nazie, les libertins français à la veille de la Révolution française, ou les poètes latins pressentant la chute imminente de l'Empire romain. On ne demande pas aux artistes d'être progressistes ou responsables, mais de pratiquer avec leur époque le décalage inventif, la juste distance – fût-elle cruellement injuste. Hier comme aujourd'hui.

Tout fout le camp ?

Historien passionné par les mouvements politiques et intellectuels, Michel Winock publie *Décadence fin de siècle*, consacré au crépuscule du XIX^e siècle. Et si l'on transposait ce sentiment de déliquescence à l'époque de Jeff Koons et de Michel Houellebecq ?

Et si l'atmosphère de notre début de millénaire ressemblait à l'ambiance de la fin du XIX^e siècle ? La proposition paraît incongrue, mais elle n'est pas si absurde : remplacez le goût gothique du morbide et du satanique par l'apocalyptisme religieux et le succès des sectes ; le refus nationaliste de la modernité par le repli antieuropéen ; la dénonciation d'un monde déchristianisé par le dégoût d'un monde cynique ou relativiste ; ou bien remplacez simplement le pessimisme profond face à la révolution industrielle et à la misère sociale par le pessimisme profond face au capitalisme sans alternative et à la catastrophe écologique... On a l'époque qu'on mérite, et l'on a peut-être perdu en talent. Mais la veine moqueuse et sombre d'un Michel Houellebecq pourrait être l'équivalent de celle d'un Huysmans ou d'un Barbey d'Aurevilly ; le désenchantement joueur d'un Jeff Koons ou d'un Thomas Hirschhorn, l'homologue des fuites décoratives (un tantinet désespérées) des peintres nabis ; et l'appel d'un Maurice Barrès au réenracinement patriote, contre la modernité sans valeurs, la version noble



À LIRE

Décadence fin de siècle
par Michel Winock
éd. Gallimard • 23 €

FONDATION VINCENT VAN GOGH ARLES

LA VIE SIMPLE – SIMPLEMENT LA VIE
7.10.2017 — 2.4.2018



PAWEL ALTHAMER
JONATHAS DE ANDRADE
YTO BARRADA
ANDREA BÜTTNER
DAVID CLAERBOUT
SANYA KANTAROVSKY
JEAN-FRANÇOIS MILLET
NICOLAS PARTY



DAN PERJOVSCHI
JUERGEN TELLER
OSCAR TUAZON
VINCENT VAN GOGH

Santons du Museon Arlaten
Estampes d'après Millet
Œuvres de la Collection de la Fondation
Vincent van Gogh Arles, dite Collection
Yolande Clergue.

35 ter, RUE DU DOCTEUR-FANTON, 13200 ARLES
FONDATION-VINCENTVANGOGH-ARLES.ORG



Les smartphones sont-ils des experts en art ?

Depuis que l'application Shazam permet d'identifier une chanson en quelques secondes, des équivalents arty proposent gratuitement leur service de reconnaissance d'œuvres. Banc d'essai.



Le plus muséal : Smartify

Prétendante au titre de «Shazam de l'art», Smartify a été lancée en mai 2017. Si cette application utilise la même technologie de reconnaissance visuelle que Magnus [lire ci-dessous], elle s'adresse davantage au grand public. En complément des informations du cartel, elle offre des commentaires sur l'œuvre et son auteur. L'appli permet également de conserver ses images préférées dans un album virtuel et de le partager avec la communauté Smartify. Pour le moment, la base de données se limite aux collections des musées partenaires (la Royal Academy of Arts de Londres, le Lacma de Los Angeles ou encore le Rijksmuseum d'Amsterdam), mais d'autres institutions sont annoncées pour l'automne. Le Metropolitan Museum of New York et le Louvre ont déjà donné leur accord pour certaines œuvres.

Sur l'App Store et Google Play

Une visiteuse du Metropolitan Museum, à New York, scannant le *Portrait d'Herman Doomer* de Rembrandt (1640).

Le plus ludique : ArtLens

Créée en 2013 et couronnée de lauriers, l'application du Cleveland Museum of Art (Ohio) n'a cessé de s'adapter et d'évoluer grâce aux retours d'utilisateurs. L'expérience a tout pour plaire. Une appli légère et vite téléchargée, reliée en Bluetooth avec la base de données du musée, mise à jour en temps réel. Là encore, il suffit de pointer son smartphone en direction de l'œuvre pour obtenir des infos – ici des textes et vidéos. Le plus : d'autres œuvres susceptibles de nous intéresser sont suggérées grâce à la géolocalisation dans les espaces du musée. Une fonction de guidage est alors proposée. Le but : enrichir et apporter une dimension ludique à la visite. Et pour ceux qui n'ont pas la possibilité de se rendre à Cleveland, l'appli est disponible à distance.

Sur l'App Store et Google Play

Highlight du Cleveland Museum of Art, la *Crucifixion de Saint-André* de Caravage (vers 1606-1607), une fois scannée, livre ses secrets dans les moindres détails.



VU SUR LA TOILE

À New York, un ancien tag de Jean-Michel Basquiat a été repéré lors de travaux effectués sur la façade d'un immeuble. À retrouver sur le blog Fresh Paint NYC.

Le portrait de Jennifer Lawrence (*Hunger Games*), peint par John Currin pour la couverture du numéro de septembre du *Vogue US*, a fait aussitôt le tour du web.

Cindy Sherman a rendu public son compte Instagram début août. À partager, 600 selfies étranges utilisant avec outrance filtres et applis de retouche.



Le plus pro : Magnus

Lancée il y a un an par le jeune entrepreneur Magnus Resch, cette application gratuite d'une efficacité impressionnante a beaucoup fait parler d'elle. En effet, elle permet d'identifier avec son smartphone presque n'importe quelle œuvre, en quelques secondes pour les plus connues, et quelques minutes pour les autres. Pour ce faire, elle interroge une base de données riche de 10 millions de références fournies par les galeries, les salles de ventes mais aussi les utilisateurs eux-mêmes. Vous obtenez alors auteur, titre, dates et dimensions, bref tout ce qui était déjà probablement précisé sur le cartel. Plus intéressant, l'application vous indique aussi où l'œuvre a été exposée, ainsi que ses derniers résultats de vente et ceux de pièces similaires (même auteur ou sujet proche). Un outil, donc, qui se destine davantage aux professionnels et collectionneurs et qui rend public de façon totalement inédite des données jusque-là vendues par des plateformes telles qu'Artnet ou Artprice. Une petite révolution qui agace autant qu'elle fascine le monde opaque du marché de l'art.

Sur l'App Store et Google Play

Retrouvez-nous sur...    ... et sur www.beauxarts.com

"VIVEZ LES ENCHÈRES, JE GARANTIS LES OBJETS."

Juliette, commissaire-priseur à Nantes

SUR INTERENCHERES
265 COMMISSAIRES-PRISEURS
GARANTISSENT VOS ACHATS



INTERENCHERES

LE SITE N°1 DES VENTES AUX
ENCHÈRES EN FRANCE

2 MILLIONS D'OBJETS /
LA GARANTIE DES COMMISSAIRES-PRISEURS /
L'ACHAT EN UN CLIC SUR LE LIVE /

www.interencheres.com

Les nouveaux ségrégationnistes de l'art

Peut-on, aux États-Unis, évoquer le sort d'autres «communautés» que la sienne dans son travail artistique ? Deux récentes polémiques laissent à penser le contraire. Consternant.

On a beaucoup parlé des suprémacistes blancs américains cet été, à la suite des émeutes de Charlottesville. Il se trouve que, lors de la dernière biennale du Whitney Museum, l'artiste Dana Schutz exposait une peinture inspirée par le cliché d'un enfant noir assassiné en 1955 par le Ku Klux Klan. Pendant le vernissage, Parker Bright, artiste afro-américain, s'est ostensiblement placé devant le tableau pour en empêcher la vue, bientôt relayée par d'autres confrères. Puis une lettre ouverte a appelé à la destruction de l'œuvre, arguant qu'une artiste blanche n'aurait pas le droit moral de «transformer la souffrance noire en profit et en spectacle». En juillet dernier, c'est Jimmie Durham qui a fait l'objet d'une pétition lui reprochant d'instrumentaliser la culture cherokee dans son travail. De ces deux récentes polémiques, on retient l'importance de la question de la représentation – au sens politique. Ainsi un Blanc ne pourrait pas «représenter» la souffrance noire, et l'on peut imaginer que cet axiome du radicalisme politiquement correct s'appliquera bientôt à tous : il faudrait faire partie d'une communauté établie pour dénoncer les injustices qui la frappent.

Effacer le point de vue de l'autre

Il y a quelques années, je tombais des nues lorsque, après la publication d'un texte sur Felix Gonzalez-Torres – à mes yeux réinventeur de l'art politique et créateur d'une iconographie des luttes homosexuelles d'une immense portée esthétique –, certains me dénièrent alors toute légitimité pour parler de son œuvre, simplement parce que j'étais hétérosexuel. Chacun son camp ? Il semblerait que pour certains, représenter le monde dans une œuvre d'art équivaut à arborer un badge ou porter une banderole : or, si tout ce qui existe appartient à quelqu'un, tout artiste devient de fait un voleur. Le concept en vogue d'«appropriation culturelle»



en témoigne : ses tenants dénoncent l'usage par «des membres de la société dominante occidentale» de tout élément culturel issu de «pays anciennement colonisés ou de minorités historiquement opprimées». «Ce qui gêne, explique l'historienne Maboula Soumahoro, c'est que des artistes blancs jouissent d'attributs culturels dont ils n'ont pas eu à payer le coût social et historique. Cela crée une déconnexion entre production artistique et vécu.»*. Comment défendre une œuvre à l'heure où tout métissage devient a priori suspect ? Le critique de cinéma Serge Daney avait signé un texte admirable sur la chanson *We Are the World*, écrite en 1985 par Michael Jackson et Lionel Richie : ce qui lui semblait obscène, dans cet ancêtre audiovisuel de la charité planétaire, ce n'était pas que des artistes riches viennent s'occuper de la misère. C'était qu'à travers les images du clip, qui montrait en fondu enchaîné des visages d'enfants africains et des stars repues, ceux-ci se mettaient «là où ils n'étaient pas». Effacer le point de vue de l'autre, tuer l'échange dans la forme elle-même en créant des «images de substitution» afin d'effacer tout contrechamp, tel était le vrai scandale, selon Daney. On ne saurait trop conseiller à nos nouveaux ségrégationnistes de méditer cette morale de l'image, qui n'a rien à voir avec la leur.

PAS BESOIN D'ÊTRE UN DIRIGEANT DU CAC40 POUR S'OFFRIR UNE ŒUVRE D'ART



Nighthawks
de Edward Hopper
1942, huile sur toile
111,8 x 160,3 cm

Plus de 200 000 chefs d'œuvre disponibles sur **muzéo.com**

100% fait en France dans nos ateliers parisiens



Entreprise
du Patrimoine
Vivant

Faire vivre
l'art chez vous

MUZÉO.com

Offre spéciale lecteurs
15% avec le code
BEAUXARTS15

Code de réduction valable
jusqu'au 31/10/2017
Voir conditions sur le site.



DOSSIER

Daniel Boyd, *Untitled (P13)*

Et si la beauté aujourd'hui résidait encore, et tout simplement, dans la quiétude d'un paysage? Pas impossible, à en croire notre dossier spécial...

2013, huile, fusain et colle longue durée sur toile de lin, 214 x 300 cm.



Qu'est-ce que la beauté aujourd'hui ?

Sommaire

- 58** «La beauté partout» ou l'esthétisation du monde
- 64** En 2017, le beau est mort, vive le beau !
- 72** Architectes : osez la beauté !
- 78** L'objet doit-il cacher sa beauté ?
- 80** Entretien avec le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux
«L'art est bon pour le cerveau !»
- 84** Sondage exclusif : le beau vu par les Français

«La beauté partout» ou l'esthétisation du monde

Pour Beaux Arts Magazine, le philosophe Yves Michaud analyse l'histoire du beau dans l'art pour aboutir à une conclusion surprenante sur notre époque. Un vrai choc esthétique !

Par Yves Michaud

Dans l'idée que l'on se fait traditionnellement de l'art et de l'esthétique, le premier entretient un rapport avec la beauté, et la seconde avec l'expérience de la beauté. Pourtant, le beau dans l'art a, depuis toujours, coexisté avec d'autres expériences. Le sublime, le laid, le terrifiant, le repoussant, le banal, donnent aussi lieu à des expériences spécifiques – mais qui, toujours, appellent le vocabulaire de la beauté. Un film peut être choquant, ennuyeux, provocant. Nous n'en disons pas moins qu'il est beau. Ce serait très agréable s'il y avait eu, au cours de l'histoire de l'art, des temps voués à la beauté et d'autres à des expériences différentes. En fait, tout est mêlé et, pour ne prendre qu'un exemple, même la beauté classique tellement vantée de la statuaire grecque devait sembler bien étrange sous les couleurs violentes de la polychromie d'époque.

Harmonie, justesse, bonté morale...

Il y a une polysémie foncière du beau, qui oscille entre quatre grandes définitions : celle par l'harmonie et la proportion, celle par l'utile et la fonction, celle par la bonté morale et le bien, celle, enfin, par le plaisir.

La beauté en tant que proportion répond, en principe, à ce qu'il est convenu d'appeler l'idéal classique, et d'abord sous sa forme grecque. Hegel, qui voyait dans l'art grec le triomphe de la beauté et un sommet après lequel l'art entamait déjà son déclin, ne s'y est pas trompé. Platon définit la beauté par la convenance et la justesse, ce qui peut se

traduire par la proportion des nombres, mais pas seulement, puisque la justesse peut être celle de la répétition ou d'un équilibre au sein d'un tout.

La justesse en question peut recevoir une interprétation fonctionnaliste – nous en venons à la seconde facette. On souligne alors que l'objet convient à l'usage que nous en faisons. Une belle poterie est adaptée à son usage, sans fioritures excessives : la forme est définie par rapport à la fonction. À ceci près que cette identification de la beauté et de la fonction n'est facile à défendre qu'en prenant des exemples simplistes. On est rapidement confronté au problème de l'apparence de la fonctionnalité : ce qui semble adapté ne l'est pas forcément, et ce qui est adapté n'est pas forcément beau. L'évolution récente des carrosseries automobiles dans le sens de l'uniformisation des formes aérodynamiques est un bon exemple du divorce entre la fonctionnalité et la beauté, et pour nombre d'objets contemporains l'intégration des fonctions techniques est si poussée que la fonctionnalité apparente est laissée à la gratuité : quelle est la belle forme d'un ordinateur ?

La troisième définition de la beauté la relie à la bonté morale. Il est vrai que nous apprécions un bel acte de courage ou de générosité et qu'il y a de belles histoires d'amour... Dans *le Banquet*, déjà, Platon faisait le lien entre la poursuite de la beauté et celle du bien. Le caractère «brut» et non orné d'une construction moderniste, la candeur d'une composition géométrique répondent à cette définition de la beauté et donnent à l'œuvre une ►►



Xu Zhen
Eternity-New 40403
Stone Statue
Aphrodite Holding
Her Drapery

Mariage improbable
d'une statue grecque
antique et d'un
bodhisattva chinois,
cette œuvre est
à envisager comme
un choc des cultures.
Pour dire que l'art
est mondial et
la beauté plurielle.

2016, composite minéral,
pigments minéraux,
acier inoxydable,
278 x 60 x 60 cm.

«L'art de l'âge moderne est souvent présenté comme ayant renoncé à la beauté : avec lui, on serait passé des “beaux-arts” à des “arts qui ne sont plus beaux”.»



Bernard Benant
Beauté jalouse

Et si la beauté idéale imposée par la publicité et la mode n'était qu'une illusion ? C'est ce que semble nous raconter cette image, digne d'un scénario de science-fiction. 2000, photographie.

valeur quasiment morale. Il est rare aussi que le spectacle de la vertu ou des bons sentiments au cinéma ne contribue pas à la valorisation des films.

Vient enfin la quatrième facette, celle qui définit la beauté par le plaisir comme expérience centrale de l'art, aussi bien plaisir pris à produire de l'art que plaisir de l'expérience esthétique. Ce critère semble aller de lui-même tant l'art s'identifie à une satisfaction, mais il se révèle encore plus confus que les autres, dans la mesure où quasiment tout plaisir soumis à un processus d'élaboration particulier peut se retrouver esthétisé – et l'a été. Pour certains, le strip-tease est un art. La couture et la cuisine sont dans le même cas. Bref, de quelque côté que l'on se tourne, on s'aperçoit que l'on a affaire à des critères qui couvrent correctement un certain nombre de cas : une

villa palladienne pour l'harmonie, un outil d'artisan pour la fonctionnalité, une histoire d'amour pour la beauté morale, un plat succulent pour le plaisir... Ils font cependant entrer dans le royaume de la beauté ce qu'on ne voudrait pas : une barre d'immeuble moderniste, un aspirateur «design», une belle escroquerie, un film gore. Aussi, la beauté échappe et l'on mesure, par contre-coup, à quel point elle dépend de la convention, que celle-ci soit propre à une culture, à une époque ou à un groupe d'appréciation.

Après le beau, le sublime

L'art de l'âge moderne, spécialement au XX^e siècle, est souvent présenté comme ayant renoncé à la beauté : avec lui, on serait passé des «beaux-arts» à des «arts qui ne sont plus beaux». Le fait est qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, au moment même où divers penseurs et critiques élaboraient de tous côtés en Europe la théorie esthétique en cherchant à mieux cerner les contours du beau, celui-ci devenait problématique. D'autres notions, notamment le sublime, sont venues lui disputer sa place centrale. En même temps, ses différentes dimensions apparaissaient dans toute leur ambiguïté. L'harmonie, la fonctionnalité, la bonté morale et même le plaisir étaient examinés, questionnés, critiqués et parfois tout simplement récusés – ou bien ils recevaient des interprétations changeant du tout au tout leur perception – par exemple, quand l'harmonie musicale passe de la dissonance à l'univers dodécaphonique ou atonal, ou quand la composition picturale «classique» devient cubiste ou gestuelle.

Il y a là moins une rupture avec la beauté qu'une exacerbation de sa polysémie et une critique des conventions devenues peu à peu des dogmes. Lorsque Kant, dans les premiers paragraphes de sa *Critique du jugement*, entreprend d'analyser le plaisir esthétique en le différenciant des plaisirs sensuels, intellectuel ou du plaisir tenant à la satisfaction morale, il prend, d'entrée de jeu, le risque de rapprocher des expériences différentes qui peuvent être également esthétisées. Pour répondre au défi moderne, certains ont diagnostiqué une perte de l'objet «beauté» par comparaison avec des temps anciens qui auraient été ceux d'un art encore non séparé du reste de l'expérience humaine. Il semble plutôt que l'époque moderne accomplisse le désenchantement de cette expérience.

Fascination et obsession

Cela expliquerait que le discours de la beauté perdure, alors même qu'il semble si peu approprié à des objets provocants ou banals. Car le discours de la beauté est toujours bien présent, peut-être même plus que jamais quand on voit la vogue de l'esthétique comme discipline, mais sous la forme de réflexions apparemment modestes qui traitent du grand art, de la qualité des œuvres, de la force de la démarche, du génie, de la sublimité. De Theodor W. Adorno à Arthur Danto, de Clement Greenberg à David Sylvester ou Harold Rosenberg, la beauté habite les discours. Ce qu'on ne remarque pas assez, en revanche, c'est qu'elle hante aussi l'art du XX^e siècle sous des formes artistiques qui ont été mal reconnues ou sous-estimées.

Au sein de l'Art avec un A, la beauté a continué à fasciner les artistes, notamment dans la lignée si forte du ►►

**Andy Warhol
Four Colored
Campbell's
Soup Can**

Le roi de la pop
revisite le genre
de la nature
morte. Et érige
un banal produit
de la société de
consommation
au rang d'œuvre
d'art. Le comble
de la beauté!

1965, acrylique et
sérigraphie sur toile,
92 x 61 cm.



«La beauté libre envahit le monde ou, plutôt, elle le colore en se posant partout sans adhérer nulle part. Ce n'est pas que le monde devienne substantiellement plus beau.»

Max Ernst

**Marlene
(Mother
and Son)**

À travers sa femme organique au corps fossilisé, le «Léonard du surréalisme» rappelait, en temps de guerre, la beauté et la poésie du monde.

1940-1941, huile sur toile, 19,5 x 23,8 cm.

surréalisme : songeons au thème de la beauté «explosante fixe» qui se diffuse à partir de l'œuvre d'André Breton. Il est tout aussi essentiel de mesurer l'obsession de la beauté dont témoigne la production photographique, depuis Edward Steichen et Alfred Stieglitz jusqu'à Richard Avedon ou Robert Mapplethorpe en passant par Man Ray. Et que dire de l'obsession hollywoodienne de la beauté...

Ce récent redressement de perspective et la prise de conscience de l'amplitude réelle du champ de l'art au XX^e siècle corrigent heureusement un diagnostic catastrophiste et probablement réactionnaire d'«arts qui ne sont plus beaux». La beauté s'est simplement pluralisée. Elle est aussi à trouver là où l'on n'avait pas coutume d'aller la chercher (et encore ! Que l'on songe aux cabinets de curiosités du passé !) : dans le monde de la mode, dans les collections ethnographiques, dans le monde naturel,

dans les collections géologiques et zoologiques, dans le kitsch quotidien et même, pourquoi pas, dans les chefs-d'œuvre des musées.

Une place vide ou une tache aveugle

L'idée que j'avance ainsi est donc non seulement celle d'un pluriel du beau mais aussi celle, plus radicale, que le beau nomme une place vide ou une tache aveugle, celle du plaisir non pas esthétique mais esthétisé – et tout ou quasiment tout peut être esthétisé. Cette thèse s'accorde avec le changement de problématique que recommandent des philosophes comme Nelson Goodman, Arthur Danto ou George Dickie, quand ils se détournent des vaines recherches sur la nature substantielle de l'art et du beau pour envisager quand il y a art et quand il y a beauté, bref quand ils donnent la primauté aux processus d'artialisation et d'esthétisation.

Or, il se trouve que dans le même mouvement, nous assistons à un développement de plus en plus rapide et désormais omnidirectionnel de la beauté non plus adhérente, mais libre, pour reprendre, en la détournant, une distinction bien connue de Kant. Ce dernier désignait par «beauté libre» celle qui est indépendante de la conception d'une fin de l'objet, alors que la beauté adhérente est liée à la fonction de l'objet. On peut cependant objecter au philosophe que même la beauté des œuvres d'art comme objets du musée est en fait une beauté adhérente : la finalité de l'objet comme objet d'art détermine la nature de sa beauté et du plaisir qu'on y prend. Une beauté vraiment libre devrait être, si on va jusqu'au bout, une beauté dissociable de tout objet déterminé, une simple qualité esthétique recevant comme support un objet arbitrairement désigné pour la recueillir et l'exemplifier. Or, c'est bien une telle qualité de beauté libre qui s'étend et se répand dans notre monde via l'esthétisation complète de la vie.

L'esthétisation du monde

Dans le même temps, alors que les œuvres d'art tendent à être de plus en plus des «générateurs d'expériences», des machines à produire de l'esthétique au sein du musée ou du monde de l'art (l'exemple majeur est ici le *ready-made* tel que le conçoit, dès les années 1910, Marcel Duchamp, qui inaugure ainsi aussi bien l'art conceptuel que celui des installations et des performances), l'espace de la vie est soumis à un processus généralisé d'esthétisation. Les valeurs esthétiques commandent en effet de plus en plus de jugements sur de très nombreux comportements, depuis ceux de l'hygiène (la forme), de l'habillement (la mode), de l'environnement (le design) et de la beauté corporelle (l'esthétique du corps, la gymnastique, la chirurgie





esthétique) jusqu'aux comportements moraux et politiques sous la forme du poids de la «correction» politique et morale. Mais l'attitude esthétique tend aussi à devenir une sorte de norme idéale des modes de vie, notamment à travers sa généralisation dans le tourisme. Il se produit ainsi une esthétisation du monde qui est à la fois celle de ses objets, celle de l'environnement (*die Umwelt*) et celle des humains dans leur manière d'être au monde. Paradoxe à peine surprenant, même le terrorisme est devenu esthétique quand on voit ses mises en scène.

La beauté libre envahit donc le monde ou, plutôt, elle le colore en se posant partout sans adhérer nulle part.

Ce n'est pas que le monde devienne substantiellement plus beau. Il devient monde de la beauté au sens où tout y est vu sous la modalité esthétique : les manières de s'habiller, de penser, d'exister, d'agir et de juger. C'est le triomphe de la beauté ou encore «la beauté partout». «Beau» ne veut plus rien dire de substantiel mais seulement que tout peut être esthétisé. ■

DERNIER OUVRAGE PARU

Contre la bienveillance

par Yves Michaud • éd. Stock • 192 p. • 18 €

Andreas Gursky Copan

Avec ces immeubles à perte de vue engloutissant l'individualité, le photographe allemand se prend pour Dieu. Et nous donne le vertige de la ville.

2002, C-print, 214,5 x 301,5 cm.

En 2017, le beau est mort, vive le beau !

Icônes désacralisées, déformations monstrueuses et autres pieds de nez au bon goût... Les artistes contemporains ne renoncent pas à représenter la beauté, mais ils lui font emprunter des détours inattendus, parfois vertigineux.

Par Judicaël Lavrador

Poser (à des artistes) la question de la beauté dans leurs œuvres – quelle place elle y occupe, si elle constitue pour eux un objectif – ou se poser à soi-même la question de savoir si le beau demeure encore un critère esthétique est un sujet aussi glissant qu'« un pétale de rose sur une tartine de camembert ». L'image est du poète Francis Ponge, décrivant une série de tableaux peints par Jean Fautrier. Un sujet glissant ? Oui, parce que, dans l'art contemporain, la beauté semble à dessein autant choyée que rabrouée, câlinée que stigmatisée. L'idéal classique d'une représentation bornée par des proportions impeccables assurant l'éclosion d'une beauté bien calibrée, normée, c'est-à-dire académique, les avant-gardes n'ont eu de cesse de le mettre à mal. Tant et si bien qu'il nous paraît naturel de s'entendre dire ceci de

la part d'un jeune duo d'artistes, Hippolyte Hentgen : « Pour nous, la beauté n'est pas synonyme de perfection. Au contraire, elle prend des formes diverses et étranges, qui dérangent parfois en proposant des associations piquantes et qui pourraient défier l'idée usuelle du bon goût. » Aujourd'hui, la beauté en art ne se décline donc plus qu'au pluriel. Et elle n'est même plus éternelle, elle s'en va et s'en revient. Ainsi, pour le plasticien Alain Séchas, « c'est le mot "beauté" lui-même qui disparaît et réapparaît au fil du temps artistique... »

Le mot disparaît même en grande pompe quand, par exemple, Marcel Duchamp affuble l'icône Monna Lisa d'une moustache, jouant avec les lettres « L.H.O.O.Q. » – signifiant à la fois « look » et « elle a chaud au cul », soit un acte de désacralisation radical et rafraîchissant du chef- ▶▶▶

Hippolyte Hentgen
La Conversation

Ces deux personnages mondains sont affublés de duveteux plumages qui n'estompent en rien leur dignité. La beauté n'est pas si volatile.

2012, gouache sur papier imprimé, 25,5 x 21 cm.



d'œuvre de Léonard de Vinci. Mais le terme « beauté » réapparaît aussi avec le soin qu'apporte Matisse à fleurir ses toiles de formes effervescentes, replantant du décoratif dans l'art moderne. Étonnamment, des années plus tard, ces graines de beauté discrètes et dociles sont reprises à son compte par un artiste qui pourtant rue dans les brancards, l'incontournable Daniel Buren. Taxé en 1971 de « poseur de papier peint » par Donald Judd, il revendique la dimension décorative de sa peinture abstraite et conceptuelle : « Que serait, se justifie Buren, l'œuvre de Matisse sans son intérêt pour le décoratif, l'œuvre de Léger, Picasso [...] ? Travailler directement dans le lieu, sur le lieu, avec le lieu ou contre le lieu, admet ipso facto un attachement physique au lieu en question et rejoint par là l'une des caractéristiques de l'art dit décoratif... Mais le décoratif est plus fort et plus subtil et se glisse dans toutes les œuvres. »

Les liftings de Warhol

Il s'introduit notamment dans les images véhiculées par l'industrie du divertissement à partir des années 1960. Les pin-up aux formes plantureuses, les beautés stéréotypées promues au rang d'icônes modernes par les médias (le cinéma, la publicité) irriguent le pop art. Qui les capture et leur fait subir un sérieux lifting. La preuve avec ce que Warhol inflige à Marilyn Monroe en la portraiturant dans des couleurs criardes mais changeantes, qui prennent le dessus sur les traits du modèle. Marilyn vue par Warhol semble ainsi dépassée par les flaques de peinture coulant sur son visage, comme le rimmel



Douglas Gordon *Blind James* (white)

Trouant les yeux des beautés iconiques que sont les stars, Douglas Gordon annihile la puissance de leur regard et éclipse leur rayonnement.

2002, photographie, tirage argentique contrecollé sur carton, 61 x 65,3 cm.

dégouline au coin des yeux au terme d'une soirée un peu trop longue et trop arrosée. Avec sa palette scintillante et électrique, Warhol fait plus que rehausser le teint de son sujet : il en exacerbe le glamour et en matérialise l'aura de manière mécanique voire machinale. La profondeur intérieure de l'idole est éclipsée par le rayonnement de son apparence. La surface des portraits de toute la série est d'ailleurs parfaitement lisse. Dans les années 2000, l'artiste écossais Douglas Gordon, dans une série de photographies intitulée *Blind Stars*, troue les yeux de ses modèles, laissant à leur place un grand blanc, et rendant désincarnés et fantomatiques ces dieux et déesses modernes.

Plus récemment, la tonitruante Cindy Sherman a produit l'été dernier une nouvelle série d'autoportraits diffusés sur Instagram dans lesquels l'artiste américaine déforme les traits de son visage ou les lignes de sa silhouette grâce à des effets de filtre ou de distorsion disponibles via l'application, ou bien par des pseudo-opérations chirurgicales. Un miroir grossissant et sarcastique du culte de la beauté et de la mise en scène de soi sur les réseaux sociaux. La beauté plastique, en l'occurrence, est vue là comme un nouveau diktat, ►►



Daniel Buren *Les Deux Plateaux* (Colonnes de Buren)

Dans la cour du Palais-Royal, les colonnes de Buren ont suscité l'ire de beaucoup qui y virent «un attentat permanent à l'esthétique». Pourtant, l'œuvre fait la part belle à la tradition du décoratif.

1986, marbre blanc noir, plan d'eau.



Andy Warhol *Marilyn, Right Hand Side*

Multipliant les versions colorisées de Marilyn, Warhol en fait une machine (à plaire, à séduire, à chavirer les cœurs), toujours belle, certes, mais répétitive.

1964, sérigraphie.



Cindy Sherman
Instagram self-portraits, 2017

La communauté des it-girls bombardant leur compte Instagram de selfies sexy compte une nouvelle copine : Cindy Sherman qui leur pique toutes leurs idées (pose, maquillage, lifting...) en exagérant à peine le trait.



Julian Charrière
Polygon I

Un site d'essais nucléaires de l'ex-URSS, une image détériorée par la radioactivité... et pourtant, l'œuvre tutoie le sublime.

2014, photographie doublément exposée à des matériaux radioactifs, 150 x 180 cm.

une exigence impérieuse. Sans jouer les mères la Morale, Sherman se saisit de ces nouveaux corps siliconés pour en incarner les étranges et belles (?) mutations. Avant elle, à travers ses performances chirurgicales, Orlan s'est également attaquée au corps féminin par trop corseté dans les normes sociales en le transformant et, pourrait-on dire, en le démultipliant. Ce sont d'autres corps, d'autres critères de beauté, non occidentaux (voire transhumains), que l'artiste fait siens dans ses photographies transformistes plus récentes. Dès lors, la beauté se fait plus souple, moins péremptoire, plus malléable, plus inattendue. Elle emprunte des détours plus nébuleux. Elle rejoint l'ombre.

«Le beau est forcément bizarre»

Se font jour alors, dans les galeries, les musées et au-delà, des beautés obscures, triviales, dissymétriques, bancales, banales, imprévisibles, mystérieuses, scandaleuses parfois. «Bizarres» en somme, selon les mots de Baudelaire cités par Ida Tursic & Wilfried Mille: «Le beau est toujours bizarre [...] Je dis qu'il contient toujours un peu de bizarrerie, de bizarrerie naïve, non voulue, inconsciente [...]». Y compris pour les artistes qui avouent volontiers continuer à rechercher la beauté. Mais reconnaissent aussitôt que, dans leur travail, celle-ci ne surgit que malgré eux. Au détour d'une tache sur la toile, au hasard d'une juxtaposition de deux images, dans l'espace improvisé de choses

qui n'ont a priori rien à voir. Ou encore dans un terrain apparemment peu favorable.

Notamment dans des paysages, tout à la fois sublimes et imperceptiblement pollués et dangereux. À l'image des sites radioactifs sur lesquels se rend Julian Charrière pour en livrer des tirages eux-mêmes affectés par les poussières toxiques – que celui-ci aura récupérés sur le site. On peut aussi penser au travail de Sophie Ristelhueber documentant les ruines et les traces laissées par l'homme dans des lieux dévastés par la guerre ou encore, bien avant, aux clichés de monceaux de «poussières» consciencieusement saisis par Man Ray. Ces artistes ne renoncent pas à représenter la beauté du monde. Mais ils se refusent à ne pas voir l'insigne laideur qui s'y tapit. Signe d'une inquiétude toute contemporaine liée à la crise environnementale que vit la planète à l'ère du réchauffement climatique, de la persistance des conflits armés et de l'invasion croissante des déchets, les artistes, depuis Arman, César ou Spoerri au moins, prennent un malin plaisir à faire de ces matériaux (de récupération) le cœur de leurs œuvres.

Ce champ du vulgaire, du sordide, du sale inclut d'ailleurs celui des bas instincts, des pulsions honteuses, des obsessions ignobles. Il suffit d'évoquer les installations à l'extravagance grotesque d'un Paul McCarthy ou d'un John Bock (et la répulsion qu'elles suscitent parfois violemment) pour se convaincre que certains artistes jouent les exor- ►►



Jeff Koons
Seated Ballerina

Du Degas tape-à-l'œil et rutilant au Rockefeller Plaza de New York (du 5 mai au 2 juin 2017) : Jeff Koons dans ses œuvres. Et la beauté dans ses petits souliers.

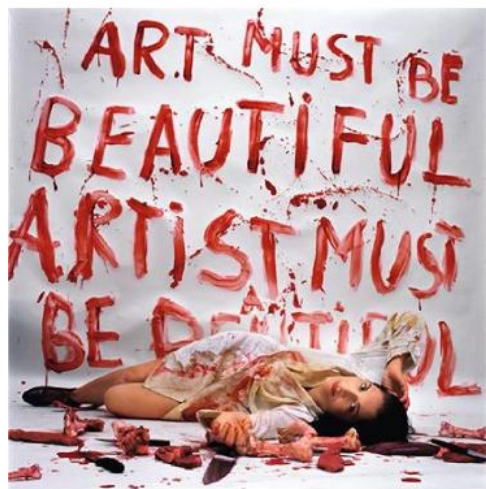
Sculpture gonflable, 14 m de hauteur.



Jörg Immendorff
Cafe Deutschland

Dans les années punk, la peinture (notamment en Allemagne) cultive goulûment le mauvais goût qui choque le bourgeois.

1977-1978, acrylique sur toile, 282 × 320 cm.



Gérard Rancinan
Marina Abramović

La beauté dans l'art : moins un idéal aux yeux de beaucoup qu'une nécessité vitale, une revendication politique.

2000, photographie..

cistes (de nos peurs, nos hantises, nos dégoûts) plutôt que Merlin l'enchanteur.

En peinture, les toiles prennent aussi du poids, littéralement. Sous le régime de la Bad Painting, à l'orée des années 1980, le tableau enfle, s'épaissit, s'enlaidit volontiers. Il fait du gras. À tel point qu'on pourrait rebaptiser ce mouvement « Fat Painting » tant les toiles (d'Albert Oelhen, de Jörg Immendorff à la suite de celles,

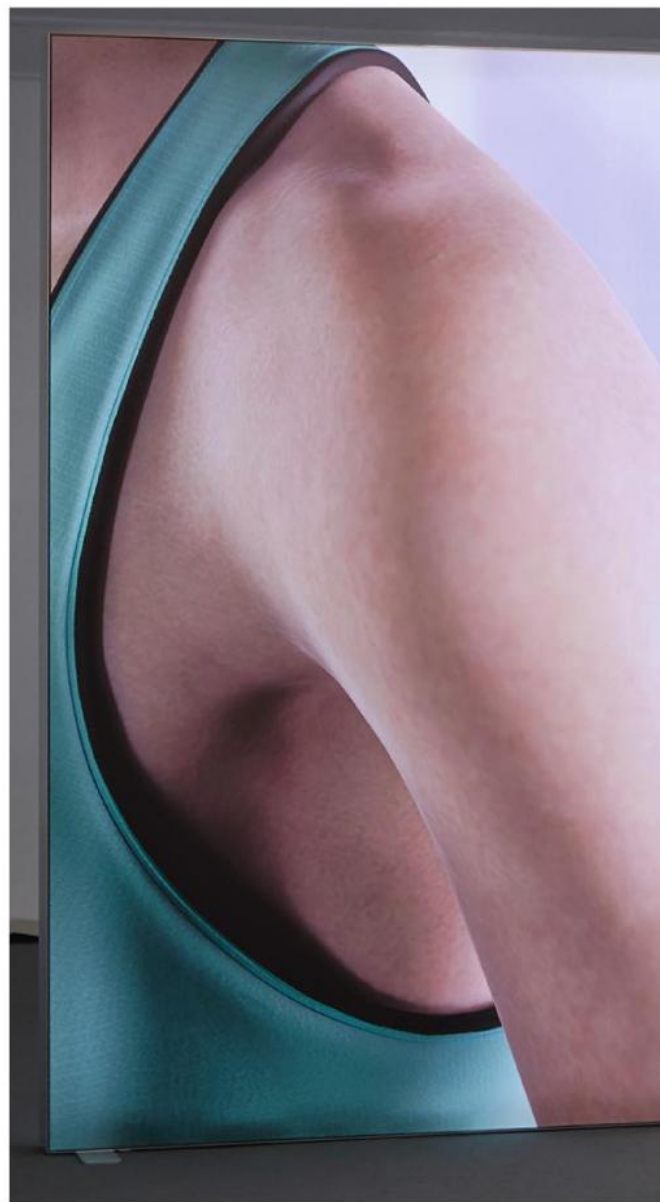
stupides et écervelées, que cultiva Magritte dans sa période vache à la fin des années 1940) se surchargent alors de pigments, de matières et de motifs grotesques. Les artistes se plaisent à servir des croûtes. C'est-à-dire des peintures indigestes et caloriques comme celles de l'Américaine Katherine Bernhardt, qui gava ses toiles d'un gloubi-boulga écœurant, peint à coups de pinceau baveux de motifs de burgers, tacos, cigarettes, pastèques, frites, ordinateurs ou rouleaux de papier-toilette. Soit l'antithèse de la beauté maigrelette et économe, serre-ceinture et rabat-joie des magazines de mode, mais l'image même d'une société victime de son addiction à la consommation. On n'en sort pas : certains artistes cultivent une beauté dispendieuse et dissidente. Comme pour bourrer la machine et la norme. Pour en faire baver à la beauté bienséante et hiératique, sûre de ses proportions et de sa définition.

Des beautés lisses au banal sublimé

Pourtant, ce penchant vers l'excès jubilatoire et cette appétence pour des formes dévergondées qui gagne allègrement tous les médiums (pas seulement la peinture) peuvent sembler moins prégnants dans les arts numériques. Peuplant leurs images, animées ou non, de créatures artificielles à la chair algorithmique et élastique, des artistes tels Ed Atkins, Jon Rafman ou encore la jeune Britannique Kate Cooper semblent se résigner à mettre en scène des beautés lisses et aseptisées, reflets tristes et sans épaisseur d'une nouvelle norme, injonction esthétique du capitalisme.

À l'autre bout du spectre de l'art contemporain, des artistes cependant résistent et entendent encore saisir la beauté du monde et des sentiments sur une tonalité plus discrète et réservée, plus franche et moins cynique. Réactivant des utopies, misant sur l'émerveillement du spectateur, se chargeant d'apaiser les cœurs, des œuvres jouent en effet la carte du Tendre. Elles placent au cœur de leurs formes et de l'expérience qu'elles induisent, l'harmonie, l'apaisement, sans se départir du mystère et d'une « inquiétante étrangeté ». À l'image des sculptures miroitantes d'Anish Kapoor, des tableaux introspectifs de Lee Ufan, des gestes et situations chorégraphiés par Marina Abramović. À l'image encore, aux yeux de l'artiste Pierre Joseph,

d'« une photographie de Wolfgang Tillmans où l'on voit des gouttelettes d'écume de mer en suspension ». Pour lui, « la beauté, c'est comme l'écho de quelque chose qui a existé, un souvenir peut-être. Même pour une fleur ou un visage, c'est la fleur d'une fleur d'une fleur et le visage d'un visage qui revient. Le dessin d'un chardonneret sur une mosaïque romaine et le même chardonneret aperçu furtivement sur le bord de la route. » Et si le plus beau dans l'art, était, en effet, sa capacité à tirer un fil vers le dehors, vers la vraie vie, vers le banal et l'étonnant, le pire et le meilleur ? ■





CI-CONTRE

Wolfgang Tillmans

La Palma

Une subtile attention aux détails, à la lumière, aux couleurs et aux matières... L'art n'a pas renoncé à rendre le monde beau.

2014, impression jet d'encre.

CI-DESSOUS

Kate Cooper

RIGGED

Dans ses films d'animation numérique, l'Anglaise met en scène des créatures aux mensurations parfaites à l'inexpressivité glaçante. Une critique du beau de synthèse.

2014, installation.



Architectes : osez la beauté !

Le sujet a toujours semé la zizanie dans la profession : faut-il construire solide, fonctionnel ou beau... ou les trois à la fois ? Si le sujet a provoqué des réponses parfois radicales, les architectes contemporains semblent se laisser séduire à nouveau par l'appel de la beauté. À condition de savoir bâtir de l'émotion.

Par Philippe Trétiack

L'extravagante tendance du *ruin porn*, cette fascination pour les ruines de maisons, d'immeubles et de quartiers entiers a quelque chose de stupéfiant. De Detroit (État-Unis) à Pripiat (village martyr de la catastrophe de Tchernobyl en Ukraine), les foules circulent. Quelle étrange attraction exercent ces architectures effondrées, calcinées, déracinées sur ces amateurs de safaris urbains ? La beauté de l'architecture serait-elle consubstantielle de sa mise à mort ? Titiller les gravats, claudiquer dans les éboulis excite. Les humains se vengeraient-ils ainsi des édifices qu'on leur impose ? L'attrait de la ruine chic aurait-il à voir avec le sublime, ce concept théorisé par Edmund Burke en 1757 et qui lie la beauté à l'horreur ? Quand la beauté se dégrade et s'encanaille, elle se fait violence. Elle plaît alors parce qu'elle joue de la mise en danger des corps.

La faculté d'architecture de São Paulo dépourvue de garde-corps comme les escaliers de la villa Malaparte ou de la Maison de verre de Chareau mettent en scène la plongée des êtres dans un vide attirant. L'architecture aime les monstres et la démesure. Le musée Guggenheim à Bilbao de Frank Gehry, le complexe Dongdaemun Design Plaza signé à Séoul par Zaha Hadid, la bibliothèque François-

Mitterrand de Dominique Perrault, à Paris, en sont quelques exemples... Est-ce cela la beauté en architecture ou bien l'ordonnement néoclassique, Versailles, un cottage, une maison dans un arbre ?

Les prémices de la décadence ?

Longtemps, les architectes ont évité cette question. Tenaillés par les diktats des maîtres anciens, ils jugeaient l'esthétique comme une perversion de leur science. Le nombre d'or avait servi de boussole aux bâtisseurs et la juste proportion suffisait à régler tout édifice dans ses moindres détails. Dans les années 1920, Adolph Loos écrivit : « Il n'y a qu'une faible partie du travail de l'architecte qui soit du domaine des beaux-arts : le tombeau et le monument commémoratif. Tout le reste, tout ce qui est utile, tout ce qui répond à un besoin, doit être retranché de l'art. » Louis Sullivan, fondateur du courant fonctionnaliste moderne fut l'auteur de la formule célèbre : *Form follows function* (la forme découle de la fonction). De la beauté certes mais dans l'usage. Le futurisme, lui, se voulut chantre de l'*anti-grazioso*, refusant de considérer la beauté comme une obligation. Pour Mies van der Rohe et Gropius, maîtres du Bauhaus, l'esthétique n'avait rien à voir avec une disci- ►►



Rémi Marciano : «En harmonie avec l'environnement»

Une architecture est belle quand elle révèle les forces en présence, entre en vibration avec un site, raconte la poésie enfouie, capte la lumière, cadre une vue sublime sur le paysage. L'architecture devient alors le miroir d'une autre beauté, un levier qui nous parle de l'histoire d'un territoire, d'une culture, d'une identité.

La beauté, c'est cette harmonie entre une architecture et son environnement...

Rudy Ricciotti
***Le Mucem – Musée
des Civilisations
d'Europe et de la
Méditerranée,
Marseille, 2013***

Prouesse édifée dans
la rade de Marseille,
le musée par
la rigueur plastique
de sa passerelle est
une ode à l'élégance.
Un trait graphique
inscrit sur le ciel
comme une ligne
de mascara sur
une paupière.



**Kengo Kuma,
1Hotel,
Paris, 2022**
Désormais
la beauté se doit
d'être naturelle.
Moins de verre,
plus de vert.
*The Asphalte
Jungle* reflue
devant le grand
retour du *Livre
de la Jungle*.



plaine où seules importaient les questions de construction. Le Corbusier vint bouleverser cela. À l'opposé d'un fonctionnalisme pur et dur, il milita dès les années 1920 pour réconcilier l'architecture avec la quête d'une beauté qu'il baptisait lyrisme. Ceux que cette posture hérissait y virent les prémisses d'une décadence et cette attitude n'a pas disparu. Dans les années 1980-1990, cette intransigeance, ce refus du déhanchement esthétique fut même la norme en France. Les postmodernes et leurs frontons grecs façon Ricardo Bofill étaient honnis par les tenants d'une architecture au carré. Puis une inflexion se fit sentir. Les architectes



Lina Ghotmeh

« Dans une architecture belle,
on se sent chez soi,
tel qu'on se sent dans
une clairière de forêt. »

commencèrent à s'intéresser eux aussi à la beauté. Ils osèrent en prononcer le mot. Désormais celle-ci est de mise mais rhabillée du concept d'émotion. Sans doute la vogue d'un style plus décoratif a-t-elle accéléré cette évolution. Les structures de résille enveloppant le ministère de la Culture rue de Valois à Paris (Francis Soler), les bâtiments de Ruddy Ricciotti (Mucem à Marseille, stade Jean-Bouin à Paris) ou encore ceux de Jakob + MacFarlane (Cité de la mode et du design à Paris, Euronews à Lyon) en sont les exemples les plus évidents. Aujourd'hui, un certain hédonisme traversant la France, la folie du fooding, l'engouement pour les compétitions de cuisiniers, l'exigence même d'un service de restauration haut de gamme dans les grands musées (Café Bras au musée Soulages à Rodez, édifié par l'agence RCR, lauréate du prix Pritzker 2017) ouvrent de nouvelles perspectives. On pourrait imaginer que la beauté cède bientôt devant un autre critère : la bonté. Non pas seulement la charitable attitude visant à penser des sites d'accueil pour migrants, des lieux conviviaux, des espaces publics partagés, mais encore et plus littéralement des potagers, des champs en toitures, des éco-buildings à recyclage de compost, tous utiles pour produire de bons produits frais. L'architecture à la ferme, voilà un beau projet et celle-ci serait belle de ses bonnes intentions.

Pourquoi ne pas s'exclamer : c'est beau !

Ceux qui ne cèdent pas à la main verte, qu'exaspèrent les salades en façade et résistent à l'injonction de la douceur partagée semblent souscrire à la prophétie d'André Breton : la beauté sera convulsive. Eux considèrent le mouvement à l'instar du vide comme un matériau. D'où ces formes inattendues : prisme en torsion, façade criblée, enveloppe macramé, façades destinées à réagir aux aléas atmosphé- ►►

Francis Soler : « Notée sur 10 dans un tableau »



La beauté, peu d'architectes savent en parler sans bafouiller. L'enseignement qu'on leur dispense, depuis longtemps, ne fait pas figurer la beauté au rang des disciplines apprises. Peut-être parce que le titre de professeur de beauté relèverait davantage, aux yeux des élèves, de la pratique du masque à la tranche de concombre que de l'assemblage savant de géométries efficaces.

On peut dire d'une architecture qu'elle est belle mais restons prudents. Les architectes en s'accordant eux-mêmes cette estampille « beauté » nous ont, depuis des lustres, refilé toutes leurs casseroles, estampillées « sans manche ». L'important est de ne jamais traiter de la beauté en commission. Elle terminerait sa course, notée sur 10, dans un tableau Excel.



Olio Studio
The Big Bend,
New York, 2017,
perspective

Telles des
top-modèles,
les tours
de Manhattan
semblent
frappées
de maigreur
extrême.
Esthétique de
la disparition
ou beauté
du diable ?
Ici la beauté
naît aussi
de l'exploit
technique.

**Zaha Hadid
Dongdaemun
Design Plaza
(DDP), Séoul,
2014**

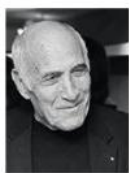
Gigantesque baleine échouée dans la capitale coréenne, ce complexe abrite des légions de boutiques de designers. L'architecture, lisse et galbée, fonctionne comme un slogan, elle est le design édifié.



riques, pluie, vent, soleil, nuages ou grêle... En modifiant l'aspect des bâtiments, les soubresauts du climat leur donnent de l'énergie. Pour ces architectes la beauté de l'architecture réside dans la vie qu'elle exprime, dans le maels-trom de sentiments qu'elle génère. Cette attitude n'est pas sans rappeler la phrase d'Héraclite : «Le plus bel ordre du monde est comme un tas d'ordures rassemblées ou hasard.» Si l'étymologie d'ériger est «élever à une condition supérieure» on conçoit que la beauté ait sa part dans le processus architectural. Pour Charles Baudelaire, le beau était toujours bizarre. «Tâchez de concevoir un beau banal!»

disait-il. Aux adeptes de la modestie qui régnèrent en maîtres dans les années 1980 en France s'opposent désormais les bâtisseurs pour qui l'architecture donnant un visage à la gravité, doit émouvoir. Quand Rudy Ricciotti affirme son désir de «refuser l'exil de la beauté pour esthétiser le monde», il ne dit pas autre chose. S'il est permis à tout un chacun de s'écrier devant un bâtiment : c'est moche ! Pourquoi serait-il interdit de s'exclamer : c'est beau ! Que le point d'exclamation final soit dressé vers le ciel tel un *building* dominateur prouve d'ailleurs que l'architecture en osant la beauté prend toujours de la hauteur. ■

Alain Sarfati : «La douceur d'une caresse»



La beauté ? Mais c'est l'Ordre des architectes qui devrait tous les ans nous dire quel type d'emballage, quelles couleurs et quels matériaux utiliser. Il ne resterait plus aux revues qu'à diffuser ces canons. Non, la beauté en architecture c'est la douceur d'une caresse, celle dont on se souvient bien des années plus tard.



**Herzog
& de Meuron
56 Leonard, New
York, 2017**

La beauté
singulière,
l'étrangeté
comme viatique,
le chic décalé.
Des baraques
de chantier pour
couronner
un gratte-ciel,
une façade
en mouvement
comme
frissonnante.

L'objet doit-il cacher sa beauté ?

Utilitaire doit-il rimer avec laid ? Non, à en croire les inventions des stars du design industriel des années 1970, Verner Panton ou Raymond Loewy en tête. Mais cette époque d'un design sexy et démocratique est-elle définitivement révolue ?

Par Pierre Léonforte

L'idée de la beauté associée au design – pratique industrielle par essence – remonte très exactement à 1899 quand la féministe socialiste suédoise Ellen Key publie *Beauté pour tous*, texte fondateur du design scandinave, et par extension occidental. Ce dernier sera, un siècle durant, l'expression de la pensée du bien-être culturel, économique et social, appréhendé comme un outil d'amélioration esthétique, ergonomique et démocratique des objets du quotidien. Le designer de la beauté industrielle se nomme Raymond Loewy (1893-1986). Considéré comme le père du design américain et aussi comme l'inventeur du marketing design (l'art du packaging), ce Français, installé aux États-Unis, dessina les automobiles Studebaker, les paquets de cigarettes Lucky Strike, les logos pour Shell, Fanta, LU et Monoprix. Son credo : ne « jamais dessiner quelque chose de laid, car quelqu'un pourrait l'acheter ».

«Le beau au prix du laid»

Dans la foulée, les Italiens inventèrent, au mitan des années 1950, la notion du Bel Design, pensé pour faire oublier l'esthétique d'apparat imposée par le régime mussolinien. Mené par l'architecte Gio Ponti, le mouvement, qui prône beauté et fonctionnalité, embarque Luigi Caccia Dominioni, Achille & Pier Giacomo Castiglioni, Franco Albini, Marco Zanuso, Vico Magistretti, Angelo Mangiarotti et Ettore Sottsass, tous devenus les piliers d'une discipline créative et industrielle aujourd'hui encore validée par l'histoire et pérennisée par des firmes éditrices de premier plan telles que Cassina, Zanotta, Kartell, Artemide...

En France, lancé en 1968 par Maïmé Arnodin & Denise Fayolle, le duo de choc à la tête de l'agence Mafia, le slogan «le beau au prix du laid» fait entrer Prisunic dans la grande famille du design. Entre 1968 et 1976, l'enseigne de grande distribution édite six catalogues pour soutenir la diffusion de pièces imaginées par des pointures du design comme Olivier Mourgue, Gae Aulenti, Marc Held, Marc Berthier, Joe Colombo, Jean-Pierre Garraut, Pierre Guariche et même Raymond Loewy. Par cette démarche, Prisunic cible une clientèle grand public, jeune et provinciale, mais Parisiens et VIP se laissent également séduire : le tapis-siège de Mourgue atterrit ainsi chez Jeanne Moreau,

le lit de Marc Held borde Karl Lagerfeld. Et le peintre et sculpteur Martial Raysse de déclarer que Prisunic est le musée des temps modernes.

Passé par la contestation, la révolte, la poésie, le minimalisme, le supra-bling, la réédition, le vintage, la tarte à la crème, le radotage, la bouderie et la réinvention de ses propres avatars, le design contemporain industriel a oblitéré sa propre beauté et s'est désolidarisé de son corpus telle une encombrante prothèse. La mode est désormais aux collages, aux hommages et intérêts, aux cadavres exquis par défaut. La beauté n'habille plus la fonction, n'embellit plus la technique. Elle est recrachée par une

Verner Panton
Panton Chair
Prouesse technique (un plastique monobloc) et conceptuelle, la chaise iconique de Verner Panton a mérité son statut d'incontournable d'un design industriel à l'esthétique parfaitement maîtrisée.
1999, créé en 1959-1960, polypropylène teinté, finition mate, 83 x 50 x 61 cm.





imprimante 3D et copie les algorithmes vendeurs. Érigée en priorité après avoir longtemps été reléguée au second plan, elle se fait la complice de toutes les vanités de l'uberisation. Comble: elle est devenue jolie, mièvre, «cosmétique», seulement pensée pour pousser à la consommation saisonnière, à l'image de la mode et de ses accessoires obligés. Marketé à outrance, segmenté, «génération-

lisé», le beau design universel a muté en it-design, fast-design, mass-design, et pour une fois, Ikea n'y est pour rien.

Jacobsen et Panton en starlettes instagramées

Depuis que les architectes d'intérieur s'en sont emparés pour imposer une vision globale et mondialisée, le design, qui eut jadis des visées collectivistes géniales avec Arne Jacobsen, Jean Prouvé ou Verner Panton et leur mobilier de cantine, d'école ou de bureau, possède aujourd'hui la beauté d'une starlette instagramée, générique et interchangeable sur tapis rouge. On ne s'étonnera pas de la persistance formelle des grands classiques du genre: statutaires et rassurants, ils sont les balises de ceux qui savent apprendre les références par cœur. Uniques rescapés de cette banalisation: le design de la lumière, avec la tech-

nologie des leds, et le design du son, qui habille le digital comme le vinyle, revenu force. Visant une clientèle avertie, exigeante mais soucieuse d'une beauté pure et utile à la fois, où le verre, le bois et le marbre ont remplacé les plastiques hideux, le design sonore est franchement remarquable.

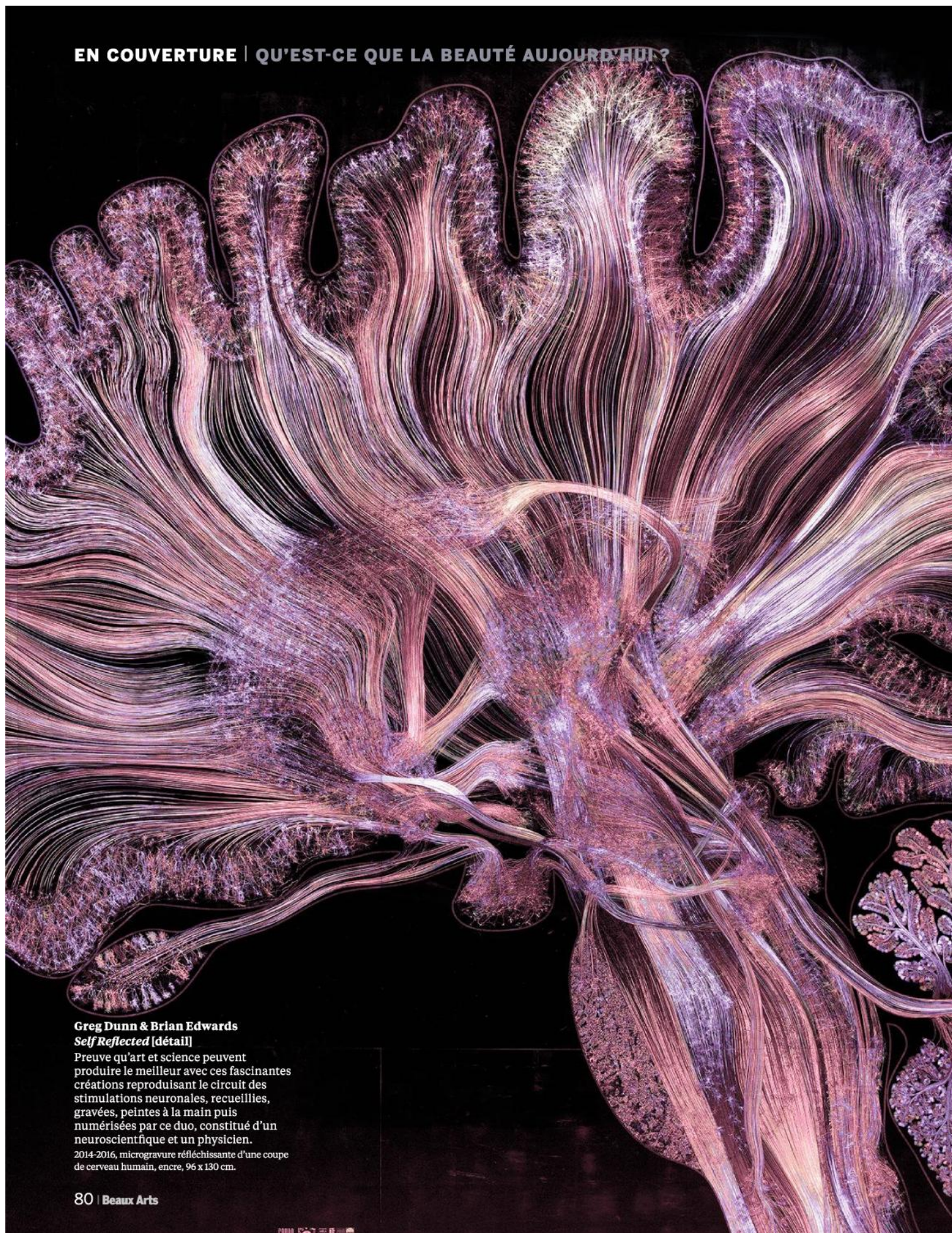
Petites séries, petites idées ?

La beauté des uns étant la laideur des autres, chaque époque réagit *a contrario* de la précédente. Il y a dix ans, le paysage du design français, dominé par deux mastodontes, Ligne Roset/Cinna et Roche Bobois, capables du pire comme du meilleur, a vu l'émergence d'une kyrielle de petits éditeurs ambitieux aux noms rigolos – Petite Friture, Moustache, Marcel by. Apôtres d'un néo-design produit en petites séries et vendu très cher aux bobos, ils sont annonceurs d'une gentrification du secteur. Disruptif, ce design contemporain, labélisé «jeune créateur», était porteur d'une beauté «autrement», vectorisée entre le paupérisme et l'esthétique laconique du bois de cagette. Une sorte de low-design dont l'esthétique, purement urbaine, a été ironiquement captée par les boutiquiers des centres commerciaux pour en décorer leurs magasins et vitrines. Voire envahissant, par l'original invendu ou la copie, les sites marchands spécialisés.

La beauté des uns étant la laideur des autres, chaque époque réagit *a contrario* de la précédente !

Composante intrinsèque de la réalité et de la fonctionnalité du design, la beauté est devenue générique, presque laide. Loewy avait raison. Sauf que son «quelqu'un pourrait l'acheter» désigne désormais tout le monde. Incapables de dessiner autre chose sur leurs logiciels 3D que des chaises, les designers du jour laissent le champ libre à l'art-design généré par les galeries, où la beauté passe par l'utilisation de matières et matériaux nobles et par le recours aux artisans d'excellence. Peu importe la forme et l'usage: c'est la prouesse, le tour de force qui font la beauté du geste. Pièces uniques, séries limitées, objets sur commande: on est prié d'admirer, d'investir et de spéculer. Ce n'est peut-être pas beau, mais ça nourrit le marché.

Moralité: laisser la beauté marketée sur réseaux sociaux aux suiveurs-likers et décider soi-même, quitte à faire acte de mauvaise foi, de ce qui est beau ou non: l'époque, indécise, moutonnaire, s'y prête à merveille. Autant la vivre en... beauté. Et méditer sur les paroles de la chanson de Serge Gainsbourg – «La beauté cachée des laids des laids se voit sans délai...» ■



Greg Dunn & Brian Edwards
***Self Reflected* [détail]**

Preuve qu'art et science peuvent produire le meilleur avec ces fascinantes créations reproduisant le circuit des stimulations neuronales, recueillies, gravées, peintes à la main puis numérisées par ce duo, constitué d'un neuroscientifique et un physicien.

2014-2016, microgravure réfléchissante d'une coupe de cerveau humain, encre, 96 x 130 cm.



Jean-Pierre Changeux, photographié chez lui
par Laurent Hazgui pour Beaux Arts Magazine.

Jean-Pierre Changeux

«L'art est bon pour le cerveau!»

Comprendre la réaction du cerveau face à une œuvre d'art. Telle est l'ambition de Jean-Pierre Changeux, l'un des plus grands neurobiologistes contemporains, par ailleurs mélomane et collectionneur de peintures anciennes. Qui nous livre sa vision de la beauté.

Propos recueillis par Sophie Flouquet

Pourquoi un sujet réagit-il différemment devant une œuvre d'art qui peut apparaître belle que devant celle qui ne le serait pas ? Des travaux sont en cours pour tenter de percer ce mystère.

«Comment se fait-il que presque tous les hommes soient d'accord qu'il y a un *beau* [...] et que si peu sachent ce que c'est ?» Ces mots de Diderot ouvrent votre livre. En ce qui vous concerne, savez-vous définir la beauté ?

Je prends le terme sous l'angle de l'œuvre d'art et tente de le définir par rapport à un caillou, un rocher, un arbre ou au chant des oiseaux. Pour moi, l'œuvre d'art est avant tout création humaine, car c'est l'homme qui est à l'origine de l'art. L'art est un système de communication sociale qui permet aux individus d'un même groupe de se retrouver, de se reconnaître, de s'identifier, de vivre ensemble. C'est, à mes yeux, une activité fondamentale des sociétés humaines et cela très précocement, comme l'attestent les peintures rupestres des grottes de Chauvet ou de Lascaux. Or, la démarche n'est pas gratuite. On entend dire que l'œuvre d'art n'a pas de rôle, de fonction, mais c'est faux ! Sa fonction symbolique est très importante.

Vous parlez du beau en tant que création humaine, mais n'est-il pas également présent dans la nature ?

Le mot, pour beaucoup, s'applique à la nature, mais, pour moi, je le réserve à la contemplation esthétique, à la création délibérée. En termes d'émotions et de sens, la perception de l'œuvre d'art est beaucoup plus riche que celle d'un

objet naturel. Ce qui touche dans l'œuvre d'art, c'est que l'artiste nous communique sa conception du monde. Comparons à ce titre le *Guernica* de Picasso aux ruines du village d'Oradour-sur-Glane. Ces ruines, ce paysage, sont le témoignage d'une situation historique tragique mais n'ont pas la même signification profonde qu'un manifeste comme *Guernica*, qui relève de la contestation et porte une dimension humaniste. C'est ce qui m'intéresse dans l'art. C'est une définition qui peut sembler arbitraire, mais c'est celle que je propose.

Vous utilisez pourtant le terme de beauté en titre de votre ouvrage, *la Beauté dans le cerveau*.

La beauté peut-elle se lire dans le cerveau ? Peut-on en donner une définition neurophysiologique ?

Il existe, selon moi, des bases neurales de la création et de la contemplation, de la perception de l'œuvre d'art. Le but de ma réflexion est d'essayer d'avancer dans cette connaissance. La neuroscience de l'art est une discipline émergente. Demeurent des quantités d'inconnues. Pourquoi un sujet réagit-il différemment devant une œuvre d'art qui peut apparaître belle que devant celle qui ne le serait pas ? Des travaux sont en cours pour tenter de percer le mystère en cartographiant la réponse à la perception consciente d'une œuvre. J'ai travaillé sur le sujet de l'accès à la conscience avec mon ancien élève et désormais collègue Stanislas Dehaene. Nous avons constaté qu'une onde particulière, que nous avons appelée *ignition*, peut être enregistrée par des méthodes électrophysiologiques ou d'imagerie cérébrale. Dans l'avenir, j'aimerais comprendre ce qui, au sein d'un cerveau – éminemment variable d'un individu à l'autre – ferait la différence entre la perception, par exemple, d'une toile d'Otto Dix ou de Nicolas Poussin. Voilà mon projet, et je pense que tôt ou tard, on pourra parvenir à une sorte de définition physiologique, ou neurophysiologique, de l'œuvre d'art. Mais nous en sommes encore loin.

Cela signifie-t-il qu'un contact récurrent avec des œuvres d'art modifie la structure du cerveau ?

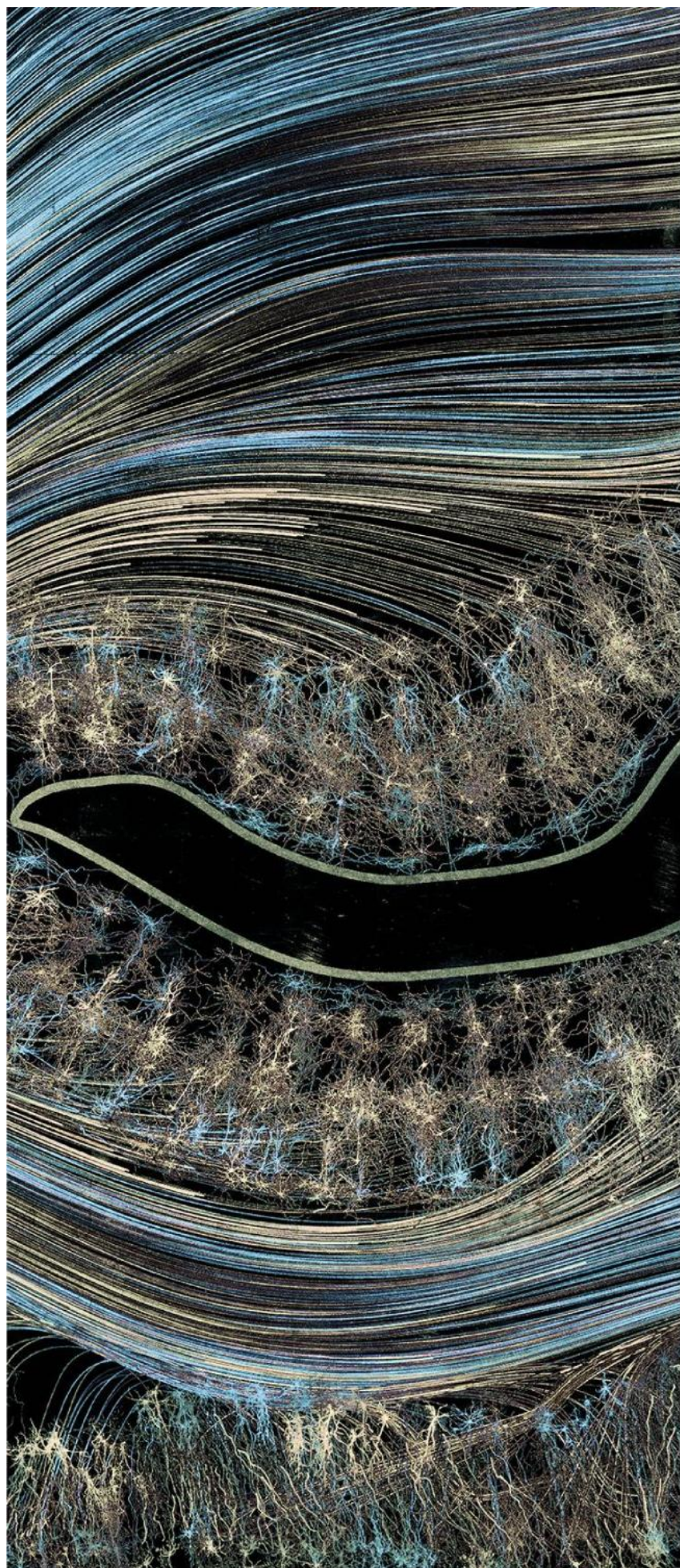
Oui. Notre cerveau n'est pas une machine rigide et entièrement programmée comme un robot. C'est, au contraire, un système très complexe et dynamique. Il se construit progressivement depuis le stade fœtal et après la naissance jusqu'à l'âge adulte pendant près de quinze ans. Pendant cette période, la masse du cerveau s'accroît cinq fois et la complexité de son organisation se développe en interaction constante avec l'environnement physique, social et culturel dont il portera l'empreinte. D'où l'importance de l'éducation. Soulignons que, lorsque l'on regarde un nouveau-né dans les yeux pendant une seconde, plusieurs centaines de milliers de synapses, de connexions entre cellules nerveuses, se forment. C'est pour cette raison que, selon moi, l'éducation artistique et l'expérience de l'œuvre d'art sont fondamentales dès la petite enfance.

L'art serait donc bon pour le cerveau ?

L'œuvre d'art, selon moi, offre à l'enfant en développement une synthèse unique qui allie émotion et raison. Cela fait partie de la mise en place de l'organisation cérébrale d'un sujet responsable, ayant conscience de lui-même et de sa relation aux autres. Quand on parle d'éducation aux

Lui-même le reconnaît volontiers : collectionner provoque une véritable addiction. La preuve à son domicile, envahi de tableaux anciens et de sculptures cycladiques ou modernes.





Greg Dunn & Brian Edwards
***Self Reflected* [détail]**

Il a fallu pas moins de 1750 feuilles d'or pour rehausser l'éclat de ces données purement scientifiques puisées dans la belle complexité du cerveau humain.

2014-2016, microgravure réfléchissante d'une coupe de cerveau humain, encre, 96 x 130 cm.

arts, cela va bien au-delà d'une éducation au geste, à la culture, à l'histoire. C'est déjà une éducation à la citoyenneté. Cette expérience est, pour moi, d'abord celle des autres. L'effet de l'art est donc non seulement bénéfique pour le cerveau, mais il participe à sa construction ! Le cerveau produit l'art et l'art agit sur le cerveau.

Le contact avec l'art peut-il aboutir à une forme d'addiction, de dépendance ?

L'aspect addictif, j'en suis moi-même l'objet ! Je suis très dépendant des œuvres qui m'entourent et qui participent de ma vie quotidienne. Si je ne les fréquente pas, il me manque quelque chose. Les mécanismes de la raison, de l'action font intervenir des systèmes cérébraux de récompense, dont le neurone transmetteur principal est la dopamine. Ces circuits de récompense peuvent se manifester dans diverses circonstances. Le jeu en est un exemple. Parier, gagner, perdre : l'engagement émotionnel est important. De la même manière, il existe, dans la contemplation d'une œuvre d'art, un aspect récompense dû à une sorte de fusion entre émotion et raison, de catharsis qui constitue un élément important de la communication esthétique. L'art n'aurait pas d'impact sans cet aspect-là – qui peut intervenir aussi bien pour le plaisir que pour le déplaisir. Et l'on peut devenir dépendant de ce type d'émotion.

Faut-il aimer l'art pour être un bon scientifique ?

Oui, il me semble que nombre de mes excellents collègues scientifiques ont aussi une activité artistique, sans être nécessairement de grands artistes. C'est fréquent chez les mathématiciens, dont la pratique est très abstraite. Est-ce parce qu'il existe des points communs entre création artistique et scientifique ? Les deux relèvent d'une même démarche exploratoire. Pour la science, ce sont des questions posées sur les limites de nos connaissances. On se projette, on émet des hypothèses puis on essaie de les démontrer. Quand apparaît la solution, arrive alors un sentiment de satisfaction semblable au plaisir esthétique. Il y a donc une composante de création commune entre scientifique et artiste, une sorte de comportement exploratoire commun, qui tente de faire fonctionner son imaginaire afin de mieux comprendre le monde et d'inventer une vie meilleure pour l'avenir de l'humanité. ■



À LIRE

La Beauté dans le cerveau
 par Jean-Pierre Changeux
 éd. Odile Jacob • 214 p. • 27,90 €

Sondage exclusif

Le beau vu par les Français

Que pensent nos concitoyens de la beauté dans l'art ? Le beau est-il une qualité comme les autres pour apprécier une œuvre ou un artiste ? Pour y répondre, nous avons commandé un sondage dont les réponses s'avèrent aussi inattendues qu'étonnantes. Analyse.

Par Daphné Bétard

1 / L'art ne doit pas forcément être beau

Désormais, pour la majorité des Français (à 58 % contre 42 %), une œuvre d'art n'est pas obligatoirement belle. La beauté n'est qu'une qualité parmi d'autres. Cette notion n'a, cela dit, pas encore totalement disparu puisqu'on parle encore de «beaux-arts» pour désigner les arts visuels.

Pensez-vous qu'une œuvre d'art doit forcément être belle ?

	Total
Oui	42 %
Non	58 %

2 / Une œuvre d'art peut être belle en étant provocante et de mauvais goût

Pour 54 % des Français, une œuvre a droit au mauvais goût et peut jouer la provocation tout en restant belle – en témoigne le succès d'un Jeff Koons ou d'un Damien Hirst. Une évidence chez les jeunes, qui sont 77 % à le penser, bien plus que leurs aînés, puisque le chiffre va décroissant selon les générations, les plus de 50 ans n'étant pas d'accord à 60 %.

Une œuvre d'art provocante ou flirtant avec le mauvais goût peut-elle être qualifiée de belle ?

	Total
Oui	54 %
Tout à fait	17 %
Plutôt	37 %
Non	46 %
Plutôt pas	28 %
Pas du tout	18 %



Sondage Harris Interactive pour Beaux Arts Magazine, réalisé en ligne du 8 au 10 août 2017. Échantillon de 1 020 personnes représentatives de la population française âgée de 15 ans et plus, à partir de l'access panel Harris Interactive. Méthode des quotas et redressement appliqués aux variables suivantes : sexe, âge, catégorie socioprofessionnelle et région de l'interviewé(e).

Jamian
Juliano-Villani
The Entertainer, 2015



Komar & Melamid
America's Most Wanted
1994

3 / La peinture idéale est un paysage

Les Français seraient-ils misanthropes et prudes ? Pour 45 % d'entre eux, une peinture qui incarne la beauté serait un paysage. Beaucoup plus qu'un visage (20 %), qu'un nu ou une œuvre abstraite (à peine plus de 10 %). Un goût partagé dans le monde entier, comme l'avait montré une expérience menée il y a dix ans [lire BAM n° 300] par deux artistes russes pince-sans-rire, Komar & Melamid. Ceux-ci avaient compilé des sondages internationaux pour concevoir le tableau parfait : un paysage totalement stéréotypé (voir ci-dessus) !

4 / La photographie est l'art qui incarne au mieux la beauté

La photo devance la peinture de peu (32 contre 31 %) quand il s'agit d'incarner la beauté – une question de génération encore, puisque la peinture arrive en tête à 37 contre 26 % pour les plus de 50 ans. Un résultat qui remet aussi sérieusement en cause la notion d'unicité de l'œuvre d'art. La sculpture arrive en 3^e position, suivie du dessin ex aequo avec la performance. L'installation et la vidéo remportent, quant à elles, peu de suffrages, même si la dernière bénéficiait d'un vif intérêt de la part des institutions à l'aube des années 2000. Le public n'a pas suivi.

À l'aide de quelle forme d'expression les artistes réussissent-ils le plus souvent à incarner la beauté ?

	Total
La photo	32 %
La peinture	31 %
La sculpture	15 %
Le dessin	8 %
La performance	8 %
L'installation	4 %
La vidéo	2 %

À votre avis, la beauté qui se dégage d'un tableau représente le plus souvent :

	Total
Un paysage	45 %
Un visage	20 %
Un nu	12 %
Une œuvre abstraite	11 %
Autres	12 %

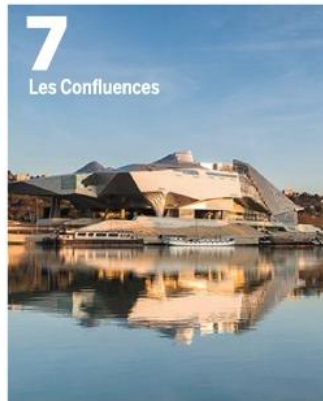
5 / La beauté d'une œuvre dépend du plaisir qu'elle procure

Émotion et plaisir : c'est ce qui rend belle une œuvre pour 96 % des personnes interrogées, soit presque la majorité absolue. Apprécier la beauté d'une œuvre dépend aussi de l'état d'esprit du moment (à 89 % des sondés) et, même si Kant affirmait «Est beau ce qui universellement plaît sans concept», les Français estiment au contraire, à 60 %, que sa perception dépend du niveau d'éducation du spectateur.

Selon vous, la perception de la beauté d'une œuvre dépend :

	Total
De l'émotion et du plaisir qu'elle procure	96 %
Du moment ou de l'état d'esprit dans lequel on se trouve	89 %
Du niveau d'éducation et de culture de celui qui la regarde	60 %
De la médiatisation ou de la notoriété de l'œuvre	38 %
Aucune réponse	2 %

EN COUVERTURE | QU'EST-CE QUE LA BEAUTÉ AUJOURD'HUI ?



6 / La Fondation Vuitton et le Quai Branly sont les architectures récentes les plus séduisantes

L'effet Guggenheim est toujours aussi vivace : Frank Gehry, inventeur d'un modèle d'architecture à succès, continue de séduire tous azimuts, la fondation Louis Vuitton étant la plus appréciée avec 22 % des suffrages. Il est suivi de près (20 %) par une autre star de l'architecture, Jean Nouvel, qui, avec le musée du quai Branly-Jacques Chirac, lui vole la vedette auprès des 15-34 ans, plus sensibles (à 20 % contre 18 % et 25 % contre 20 %) à sa construction qu'à celle de Gehry. C'est peut-être parce qu'ils incarnent eux aussi le fameux geste architectural que les Docks – Cité de la mode et du design, vaisseau vert fluo amarré aux quais de Seine, arrivent en bonne position, talonnés par le Louvre-Lens, plus discret, puis par le Mucem de Rudy Ricciotti. Les Confluences à Lyon (au style trop monumental ?) ou les Turbulences à Orléans (trop futuristes ?) ne séduisent pas.

Quelle architecture de musée récente incarne le mieux la beauté ?

	Total
La fondation Louis Vuitton à Paris	22 %
Le musée du quai Branly à Paris	20 %
Les Docks – Cité de la mode et du design à Paris	16 %
Le Centre Pompidou-Metz	12 %
Le Louvre-Lens	11 %
Le Mucem à Marseille	10 %
Les Confluences à Lyon	6 %
Les Turbulences (Frac Centre) à Orléans	3 %

7 / La beauté est féminine et transgenre

Dans ce domaine, le féminin l'emporte largement sur le masculin. Même si la majorité estime que la beauté est unisexe, dès qu'il s'agit de choisir, la femme emporte les suffrages (39 % contre 4 % pour l'homme) ! L'écart est encore plus marqué chez la gent masculine, pour qui la beauté est féminine à 46 % (une vision assez conservatrice de la femme en Vénus inaccessible et envoûtante). Signe d'une nouvelle époque, 10 % considèrent toutefois que la beauté est transgenre.

Si la beauté avait un sexe, quel serait-il ?

	Total
Unisexe	47 %
Féminin	39 %
Masculin	4 %
Transgenre	10 %



Grayson Perry, alias Claire, artiste plasticien et céramiste

8 / L'artiste doit donner du sens à la société

Le plaisir esthétique est indissociable de celui de l'esprit. Si l'artiste doit créer de belles œuvres, il doit surtout être un observateur de la société, interagir avec elle, parfois la devancer. Une considération très présente chez les jeunes générations (moins de 35 ans) qui estiment qu'une œuvre doit donner du sens à la société (28 %) et inventer de nouvelles formes de pensées (26 %). Et ce, sans forcément jouer les rebelles (puisque l'ensemble estime à seulement 6 % que c'est son rôle).

Quel rôle attribuer à l'artiste en ce début de millénaire ?

	Total
Être un observateur et donner du sens à la société	27 %
Créer du beau / de belles œuvres	23 %
Inventer de nouvelles formes de pensée	22 %
Être un rebelle	6 %
Ne savent pas	22 %

9 / La mondialisation n'a pas modifié le goût des Français



Subodh Gupta *Spill*, 2007

La mondialisation a permis aux Français de découvrir, dans le cadre des multiples biennales ou foires, de nouveaux artistes venus de Chine, d'Inde ou d'Afrique, jusque-là peu représentés dans nos musées. Cela a-t-il contribué à ouvrir leurs horizons et à élargir leurs champs d'intérêt ? Pas si sûr, puisque, pour 56 % d'entre eux, cette découverte n'a pas vraiment eu d'impact sur leurs goûts. Seuls 9 % sont convaincus du contraire, chiffre à relativiser, car cette influence peut mettre du temps à s'installer dans les esprits.

Pensez-vous que, depuis les quinze dernières années, le développement de l'art mondial a fait évoluer votre goût et votre conception de la beauté ?

	Total
Oui	44 %
Tout à fait	9 %
Plutôt	35 %
Non	56 %
Pas vraiment	41 %
Pas du tout	15 %

10 / La beauté est partout... à condition d'ouvrir l'œil

Oui, la beauté nous entoure, estime une majorité de sondés (88 %) et elle conduit droit au bonheur (86 %), même si elle est de plus en plus absente du monde actuel (52 %). Il faut donc prendre la peine de la chercher dans une société saturée d'images en tous genres, sollicitant non-stop nos rétines.

Êtes-vous d'accord avec les affirmations suivantes :

	Total
La beauté est partout, il suffit de la chercher	88 %
La beauté rend heureux	86 %
La beauté est de plus en plus absente du monde actuel	52 %
La beauté est inaccessible pour les personnes aux revenus les plus faibles	29 %
La beauté est inutile	18 %
Aucune réponse	1 %

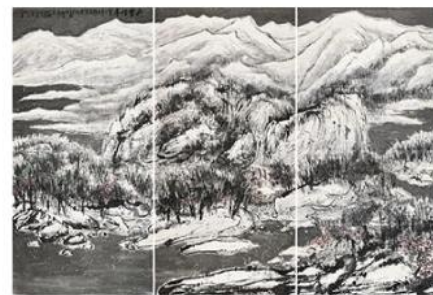
11 / Les œuvres les plus chères ne sont pas forcément les plus appréciées



1 David Hockney
Woldgate Woods, 2006
9,8 M€



2 Maurizio Cattelan
Him, 2001
14,3 M€



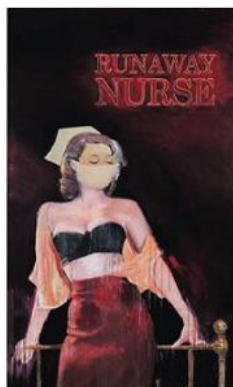
3 Ruzhuo Cui
The Grand Snowing Mountains, 2013
33 M€



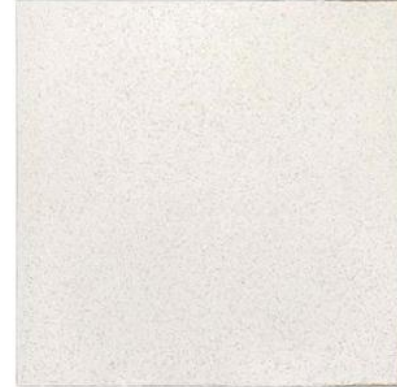
5 John Currin
Nice 'n Easy, 1999
10 M€



6 Gerhard Richter
A B, Still, 1986
28,50 M€



7 Richard Prince
Runaway Nurse, 2005-2006
8 M€



8 Robert Ryman
Connect, 2002
9 M€

Les œuvres les plus chères sont-elles considérées comme les plus belles ? Nous avons sélectionné ici les dix records de vente d'art contemporain pour l'année 2016. Alors, le goût des Français correspond-il à celui du marché de l'art international ? Pas exactement. L'ensemble illustre un goût plutôt classique, qui n'a rien d'excentrique ou d'original. La rétrospective que consacre le Centre Pompidou à David Hockney fera partie des expositions les plus fréquentées de Beaubourg en 2017. Rien d'étonnant, donc, à ce que l'artiste figure en tête de ce palmarès, avec son grand paysage immersif qui correspond parfaitement à l'idée de quiétude et de bonheur associée à la notion de beauté. Maurizio Cattelan, quant à lui, arrive en deuxième position avec cette silhouette juvénile, agenouillée de dos, en pleine prière, baignée d'un halo de lumière... Mais il y a un piège, digne du roi de la provocation, dans lequel la majorité des personnes interrogées sont tombées (comme le font les spectateurs lorsqu'ils découvrent cette œuvre). Car, lorsqu'on s'approche, le personnage de cire a les traits d'Hitler, le mal en personne. Et bientôt la scène étrange vire au cauchemar. Une sculpture choc, dérangeante, qui soulève aussi la question de la reproduction de l'œuvre d'art et de sa photogénie

potentielle. Dans un registre opposé, Ruzhuo Cui propose un paysage enneigé dans la pure tradition chinoise, confirmant une fois encore que beauté universelle rime avec éléments naturels. S'il s'agit de la création la moins subversive, elle est aussi la plus chère et représente un nouveau record pour une œuvre chinoise contemporaine. En quatrième position, les Français ont encore jeté leur dévolu sur un paysage, vue plongeante et énigmatique d'une maison perdue signée Peter Doig, puis sur une toile figurative représentant deux nus féminins tout droit sortis de l'esprit débridé de John Currin. On retrouve ensuite l'Allemand Gerhard Richter, très plébiscité ces dernières années par le marché, avec un tableau de sa période abstraite (deuxième œuvre la plus chère), où l'artiste donne à voir la matière brute, le geste créatif. Il est suivi par une autre vedette du marché, le sulfureux Richard Prince qui met en scène une nurse d'un genre un peu particulier. En revanche, si Jeff Koons, autre star internationale incontournable, remporte en général un immense succès avec ses *Balloon Dog*, sa production de jeunesse, plus absconse, tel ce ballon de basket en lévitation, laisse de marbre les Français, tout comme le carré blanc sur fond blanc de Robert Ryman, ou l'œuvre très graphique de Christopher Wool. ■



4 Peter Doig
The Architect's Home in The Ravine,
1991
13,7 M€



9 Jeff Koons
One Ball Total Equilibrium Tank, 1985
12,8 M€



10 Christopher Wool
Untitled, 1990
11,6 M€

Parmi les œuvres d'art ci-dessous,
laquelle est la plus belle ?

	Total
Woldgate Woods de David Hockney	24 %
Him de Maurizio Cattelan	19 %
The Grand Snowing Mountains de Ruzhuo Cui	17 %
The Architect's Home in The Ravine de Peter Doig	11 %
Nice 'n Easy de John Currin	11 %
A B, Still de Gerhard Richter	9 %
Runaway Nurse de Richard Prince	5 %
Connect de Robert Ryman	2 %
One Ball Total Equilibrium Tank de Jeff Koons	1 %
Untitled de Christopher Wool	1 %

Conclusion du sondage

Ce que pensent les Français de la beauté

Portée aux nues par les philosophes de l'Antiquité, magnifiée à la Renaissance et prenant déjà de drôles de formes au XIX^e siècle, la beauté a été mise à mal, voire injuriée, par les avant-gardes du début du XX^e siècle, tandis que les horreurs des grands conflits mondiaux allaient la rendre indécente. Elle revient en force au début des années 2000, avec des expositions comme «La beauté in fabula» à Avignon – parcours poétique réunissant Anish Kapoor, Annette Messager, Giuseppe Penone, Nan Goldin ou Bill Viola, tous convoqués pour tenter d'en donner une définition contemporaine –, et des ouvrages comme *Histoire de la beauté* d'Umberto Eco. Où l'on s'interroge sur la pertinence de cette notion, son rapport à la laideur, à la norme, à la mode. La beauté est désormais internationale et plurielle, ce qui la rend précisément indéfinissable et insaisissable, à mille lieues des canons passés et dépassés de l'académisme occidental. Les Français sont désormais d'accord avec la célèbre maxime : la beauté est partout, même si le flot ininterrompu d'images que nous recevons au quotidien rend plus difficile son appréhension. Certes, elle peut flirter avec le mauvais goût, mais dans les esprits, elle reste liée à de vieilles notions, celles de la nature, de l'émotion et du plaisir. Besoin de quiétude en ces temps incertains et violents ? C'est peut-être pour ces raisons que le rôle de l'artiste est perçu davantage comme celui d'un sage que comme celui d'un révolutionnaire ; que les toiles trop désincarnées, abstraites ou intellectuelles remportent moins l'adhésion. À l'inverse, la photographie, qui permet de transcender le réel tout en lui collant à la peau, suscite l'intérêt d'un plus grand nombre. L'heure est, semble-t-il, au sentimentalisme et à une forme de sagesse ; l'envie de revenir aux essentiels et à des repères stables. Quitte à frôler l'ennui ?

ABONNÉS Retrouvez tous les résultats du sondage sur www.beauxarts.com

A detail from Raphael's fresco 'The Resurrection' showing Christ being laid in the tomb. Christ is the central figure, lying down with his head tilted back and eyes closed. He is surrounded by four figures: Joseph of Arimathea on the left, Nicodemus on the right, and two women (Mary Magdalene and the other Mary) behind him. The background shows a landscape with a castle and mountains.

EXPOSITION | ALBERTINA

Du 29 septembre au 7 janvier

Le miracle Raphaël

«À sa vue, la nature craignit d'être vaincue par lui ; aujourd'hui qu'il est mort, elle craint de mourir», est-il écrit sur la tombe du divin Raphaël. Célébré à l'Albertina de Vienne près de cinq siècles après sa disparition, le peintre laisse derrière lui quelques raisons de croire en l'immortalité de l'art. Portrait.

Par Daphné Bétard





«Le ciel donne parfois une preuve de sa généreuse bienveillance en accumulant sur une seule personne l'infinie richesse de ses trésors, l'ensemble des grâces et des dons les plus rares.»

Giorgio Vasari, *Vies* (1568)

Jamais artiste n'aura été un tel objet de désir. Adulé par les papes et les princes, admiré par ses contemporains, adoré des femmes, Raphaël (1483-1520) connut très jeune un succès fou.

Fauché en pleine gloire à l'âge de 37 ans, sa mort sulfureuse – la légende veut qu'il ait succombé à sa ferveur amoureuse – et ses funérailles somptueuses dans la Ville éternelle parachèvent d'écrire son destin exceptionnel. Celui d'une sorte d'anti-artiste maudit, sociable et aimable, modeste et ambitieux à la fois, parvenu à égaler Léonard de Vinci et Michel-Ange, ses aînés, pour incarner avec eux le génie de la Renaissance italienne. Dans ce triumvirat qui allait bouleverser le cours de l'histoire de l'art occidental, Raphaël est l'artiste de la grâce et de l'harmonie, de l'équilibre parfait entre imitation de la nature et idéalisation de la figure humaine. Celui de l'émotion aussi...

Formé à Urbino, dans l'atelier de son père

«Les œuvres des autres peuvent s'appeler des peintures, mais celles de Raphaël, c'est la vie même; la chair palpable, on sent le souffle et le pouls qui bat dans ces figures», notait déjà le biographe et artiste Vasari dans ses fameuses *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* (1568). Avant que l'irremplaçable Daniel Arasse démontre dans *les Visions de Raphaël* (2003) comment celui-ci avait entraîné l'art sur les voies d'une dévotion plus directe et plus sensible. Sous son pinceau, le Christ mort est un fils que pleurent ses proches dans une immense douleur, et une Vierge à l'Enfant devient une scène de tendresse intime à laquelle chacun peut s'identifier. Dès lors, rien d'étonnant à ce que son œuvre continue d'envoûter les millions de visiteurs défilant chaque année à la Galerie des Offices ou au Palazzo Pitti, à Florence, mais aussi au Vatican où il a réalisé *a fresco* ses œuvres les plus ambitieuses.

CI-DESSUS

Autoportrait avec un ami

Dans ce tableau aux allures de testament artistique, Raphaël s'est représenté (à gauche) une main amicale posée sur l'épaule de l'un de ses élèves: Giulio Romano.

1518-1520, huile sur toile, 99 x 83 cm.

DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE

La Déposition, retable Baglioni [détail]

Mise en scène virtuose de la douleur d'un deuil, ce retable a été commandé par la mère éplorée de Grifonetto Baglioni, qui assassina un oncle et son fils par jalousie, avant d'être tué à son tour par un cousin décidé à prendre le pouvoir à Pérouse.

1507, huile sur bois, 184 x 176 cm.

Alors, évidemment, l'exposition monographique que lui consacre l'Albertina – une première à Vienne – est un événement, même si elle n'est pas exhaustive [lire p. 98]. Au-delà du phénomène Raphaël, elle s'attache à explorer toute l'étendue de son talent. Peintre, concepteur de grands décors, architecte, archéologue, théoricien de l'art, Raphaël fut un créateur polyvalent doublé d'un chef d'entreprise qui savait parfaitement s'entourer pour mener à bien des chantiers titanesques. Il s'agit aussi de montrer que derrière cette peinture tellement séduisante se cachent les préoccupations intellectuelles d'un travailleur acharné et exigeant. Et ce, dès ses débuts dans l'atelier de son père, à Urbino, l'un des foyers artistiques et littéraires les plus importants de la Péninsule, marqué par le passage de Piero della Francesca et dominé par la puissante cour des Montefeltro.

Légères asymétries et raccourcis subtils

Enfant de la balle, évoluant dans un cercle culturel brillant, Raphaël poursuit son apprentissage dans l'atelier du Pérugin, dont il reprend la touche vaporeuse pour la sublimer. Très vite, l'élève dépasse le maître, comme le montrent les deux versions du *Mariage de la Vierge* peintes la même année (1504), l'une par Le Pérugin pour la cathédrale San Lorenzo de Pérouse, l'autre par Raphaël pour l'église San Francesco de Città di Castello. Plus dynamique, ouverte, et surtout résolument vivante, cette dernière contient déjà ce qui fera la patte de l'artiste: une recherche savante de réalisme conjuguée à une composition habile jouant sur de légères asymétries et des raccourcis subtils pour obtenir un ensemble d'une harmonie évidente. Le moindre détail semble avoir trouvé sa place de façon miraculeuse. Évidemment, tout cela n'a rien d'un miracle mais relève d'une préparation méticuleuse exigeant d'innombrables dessins préparatoires.

Raphaël nourrit des rêves de grandeur. Pour les assouvir, il part à la conquête de Florence, où les ateliers rivalisent d'imagination, dans une émulation fiévreuse à laquelle participent déjà Léonard et Michel-Ange. Le premier a exposé son carton préparatoire de *La Vierge à l'Enfant avec sainte Anne* et travaille à ceux de *la Bataille d'Anghiari*. Le second vient d'achever son immense *David* en marbre.



Vierge à la chaise

C'est un pur moment de douceur et d'intimité que Raphaël partage ici avec ses spectateurs. S'intégrant parfaitement au support – un *tondo* –, cette image de la Vierge paraît si naturelle qu'on en oublierait presque son caractère sacré. Elle a d'ailleurs tout de suite connu un engouement populaire.

1513-1514, huile sur bois, 71 cm de diamètre.

«Il a réussi ce que les autres rêvaient de faire.»

Johann Wolfgang von Goethe

Raphaël les étudie attentivement : le *sfumato* chez Léonard, ce modelé très fondu qui enveloppe les figures et les rend si suaves (et que l'on retrouve dans certaines peintures de cette période, comme *la Vierge au chardonneret*) ; la gestuelle, les mouvements et tensions du corps chez Michel-Ange. Il s'inspire des deux géants en prenant garde de ne pas se laisser dévorer et en développant ses propres armes pour se confronter à eux.

Relations houleuses avec Michel-Ange

Il a probablement rencontré Léonard à Florence, mais les sources sont lacunaires. En revanche, ses relations houleuses avec Michel-Ange ont alimenté une abondante littérature, de Goethe à Stendhal. Vasari n'y est pas pour rien, lui qui oppose la grâce de Raphaël aux corps contorsionnés de Michel-Ange, son caractère délicieux à celui, misanthrope et colérique de son aîné, qui accusait le jeune prodige de plagiat et de complot. Raphaël n'en a cure et poursuit sa route dans cette ville que d'autres ont déjà marquée de leurs talents. Il étudie Masaccio (dont il admire le traitement humaniste des figures à la chapelle Brancacci), Filippino Lippi et Ghirlandaio, qui lui montrent la voie à suivre pour que le travail dans l'atelier soit constructif et fécond. Ses contemporains peuvent déjà admirer les tableaux de dévotion qu'il réalise alors, parmi lesquels l'incroyable *Déposition* [ill. p. 90-91]. Exécutée pour la chapelle funéraire des Baglioni, à la suite d'assassinats politiques entre membres d'une même famille, elle fixe l'intensité d'un moment dramatique dans une construction qui casse les codes traditionnels du tableau d'autel et porte à son paroxysme l'expression de la douleur. Le succès est immense. Bientôt, Florence ne lui suffit plus.

Raphaël gagne Rome à la fin de l'année 1508. Sa réputation le précède et il bénéficie du soutien sans faille de l'architecte favori du pape Jules II, Bramante (lui aussi originaire d'Urbino), qui travaille à la basilique Saint-Pierre. C'est lui qui conseille à Jules II d'embaucher Raphaël pour décorer son appartement au palais du Vatican, suite de pièces (les *stanze*) attenantes à la chapelle Sixtine, où son rival Michel-Ange exécute son immense chef-d'œuvre.

Raphaël et ses élèves *L'Incendie du Borgo*

L'incendie de Rome en 847, qui aurait été miraculeusement éteint par l'intervention du pontife, est l'occasion idéale pour le peintre de déployer la palette des sentiments humains face à la catastrophe : peur, désespoir, panique, instinct de survie... Cette fresque monumentale a été réalisée avec l'aide de ses disciples Giulio Romano et Giovanfrancesco Penni pour l'une des *stanze* («chambres») du Vatican.

1514-1517, fresque, 6,7 m de large.







CI-CONTRE
À GAUCHE

**Portrait de
Bindo Altoviti**

Qui pourrait résister au charme de ce jeune banquier florentin, proche des Médicis, prenant la pose une main sur le cœur ? Les portraits de Raphaël irradient de l'intérieur, révélant avec empathie l'âme du modèle.

Vers 1514-1515, huile sur bois, 60 x 44 cm.

CI-CONTRE
À DROITE

**Étude de têtes
et de mains**

Raphaël est l'un des plus anciens artistes à avoir laissé autant de dessins documentant ses peintures et révélant ses secrets de création.

1519-1520, crayon noir.

«Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève que la seule vue d'une tête de Raphaël.» Voltaire, préface d'*Œdipe* (1730)

Pour la chambre de la Signature (ancienne bibliothèque papale), Raphaël réalise un véritable morceau de bravoure : *l'École d'Athènes*.

Incapable de résister aux plaisirs de l'amour

Reflétant les idées ecclésiastiques et humanistes de la cour pontificale, jouant avec l'architecture de façon virtuose, *l'École d'Athènes* met en scène des philosophes de l'Antiquité auxquels il a prêté les traits d'artistes contemporains (Léonard sous les traits de Platon, Bramante sous ceux d'Euclide...), affirmant ainsi la dimension intellectuelle de sa discipline et le statut d'artiste. Pourtant, Raphaël avait peu d'expérience dans le domaine de la fresque. Son projet est le fruit d'un travail acharné, qui a exigé une fois encore une quantité vertigineuse de dessins. À tel point qu'en découvrant son travail, le pape Jules II congédie tous les autres artistes prévus sur le chantier, n'hésitant pas à détruire ce qui avait déjà été réalisé. Son successeur, le Florentin Léon X, qui accède à la papauté à sa mort en 1513, se montre tout aussi admiratif et continuera de lui accorder une confiance absolue. Raphaël poursuit son irrésistible ascension. Pied de nez à Michel-Ange, c'est lui qui reçoit la commande des cartons de tapisserie destinée à la partie inférieure des murs de la chapelle

Sixtine. Son influence s'étend désormais au-delà des frontières, jusque chez le grand Dürer. Les commandes affluent. Léon X lui commande les portraits des membres de la famille Médicis (dont il est issu), dont Raphaël fixe à jamais les traits dans des compositions fascinantes. Le peintre d'Urbino sait capter l'âme de ses modèles et happer le spectateur pour ne plus le lâcher. Pour représenter son ami Baldassare Castiglione, diplomate érudit, il a placé le point de vue au niveau de ses yeux de façon à ce que le spectateur ait le sentiment d'être assis à ses côtés. Sourire énigmatique, regard intense, parfois lointain, ambivalence d'une attitude qui joue à la fois sur la présence et l'absence du modèle : Raphaël a retenu la leçon de Léonard pour insuffler la vie dans ses œuvres. Et cette intensité trahit parfois les liens qui l'unissent à son modèle, particulièrement lorsqu'il est féminin. Deux portraits ont ainsi fait l'objet d'innombrables spéculations, des plus sérieuses aux plus farfelues. Subtile et délicate, pudique avec son voile, *la Donna velata* aurait été l'amante de Raphaël. Fille d'un boulanger de Sienne, elle aurait rejoint le couvent à la mort de l'artiste, le suivant dans la tombe peu de temps après. Certains historiens ont suggéré qu'elle ne faisait qu'une avec *la Fornarina*, plus sensuelle mais beaucoup moins gracieuse dans son exécution (et dont l'attribution à

PAGE DE DROITE

**Portrait
de Tommaso
Inghirami**

En le représentant les yeux ailleurs, comme en train de chercher l'inspiration, Raphaël parvient à donner une grande dignité à son ami Tommaso Inghirami, un orateur très populaire mais au physique ingrat, dont le strabisme divergent est ici malicieusement atténué.

1509, huile sur bois, 91 x 61 cm.



Raphaël ne fait pas l'unanimité), réalisée quelques années plus tard... S'agit-il de cette «femme que Raphaël aima jusqu'à sa mort» citée par Vasari ? Impossible de trancher, mais les œuvres ont contribué à donner de Raphaël l'image d'un séducteur incapable de résister aux plaisirs de l'amour – ce qui aurait eu raison de sa santé, selon Vasari. C'est peut-être plus probablement l'incroyable activité des dernières années qui épuisa l'artiste. Nommé architecte de Saint-Pierre de Rome en 1514 à la mort de Bramante, qui l'avait choisi comme successeur, il est désigné l'année suivante responsable des fouilles archéologiques menées à Rome et se lance dans un grand projet de réhabilitation de la cité antique (qu'il ne pourra mener à bien) tout en envisageant, parallèlement, d'ouvrir un atelier de sculpture.

Un demi-dieu mort à 37 ans

Pour assumer ces nombreuses activités, Raphaël s'appuie sur un atelier d'au moins 50 personnes, où émergent des artistes à la forte personnalité comme Giulio Romano et Gianfrancesco Penni, ses plus fidèles collaborateurs. Il leur délègue une partie de l'exécution de ses dernières œuvres, telle *la Transfiguration*, d'où le regard parfois sceptique posé sur sa production tardive. Sa mort un 6 avril, le même jour que sa naissance, saisit Rome de stupeur. Toute la ville pleure le demi-dieu de la peinture disparu à 37 ans seulement – alors que Michel-Ange ou Léonard ont pu poursuivre leur œuvre jusqu'à un âge avancé – et laisse aujourd'hui encore songeur tout historien de la Renaissance sur ce que l'artiste aurait encore pu accomplir. ■

Des chefs-d'œuvre et leur making-of

Évoquer son nom suffit à attirer les foules. Mais l'exposition monographique que l'Albertina consacre à Raphaël a été conçue moins comme un blockbuster que comme une exploration minutieuse de son travail de recherche au sein de l'atelier. S'appuyant sur son riche fonds d'art graphique, l'institution s'immisce au cœur du processus créatif de cet artiste exigeant, qui utilisait le dessin comme un formidable outil d'association d'idées, apte à révéler tout le potentiel expressif d'une image avant d'aboutir à l'œuvre finale. Des dessins, des estampes et une poignée de chefs-d'œuvre tels que *Saint Georges et le dragon* ou le *Portrait de Bindo Altoviti*, prêtés respectivement par le musée du Louvre et la National Gallery de Washington, retracent la vie et les grands projets de ce génie touché par la grâce.

«Raphaël» du 29 septembre au 7 janvier
Albertina • Albertinaplatz 1 • Vienne
+43 1 534 830 • www.albertina.at

Analyse d'œuvre

L'Extase de sainte Cécile

1514-1515, huile sur toile, 220 x 136 cm.

Ce tableau d'autel consacré à sainte Cécile, patronne des musiciens, fut commandé pour une chapelle de l'église San Giovanni in Monte à Bologne. Alors au sommet de sa gloire, l'artiste, qui vient d'achever la chambre de la Signature au palais du Vatican, y réinvente les codes de représentation de l'irruption du divin dans le monde réel et dans l'espace pictural, pour inviter le fidèle à vivre sa foi sur un mode plus affectif. L'œuvre eut un retentissement considérable chez les contemporains de Raphaël. Giorgio Vasari raconte même que le peintre Francesco Francia, chargé d'installer le tableau, en tomba raide mort d'éblouissement.

1 En attendant les coups de hache

Condamnée à la décapitation parce qu'elle refusait de renier sa foi chrétienne, Cécile de Rome (II^e-III^e siècle) aurait entendu une musique céleste et connu l'extase avant de mourir. La commanditaire de l'œuvre, Elena Duglioli dall'Olio, proche de la puissante famille des Pucci, s'identifia à cette sainte qui fit vœu de chasteté malgré son mariage. Des historiens ont cru voir dans ce doux visage à l'expression sereine et intense les traits de *la Donna velata*, le plus beau portrait féminin de Raphaël, peut-être celui de son amante.

2 La musique, sur cette terre comme au ciel

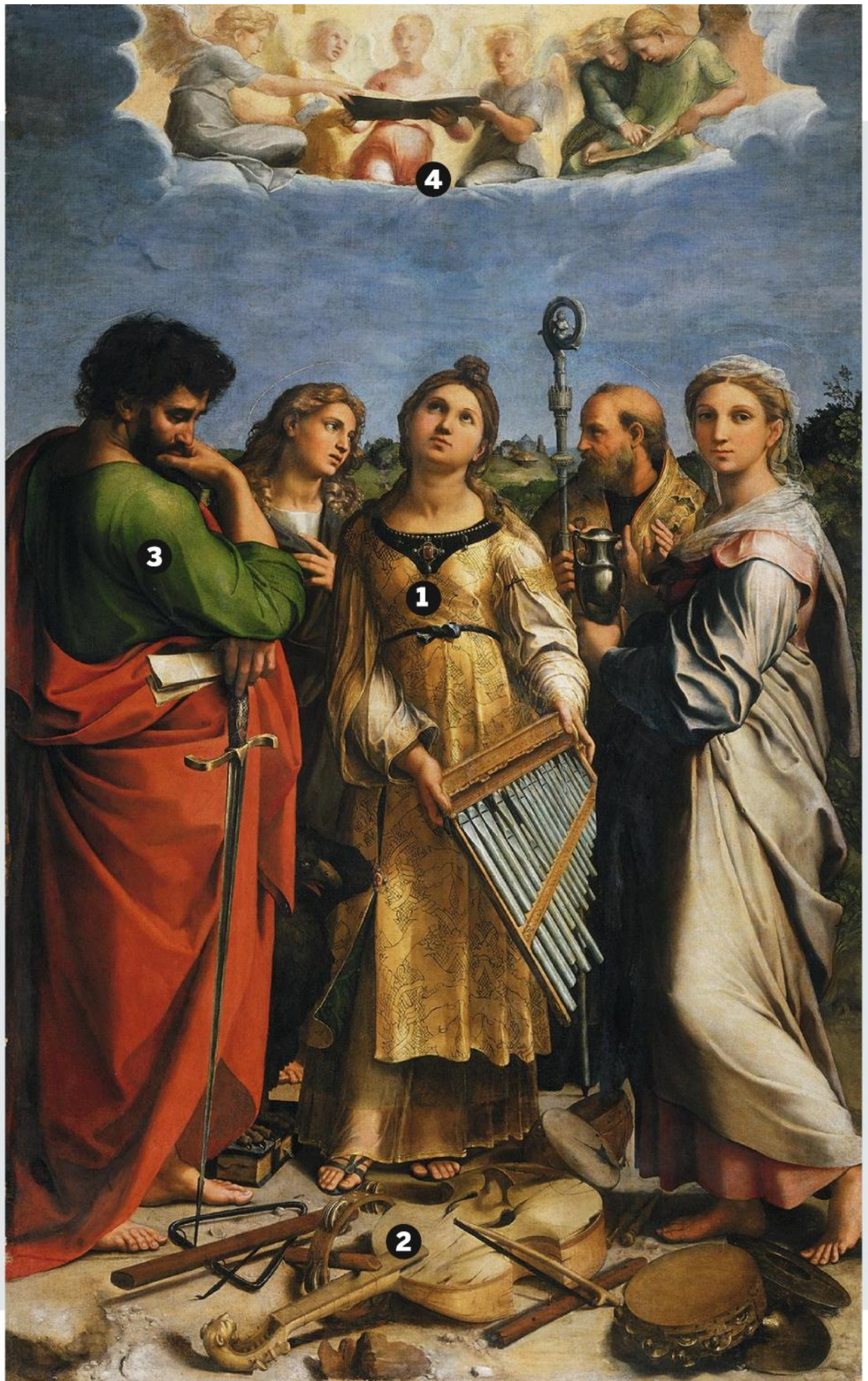
Raphaël illustre ici la conception néoplatonicienne de la musique, en jouant sur trois registres. Les instruments au sol évoquent la musique profane tandis que l'orgue témoigne de la musique intérieure, celle de l'âme éclairée de sainte Cécile, qu'elle délaisse au profit de la musique céleste, stade supérieur ultime, incarnée par les anges qui chantent.

3 Quatre saints très humains

Les saints entourant Cécile sont identifiables à leur auréole et à leur attribut (ou symbole) : Paul a la main posée sur son épée, Jean est accompagné de son aigle, Augustin tient la crosse épiscopale et Marie-Madeleine son pot à onguents. La variété de leurs attitudes et expressions crée une dynamique ascensionnelle. L'artiste innove par le traitement psychologique de chacune de ces figures occupant la majeure partie de l'espace.

4 À la lisière des deux mondes

La percée divine dans le ciel vient baigner de lumière les personnages, magnifiant le drapé de leurs vêtements, et le paysage subtilement décrit à l'arrière-plan. Mais séparés par d'épais nuages, le monde terrestre et le monde céleste ne se rencontrent pas. C'est sainte Cécile qui fait le lien entre eux et permet de passer du temporel au spirituel.



Sophie Calle

«Mon ironie est fondée sur une réalité»



La plasticienne apprivoise, à partir du 10 octobre, le musée de la Chasse et de la Nature avec la complicité de Serena Carone. Elle nous accueille dans son antre de la région parisienne pour nous dévoiler les contours d'une exposition intime, dédiée à son père.

**Propos recueillis par Fabrice Bousteau
Photos Léa Crespi pour Beaux Arts Magazine**

Souvent, l'art et la vie s'emmêlent. Pour Sophie Calle, c'est la même chose. Mais si l'artiste est devenue, au cours des vingt dernières années, une amie essentielle, ce qui me fascine, m'excite et m'anime avant tout, c'est son œuvre. Chez elle, à Malakoff, dans la banlieue proche de Paris où elle a choisi de vivre et de travailler depuis plus de trente ans pour jouir d'un vaste espace à prix modique, elle semble comme une sorcière dans son antre ou un elfe dans un royaume cosmique. Sans doute les deux à la fois. Le lieu est calme, tranquille, apaisant mais aussi complètement dingue... comme Sophie. Un petit jardin, un grand loft très haut sous plafond, des milliards d'objets plus improbables les uns que les autres, des animaux taxidermisés, des œuvres d'art en petit format d'artistes célèbres, des *ex-voto*, des photos d'elle hallucinantes, une cuisine qui respire le goût de la cuisine, et tout ça, et tout ça ! La lumière est orageuse, contrastée et très belle. Sophie m'accueille rayonnante et espiègle pour m'expliquer la dernière aventure très personnelle qu'elle a imaginée avec son amie artiste Serena Carone au musée de la Chasse et de la Nature. Rencontre avec une artiste encore plus sauvage qu'elle n'en a l'air.

Pourquoi réaliser une exposition au musée de la Chasse et de la Nature ? Cela peut paraître surprenant. On vous attendait sans doute davantage dans un musée d'art contemporain...

Mes choix sont souvent liés au plaisir, à l'attrance que j'éprouve pour un lieu. Le musée de la Chasse est un territoire très ludique, gai, et qui m'est familier. J'ai des animaux naturalisés partout chez moi. Puis le projet s'est construit avec une amie proche, Serena Carone, que je connais depuis l'enfance et dont j'aime beaucoup le travail. Elle sculpte de nombreux animaux (poulpes en porcelaine, chauves-souris en cire), et il m'a semblé évident, étant donné notre complicité, de dialoguer à travers nos travaux.

»»»



«J'ai réuni de vieux messages amoureux empruntant au vocabulaire de la chasse, du type "Recherche regard qui tue et crinière léonine, trouvés et perdus le 24 en gare de Toulouse".»



Comment le dialogue avec Serena Carone s'est-il instauré ?

Nous avons trouvé des points communs entre certaines de nos œuvres et en avons forcé d'autres. Face à ses peaux de saumon sculptées, j'ai choisi de présenter mon petit film, *Pêcher des idées chez votre poissonnier*, réalisé l'an dernier, alors que j'étais en mal d'inspiration après la mort de mon père [Bob Calle, éminent collectionneur d'art contemporain disparu en 2015] et mon infarctus. En me promenant, j'ai lu ce slogan et je suis allée voir Sylvain, mon poissonnier, à Malakoff, pour lui demander s'il avait des idées pour moi. Mais cette ironie était fondée sur une réalité. Elle m'a permis de jouer, comme j'aime, à partir d'un point de départ qui n'est pas artificiel. Ce film montre le poissonnier en train de m'expliquer qu'il n'a pas d'idées pour moi, mais que, en revanche, certains artistes créent des pièces à base de peau de saumon. Ce qui m'a fait penser à Serena. Nos idées se sont entrecroisées.

Dans son atelier cosy et lumineux de Malakoff, où l'artiste réside depuis plus de trente ans, les animaux naturalisés occupent une place de choix.

De quelle façon avez-vous construit le parcours au sein du musée ?

L'exposition est divisée en trois temps. Tout en haut, je suis seule, pour une partie de chasse à l'homme comme dans *Suite vénitienne*. Puis nous partageons un territoire commun avec Serena, où nous mêlons mes textes autobiographiques, mes animaux taxidermisés et les siens, sculptés. Enfin, dans le premier espace, chacune est de son côté. Moi, j'ouvre avec *l'Ours*, l'animal le plus emblématique du musée. J'ai procédé à la manière de *Last Seen* et des *Tableaux dérobés* en le recouvrant d'un drap pour le dissimuler, puis j'ai demandé à certaines personnes (personnel du musée ou visiteurs) de me décrire ce qui était caché dessous. C'est un travail sur le regard, ainsi que sur le fantôme du musée.

C'est un peu à l'opposé de ce que fait la taxidermie, c'est-à-dire conserver la vie à un animal mort. Soudainement, en le cachant sous un drap, vous le faites disparaître...

Mais tout en étant là ! Face à *l'Ours*, il y aura les œuvres que je consacre à mon père, qui font écho à celles de Serena sur le regard. Elle m'a également proposé de créer la stèle de mon tombeau...

Vous cherchez à inventer votre tombe définitive ?

Oui, je tente d'obtenir une concession au cimetière du Montparnasse, mais j'ai beaucoup de mal parce qu'on n'a plus le droit d'y acheter sa sépulture avant de décéder. Alors, Serena a imaginé l'objet qui pourrait être installé indifféremment en Californie, à Brooklyn, où j'ai déjà acquis des tombes, ou à Paris... si j'arrive à résoudre l'écueil.

Vous présentez dans l'exposition une nouvelle œuvre basée sur près d'un siècle de petites annonces parues dans la revue *le Chasseur français*. De quoi s'agit-il ?

C'est un double projet. Cela part d'un catalogue des qualités recherchées chez la femme par les individus de sexe masculin à travers une sélection de petites annonces de rencontres publiées dans *le Chasseur français*, entre 1895 et 2010 ; liste enrichie par les annonces parues à partir de 1990 dans *le Nouvel Observateur* puis dans le site de rencontres Meetic, et qui s'achève par des messages issus de l'application de réseautage Tinder. J'ai également réuni de vieux messages amoureux empruntant au vocabulaire de la chasse, du type « Recherche regard qui tue et crinière léonine, trouvés et perdus le 24 en gare de Toulouse ». Je les ai associés à des photographies qui incarnent l'attente, prises à divers endroits où je suis allée ces derniers mois : à l'hôpital, au ski, en Pologne...

»»»

Fabio l'a embrassé. Camille lui a murmuré à l'oreille sa chanson *She Was*. Florence l'a caressé. Anne l'a endormi. Il est mort. Maurice a creusé un trou dans le jardin. J'ai installé Souris dans un petit cercueil en bois blanc qui servait de modèle aux représentants de commerce avant l'usage de la photographie. Trop petit. Ses pattes de derrière dépassaient. Yves l'a enterré. Serena a planté des jonquilles autour de la tombe. J'ai reçu un message sur mon téléphone : *Sophie, je suis désolé pour ton chat. Peux-tu dire à Camille de rapporter des légumes notamment poireaux et navets si elle en trouve? Je t'embrasse.*



Souris

L'image est tragi-comique: après dix-huit ans de vie commune, Souris, le chat noir à la démarche de John Wayne, s'est éteint. «Souris se masturbait sur moi. Et à la fin de sa vie, il ronflait sérieusement. Jamais je n'aurais supporté ça d'un homme»; «il était le seul animal vivant parmi les nombreux animaux naturalisés que je possède», confie Sophie Calle, invitée cet été par *le Monde*, avec d'autres écrivains, à raconter une liaison qui a marqué sa vie.

2017, digital print, image 76,5 x 76,5 cm, texte 50,5 x 50,5 cm.

«Mes animaux naturalisés portent les noms de mes proches. J'ai rédigé un testament dans lequel je lègue chaque animal à son propriétaire.»



L'Ours

Du haut de ses 2 mètres, l'ours Victor accueille d'habitude les visiteurs du musée de la Chasse et de la Nature tel un gardien menaçant. Sophie Calle l'a recouvert d'un drap et transformé en fantôme... Le résultat fait presque encore plus froid dans le dos.

2017, digital print, texte 101,2 x 270,2 cm, photo 157,2 x 270,2 cm.

À travers cette œuvre, il se dégage un regard sociologique sur le langage amoureux des Français...

Je m'intéresse plutôt à ce type de langage. Dans les messages animaliers, c'est le langage poétique et condensé qui m'attire. Dans ceux du *Chasseur français*, il existe une tendance plus sociologique, puisque j'essaie de saisir les transformations. En 1895, grâce aux petites annonces, on peut en déduire que les hommes préféraient des femmes «pas pauvres», puis «avec ou sans taches» – ce qui signifie vierge ou pas –, et en 2017, ce serait plutôt «pas loin». Intéressant de constater qu'on était passé de «pas pauvre» à «pas loin» !

Pourquoi avoir dédié cette exposition à votre père ?

Quand j'ai commencé à être artiste, il était mon premier œil, celui qui découvrait mon travail. C'est la première exposition sur laquelle son regard ne se posera pas. Cela a été très difficile de créer des œuvres sur lui. Beaucoup plus compliqué que sur ma mère, qui était excentrique et aimait bien être le centre d'intérêt. Mon père était tout le contraire : protestant, discret, introverti. Pour l'exposition sur ma mère, au Palais de Tokyo [en 2010], j'avais questionné ses meilleurs amis, mon frère, mon père pour savoir s'ils étaient

gênés que je montre sa mort, avec *Pas pu saisir la mort*. Tous avaient dit non, car le film la présente telle qu'elle est. Mon père l'avait trouvé respectueux, mais quand j'ai évoqué, par provocation, l'idée de faire la même chose sur lui, il a été horrifié. Je lui ai demandé jusqu'où je pouvais aller, il a répondu : «Mes mains». Le faire-part de décès que j'ai envoyé à ses amis était donc une photo de ses mains...

Pour le musée de la Chasse, vous avez réalisé une œuvre sur lui qui évoque son regard...

Quelle œuvre pouvais-je bien réaliser sur cet homme pudique que j'aimais tellement ? D'où l'idée de parler, dans un texte, de son regard, qui me manque. Ne sachant pas comment l'illustrer, j'ai photographié un bélier que j'ai chez moi et dont les cornes dissimulent les yeux. Il ne voit plus, mais sans avoir perdu la vue. Je l'ai rapproché du regard de mon père qui est toujours là... Et comme, parfois, les rencontres se font sans qu'on les recherche, seront installés, en face du bélier, des yeux encastrés dans le mur réalisés par Serena. C'est un regard sur soi.

Il y a un autre projet au titre hallucinant, *Que faites-vous de vos morts* ? En quoi cela consiste-t-il ?

J'ai conçu un petit livre intitulé *Que faites-vous de vos morts* ? Il se trouve que mes animaux naturalisés portent les noms de mes proches. J'ai donc rédigé un testament (j'en rédige tout le temps) dans lequel je lègue chaque animal à son propriétaire. Mais si celui-ci n'est plus de ce monde (tels mon père, ma mère, mon ami torero...), j'explique que je désire emporter son animal avec moi... enfin, si ma tombe est assez grande et me le permet. J'ai également inclus dans le livre des photographies prises dans les cimetières et des pages vierges où les visiteurs pourront répondre à ma question.

Cette question de la mort semble vous animer en permanence. Certains avaient d'ailleurs jugé obscène de filmer votre mère en train de mourir. De quelle réflexion procède votre démarche sur ce sujet tabou ?

Pour moi, ce n'est pas un sujet de réflexion. J'ai filmé ma mère parce que j'ai senti qu'elle le désirait. Quand j'ai placé la caméra au pied de son lit, j'ai pensé qu'elle pourrait lui confier tout ce qu'elle n'osait pas me dire. Et ma mère s'est écriée : «Enfin !» C'est ensuite seulement que l'œuvre est née, grâce à Robert Storr [critique d'art américain], qui a insisté pour que je montre ce film. Je me suis dit «pourquoi pas ?» Plus tard, quand j'ai demandé son avis à Daniel Buren, il m'a répondu que ce travail était à la fois intimement personnel et éminemment universel, et que la question à se poser était de savoir si ma mère aurait aimé que cela soit rendu public. J'ai eu ma réponse.

Cette mère que vous avez «taxidermée» à vie vous a-t-elle donné l'idée insensée de cette série photo avec Juergen Teller où, à 63 ans, vous avez l'air d'enfanter, vous qui avez toujours refusé la maternité ?

Non, c'est un très vieux projet. J'avais acheté un petit chat en peluche pour, un jour, faire cette photo avec l'idée d'une histoire vraie sur la maternité, pour dire que je ne voulais pas d'enfant et non pas pour évoquer une frustra- ▶▶▶



C'est la dernière photo que l'artiste a prise de Bob Calle, son père, éminent collectionneur d'art contemporain, décédé en 2015. Il pose devant une œuvre de Christian Marclay sous laquelle est écrit «Silence». Le cliché a été utilisé pour réaliser le faire-part de décès.

Infarctus silencieux

Pour parler de son père, de son regard perdu, Sophie Calle a choisi un bélier, animal à la nature violente, dont les énormes cornes dissimulent les yeux. De ce regard absent, on passera, dans le parcours, à celui de Serena (deux yeux encastrés dans le mur) et à la mort de Souris, son chat.

2017, digital print, image 76,5 x 76,6 cm, texte 50,5 x 50,5 cm.



Quand mon père est tombé malade, je suis tombée malade. J'ai fait un zona et un infarctus. Comme si je voulais contraindre le médecin à prendre une dernière fois soin de sa fille, ou bien l'accompagner dans l'épreuve, épouser sa maladie, tout en me déroband, à la faveur de cette excuse imparable, à la vision déchirante de ce père désormais diminué. Résumons.

Zona : relâchement des défenses immunitaires. Infarctus : mort d'une partie du cœur.

À la différence des infarctus dits *douloureux*, le mien fut *silencieux*. J'étais menacée de mutisme par la perte imminente de ce regard qui avait guidé ma vie.

Assez éloignée de la démarche conceptuelle de son amie Sophie Calle, Serena Carone propose un monde à la fois inquiétant et merveilleux, et pose un regard singulier sur le monde vivant et son rapport à la mort.



CI-DESSUS
Serena Carone
Vie de chien
2007, faïence émaillée,
25 x 10 cm.

tion. Dans cette série, je n'ai pas l'air d'enfanter, j'en ris. Toute ma vie, on n'a cessé de me demander pourquoi je n'avais pas d'enfants. L'idée d'accoucher de ce chat était une façon de mettre en scène mon refus.

Vous étiez étonnée de recevoir il y a quelques années le prix Hasselblad, qui récompense les meilleurs photographes, car vous dites ne pas l'être. Que pensez-vous de vos photos ?

Je les ai améliorées presque involontairement pour le projet *Prenez soin de vous*. Comme les textes étaient écrits par les femmes, et non pas par moi, comme d'habitude, je me suis sentie un peu dépossédée de la majeure partie de mon travail. C'est sans doute pour cela que j'ai pris de meilleurs clichés. Il fallait que je trouve ma place. Celle de l'image.

Votre notoriété est équivalente à celle de Cindy Sherman, mais vos œuvres valent dix fois moins cher. Comment expliquez-vous cet écart ? Est-ce parce que, comme l'avait écrit *The New York Times*, vous incarnez «the most French of artists» ?

Difficile de me comparer à Cindy Sherman, que j'adore, mais disons qu'elle fabrique des images spectaculaires et que les miennes ne le sont pas, et en plus il faut prendre la peine de lire l'histoire qui les accompagne ! Il vaut mieux ne pas avoir envie d'une image qui va occuper immédiatement le mur. Même dans *Prenez soin de vous*, un travail plus visuel avec de grandes images de femmes qui lisent, il y a beaucoup de texte. Par ailleurs, j'ignore si je suis «the most French». Je n'essaie pas d'analyser mon statut, de me ranger dans une case.

Vous avez fait une incursion dans le spectacle vivant avec une performance à Avignon en 2012, où vous êtes restée quarante heures à lire le journal de votre mère. Que retirez-vous de cette expérience ?

J'ai découvert le théâtre grâce à Éric Bart lorsqu'il était programmateur de l'Odéon. J'ai trouvé le milieu bouillonnant et j'ai proposé le projet sur ma mère à Avignon. J'ai tellement aimé lire son journal face à des personnes

qui posaient un nouveau regard sur moi que j'ai supplié les directeurs de me reprendre l'année suivante pour une performance à La Mirande, où j'ai demandé aux visiteurs de me raconter une histoire pour m'endormir. Je pensais qu'elles seraient douces, mais elles étaient épouvantables ! Je viens de réaliser une performance similaire à New York, dans le cimetière de Greenwood, où j'étais assise sur une chaise à côté d'une tombe dans laquelle les visiteurs pouvaient glisser des secrets et me les confier directement les deux premiers jours... Une personne sur deux se mettait à sangloter, me révélant parfois des choses enfouies depuis trente ans !

Un jeune blogueur a publié un article dans lequel il explique que vous avez anticipé le principe des réseaux sociaux et que vos *Histoires vraies* inaugurent l'univers des blogs. Comment réagissez-vous à cela ?

C'est un comble pour moi qui ne suis sur aucun réseau social (il y a bien un compte Facebook à mon nom, mais il est géré par quelqu'un d'autre). Dans mon travail, je n'ai pas l'impression de tenir un blog. Je peaufine mes textes, mes images, je tente de fabriquer quelque chose qui tienne le mur ou les pages du livre. Je n'essaie pas de «balancer» ma vie. En revanche, il paraît que j'ai réalisé la première vidéo gonflée en 35 mm : *No Sex Last Night* [sorti en 1995] et devenu un film de cinéma. Là, j'ai peut-être anticipé...

Après le musée de la Chasse et de la Nature, quels sont vos nouveaux horizons ?

Aujourd'hui, je travaille sur un disque, avec un certain nombre de chanteurs (Camille, Laurie Anderson pour citer des amies et donc les premières interventions...), mais c'est pour plus tard, en octobre 2018, chez Emmanuel Perrotin. Et c'est encore un hommage à Souris, mon chat. ■

«Sophie Calle et son invitée Serena Carone Beau doublé, Monsieur le marquis !» du 10 octobre au 11 février
Musée de la Chasse et de la Nature • 62, rue des Archives
75003 Paris • 01 53 01 92 40 • www.chassenature.org

À LIRE

Ainsi de suite
par Sophie Calle
éd. Xavier Barral
508 p. • 65 €

Retrouvez Sophie Calle
en vidéo sur...
www.beauxarts.com



Enquête

Dans les ateliers des faussaires du design

À la faveur de l'engouement pour un design à moindre coût, le marché du faux explose. Simple imitation ou contrefaçon fidèle, les copies de meubles iconiques et d'objets de marque pullulent sur Internet et dans les grandes enseignes. Analyse du fléau.

Par Pierre Léonforte
Illustrations David Lanaspá pour Beaux Arts

C'est l'Union des fabricants (Unifab), principal organe de défense et de promotion des droits de la propriété intellectuelle, qui le dit : de 15 à 30 % des biens constituant le marché de l'art, mobilier compris, sont l'objet de contrefaçon. En 2015, les douanes de l'Union européenne ont saisi, provenant de Chine, d'Inde, de Turquie et des Émirats arabes unis, plus de 40 millions d'articles violant les droits de la propriété intellectuelle, soit un boom de 15 % par rapport à 2014. En tête : vêtements, médicaments, jouets, ustensiles de cuisine, meubles, luminaires, objets décoratifs, qu'ils soient réédités ou issus de la création contemporaine. Plus récent que pour la parfumerie ou la maroquinerie de luxe, le faux

en matière de design n'est pas une nouveauté, mais la globalisation, la communication digitale, l'e-commerce et les bons plans permanents en ligne en ont fait exploser la pratique. Non sans montrer du doigt l'acheteur, complice de fait... Car dans ce combat, la pédagogie n'est jamais inutile. En mai 2017, l'Unifab était ainsi partenaire de la 36^e édition des Puces du design, à Paris, avec une installation scénographiée par le collectif 5.5 Designers, intitulée *la Contrefaçon, l'illusion du design*. Installation accompagnée d'une table ronde où l'on apprit que la copie de meubles design atteint désormais un volume de cinq à dix fois supérieur à la vente d'originaux. Louable, l'initiative amusa ceux qui se souvenaient que les premières éditions des Puces du design, époque passage du Grand Cerf, étaient truffées de faux et de copies. Jamais trop tard pour devenir vertueux.

Patrick Jouin copié par Castorama

Nous sommes tous des copieurs. Pour le philosophe Jean Baudrillard, la chose était entendue. L'industrie du design et les galeries éditrices, elles, crient au fléau. Auteur de nombreux ouvrages, dont *Designers : quels sont vos droits ?* (éd. Pyramyd), spécialisée dans le droit de la propriété intellectuelle, l'avocate Agnès Tricoire est catégorique : les deux principaux pourvoyeurs de contrefaçons du design sont les grandes enseignes françaises et les sites Internet marchands basés, non plus au Royaume-Uni depuis le durcissement de la loi obtenue sous la pression de l'Europe, mais en Irlande, restée plus permissive. « Les premiers se fournissent en Chine et inondent le marché »



* Offre et prix de vente constatés le 7 septembre 2017.

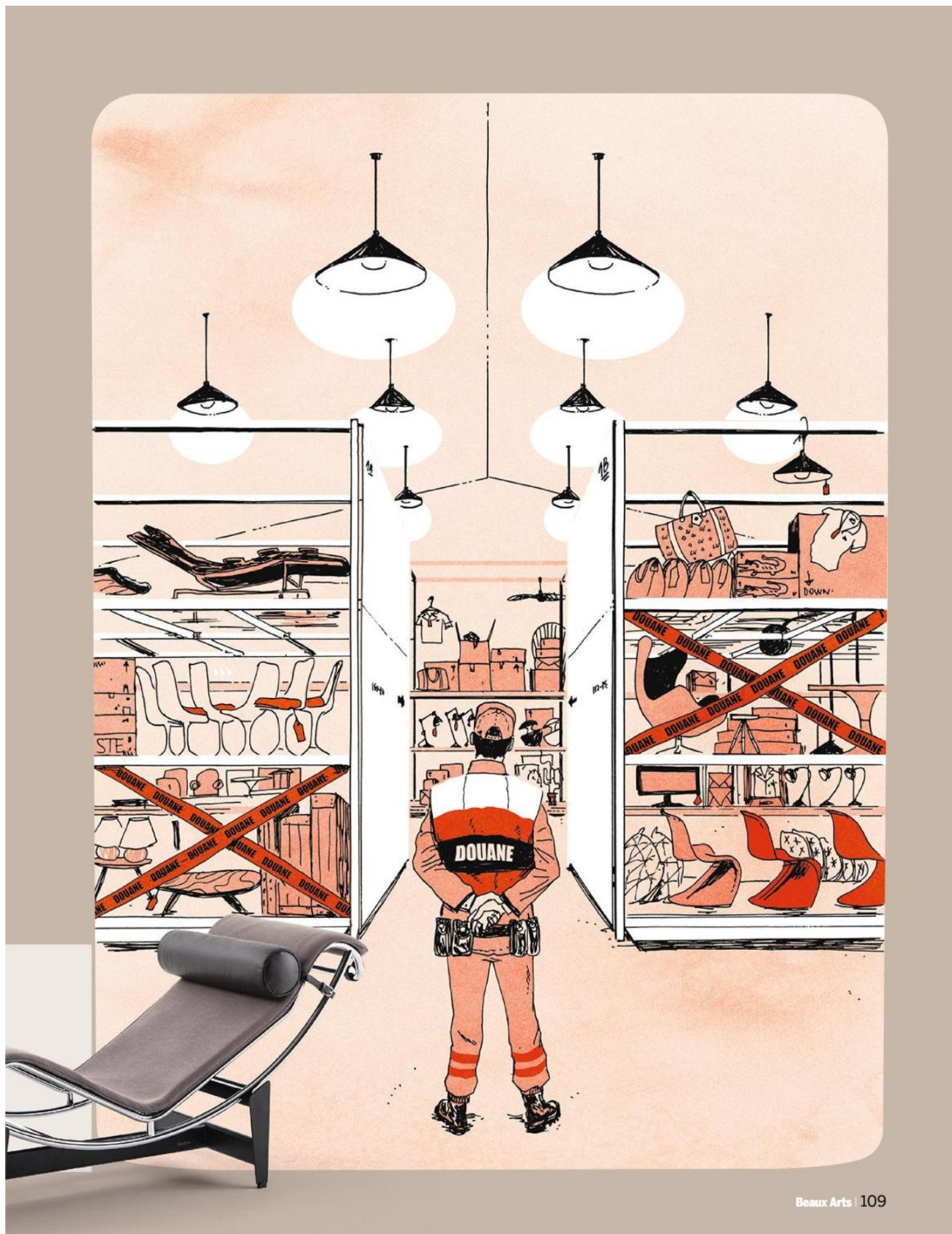


Le Corbusier, Charlotte Perriand & Pierre Jeanneret Chaise longue LC4, rééditée par Cassina

1928-1965, cuir, l. 160 cm.

VRAI
À partir de 3 300 € (tissu)
et 4 260 € (cuir) chez Cassina







Plus la production est *cheap*, plus l'objet sera copié; plus il est complexe, moins il intéresse les margoulins du *copycat*.

de copies par milliers; les seconds, qui proposent des contrefaçons, revendiquent le vrai pour vendre du faux, fabriqué à l'identique et très documenté afin de mieux piéger le client.» Maître Tricoire, qui connaît son design sur le bout des doigts, a fait condamner en 2014 Castorama, jugé coupable de contrefaçon des lustres *Ether S*, *Ether 90S* et *Ether 150S*, créés par Patrick Jouin pour sa propre société et commercialisés par la firme italienne Leucos. Le prix à payer? Plus de 800 000 euros de dommages et intérêts, l'enseigne ayant vendu environ 25 000 pièces de ces lampes contrefaites, importées de Chine.

Comment la contrefaçon profite de la pingrerie des éditeurs

Minimal input, maximal profit: contribution minimale, profit maximal. Tel est le principe de la contrefaçon. Le succès commercial d'un siège, d'un luminaire, si possible facile à reproduire, déclenche illico sa copie. Or, les designers et les éditeurs n'y sont pas préparés. Souvent, ils négligent le dépôt des dessins et modèles à l'Inpi (Institut national de la propriété industrielle) et réagissent trop tard. Certains rient jaune en invoquant la fameuse «rançon du succès». Certes, la protection juridique a un coût – pas si

élevé que cela –, mais le jeu en vaut la chandelle. D'autant que l'accélération phénoménale de la connaissance publique et médiatique d'une pièce de design, par exposition ou commercialisation, est un boulevard pour la contrefaçon, partagée entre trois «valeurs» intrinsèques du produit: son succès commercial, son capital symbolique et son prestige.

Cofondateur de la maison d'édition DCW, Frédéric Winkler évoque ainsi le cas de l'iconique lampe *Gras*, conçue par Bernard-Albin Gras en 1921 et tombée aujourd'hui dans le domaine public: «Nous agissons essentiellement pour faire fermer les sites qui la diffusent en ligne, car ses modifications nous appartiennent.» Concernant la lampe *Mantis*, élaborée par Bernard Schottlander en 1951, il a dû faire intervenir un avocat, en plein Salon du meuble de Milan, pour qu'un éditeur italien avec pignon sur rue retire sans délai ses copies. Autre cible: la suspension *Here Comes the Sun* de Bertrand Balas (1970), que DCW reproduit très officiellement, copiée à l'envi, notamment par un grand distributeur français. «Laisser faire est un gros risque aujourd'hui, commente Frédéric Winkler. Un risque financier et juridique dépassant largement la seule notion de préjudice moral.» À ses yeux, la contrefaçon profite de la pingrerie des éditeurs, notamment en termes de qualité. Car plus la production est *cheap*, plus l'objet sera copié; plus il est complexe, moins il intéresse les margoulins du *copycat*.

Détenteur des droits de reproduction et de réédition de plusieurs créations historiques de Roger Tallon, dont l'escalier hélicoïdal *M400* (1966) et la collection *Cryptogramme*, Pierre Romanet, directeur de Sentou, ne dit pas autre chose. «Rééditer Tallon est déjà d'une telle difficulté

technique, alors le copier... On ne copie que ce qui est facile.» Romanet sait de quoi il parle : il a dû renoncer à produire les boîtes en métal illustrées par 100drine tant elles étaient plagiées. Élaboré par l'architecte suisse Fritz Haller en 1963, le système d'aménagement de bureau USM est quant à lui devenu un emblème du design industriel. Forcément copié. Mais les contrefacteurs sont toujours en retard d'un train : soumis à un programme d'améliorations constantes dûment brevetées, les produits USM ne sont pas reproductibles. Ceux qui s'y risquent utilisent, par exemple, des charnières vieilles de vingt-cinq ans ! Directeur général de la filiale française d'USM, Laurent Crochet évoque moins la copie ou la contrefaçon que l'intention délibérée d'entretenir une confusion sur les couleurs, les volumes, les modules en «fourguant» des modèles proches, différents mais très inspirés par les originaux.

Hommage ou pillage ?

Sur le terrain, la plupart des éditeurs fustigent ainsi des acteurs de la grande distribution très établis qui, sans vergogne, pillent les catalogues à visage découvert. Bardés de tous les codes de bonne conduite et d'une armada juri-

dique pour leur éviter tout faux pas, conseillés par des pointures du design et du *lifestyle*, ils entretiennent savamment la confusion entre hommage et pillage. Au rayon luminaire, on ne compte plus les évocations, souvent signées d'un studio de design inconnu, proposant des similitudes troublantes avec des pièces célèbres. Récemment, Constance Guisset a ainsi vu sa suspension *Vertigo*, éditée par Petite Friture, «réinterprétée» par une enseigne populaire dédiée à l'univers de la maison. Même certains grands éditeurs se laissent aller à quelques maladroresses. Investissant chaque année des sommes considérables dans la lutte contre la contrefaçon – satisfaisant en cela les exigences de la fondation Le Corbusier, mais aussi de la Fondazione Franco Albini et de l'héritière de Charlotte Perriand –, Cassina, firme italienne emblématique (rachetée en 2014 par le groupe américain de mobilier de bureau Haworth), s'est pris les pieds dans le tapis en un fauteuil de Gio Ponti, exhumé des archives. Des années durant, ce dernier fut le génial directeur artistique de Cassina. Toutefois, ses héritiers détiennent l'intégralité des droits de reproduction, via les Gio Ponti Archives, contrôlant la réédition de tout ce que leur prolifique aïeul a pu ►►

Plagiarius, le prix du déshonneur

Un nain de jardin peint en noir avec le nez doré : voici le trophée, pas convoité pour un sou, mais décerné bravachement chaque année, par Aktion Plagiarius, aux industriels coupables de contrefaçon en matière de design industriel. Une remise de prix tout ce qu'il y a d'officiel et de médiatisé, tenue dans le cadre du très sérieux salon Ambiente, à Francfort, et que les récipiendaires se gardent bien de venir chercher. Fondé en 1977 par le designer allemand Rido Busse – après qu'il eût constaté qu'une balance de cuisine, dessinée par lui et produite par Soehnle-Waagen, avait été copiée par une firme de Hong Kong –, le prix Plagiarius a féroce ment couronné plus de 400 articles litigieux non sans dénoncer plus de 1 600 cas de plagiat. Lors de ces deux dernières éditions, ce «negative award» a notamment distingué les copies chinoises de la chaise de bureau *Silver* [ill. ci-dessous] et du lustre *Stilio* de Daniel Klages édité par Licht im Raum Dienebier. Les années précédentes, Plagiarius a réussi à court-circuiter Literite Prod., le contrefacteur taiwanais



de la lampe *Tizio* de Richard Sapper, best-seller mondial de la firme italienne Artemide et a débusqué la copie chinoise et servile du ventilateur *Dyson Air Multiplier AM03*, vendue en ligne en Allemagne. Penser le danger uniquement venu de Chine, c'est se tromper : l'ennemi peut aussi être dans la place. Ainsi, des anges en porcelaine *Lyra* produits par Wunasia, ont été copiés sans état d'âme par... la firme allemande Rosenthal. Pédagogie et curiosité : Aktion Plagiarius a ouvert à Solingen, le fief coutelier allemand, son Museum Plagiarius, rempli de plus de 350 articles originaux et leurs copies.

www.plagiarius.com • www.museum-plagiarius.de

Chaise de bureau *Silver*

Original : Interstuhl Büromöbel GmbH & Co. KG, Meßstetten-Tieringen, Allemagne.

Plagiat : Distribution Shenzhen Chunshan Trading Co., Chine.





dessiner. Or, en avril dernier, Cassina publiait une pleine page de publicité dans le quotidien italien *Corriere della Sera*, pour annoncer l'exposition du fauteuil 811 en *showroom* durant la Design Week milanaise : «Poltrona 811, l'originale. Progettata a Meda nel 1956 da Gio Ponti e Cassina.» Patatras : les héritiers de Ponti ont illico réagi en attaquant Cassina pour contrefaçon. Car c'est à la firme Molteni & C qu'ils avaient déjà cédé les droits de reproduction de ce même fauteuil (commercialisé sous

le nom de D.156.3). Un mois plus tard, le tribunal de Milan donnait raison aux ayants droit. À la tête de Cassina se trouve aujourd'hui un *brand manager*. Ceci explique-t-il cela ?

Consommérisme et chic de l'inculture

Devenu un véritable marqueur social, le design procède désormais de cette frénésie de consommérisme consistant à tout acheter de marque... mais pas cher. L'ubérisation de la société n'a pas épargné le design. À l'instar de la mode, le *mass design* se déguste soldé, bradé. Et comme la mode, il est devenu saisonnier, donc périssable. L'exact contraire d'un design de qualité qui prend de la valeur avec le temps, s'inscrit dans la durée. Ciblé et comblé par mille offres aux provenances plus que douteuses, sollicité par les réseaux sociaux comme Pinterest et ses épingles fraîches du design, truffées de faux, l'acheteur accepte les yeux fermés, persuadé de faire une affaire. Vacuité et paresse ou le chic de l'inculture : à la longue, la contrefaçon affecte le goût du public, parasite sa perception de la création, anesthésie sa considération et dénie au créateur le respect de ses droits fondamentaux. Un comble pour une génération pseudo-altruiste qui a le mot création plein la bouche et qui ne fait que piller, complice d'une industrie et d'un commerce honteux.

Mais à ce jeu dangereux, les designers sont eux aussi fautifs. Ceux que Pierre Paulin appelait, il y a quinze ans, les profanateurs de sépultures, ont pris le dessus. Dotés de peu de talent, nombreux sont ceux qui se prévalent de leurs aînés pour légitimer leurs copies. De fait, le design a lui aussi désormais son palmarès des créateurs les plus imités. En tête, il y a toujours Jean Prouvé [lire ci-contre], Le Corbusier mais aussi Charles & Ray Eames, Arne Jacobsen, Eero Saarinen, Verner Panton, Serge Mouille, Mathieu Matégot... Parmi les contemporains, citons Christian Liaigre, Philippe Starck, Tom Dixon, Patricia Urquiola, Ionna Vautrin (avec



La contrefaçon a son musée à Paris !

Personne n'ignore les répliques de sacs ou de montres de luxe... mais connaissez-vous la babouche Louis Vuitton, les faux ongles Gucci ou, mieux, les gants de vaisselle Chanel ? Niché dans son hôtel particulier du XVI^e arrondissement de Paris, le musée de la Contrefaçon, créé en 1951 et ouvert au public depuis 1972, expose à ses visiteurs quelque 500 objets : authentiques et fac-similés présentés côte à côte. Les six galeries dévoilent de manière ludique les imitations parfois grotesques des produits phares des entreprises membres de l'Unifab (Union des fabricants). De l'Antiquité à nos jours, ce petit musée

déroule des siècles de commerce parallèle. En moins d'une heure, on en apprend plus sur le marché du faux et ses méfaits. Pas mal pour l'un des rares musées à collectionner les originaux comme les copies ! **Auguste Schwarcz**

Musée de la Contrefaçon • 16, rue de la Faisanderie • 75016 Paris
01 56 26 14 00 • <https://musee-contrefacon.com>

Acheter plus cher un faux historique qu'un original, exhibé pour faire rire ; exprimer sa dérision postmoderne, son snobisme singulier.

sa lampe *Binic* chez Foscari... Pour tous ceux qui sont tombés dans le domaine public comme Marcel Breuer ou Mies Van der Rohe, c'est sur la qualité de la reproduction que tout se joue. Car parmi les acheteurs, beaucoup connaissent bien le design et achètent parfois du faux en rébellion contre ces firmes vivant sur la bête – depuis le temps qu'elles le produisent ce fauteuil, l'outillage a été amorti, non ?

Le supplice de la fausse *Tulip*

Encore plus tordu : acheter plus cher un faux historique qu'un original, exhibé pour faire rire ; exprimer sa dérision postmoderne, son snobisme singulier. Il est vrai que l'époque court après sa propre modernité, véritable composite et fourre-tout stylistique, avançant par marquages, références, clins d'œil et suivisme. Or, tout n'est pas protégeable, à commencer par l'inspiration : du coup, c'est *open bar* au salon. Rappelons toutefois que, légalement, le fait d'acheter ou de posséder des meubles et pièces de contrefaçon est passible d'amende. En outre, la contrefaçon peut s'avérer dangereuse puisque tout, dans un produit contrefait est faux, et pas que la forme : la matière, la visserie, etc. D'aucuns avancent que s'asseoir sur une fausse chaise n'a jamais tué personne. À vérifier ! Une fausse *Tulip* d'Eero Saarinen (édition originale Knoll), en cas de casse de coque, peut raviver le supplice du pal. Punition hautement symbolique... ■

À LIRE

Designers : quels sont vos droits ?

par Agnès Tricoire • éd. Pyramyd • 212 p. • 17,50 €

POUR VOIR LES OBJETS CITÉS

www.artemide.com
www.cassina.com
http://dcw-editions.com
www.foscarini.com
www.knoll.com
www.licht-im-raum.de
www.molteni.it
www.petite-friture.com
www.sentou.fr
www.usm.com
www.vitra.com
www.wunasia.de

EN HAUT

Jean Prouvé
Fauteuil *Cité*, 1930,
réédité par Vitra

CI-CONTRE

Jean Prouvé
Table *Trapèze*, 1950-1954,
rééditée par Vitra

Jean Prouvé, l'un des designers les plus copiés au monde

Il caracole en tête du hit-parade des designers les plus contrefaits. Et ce, sur deux marchés : celui de l'original historique où sa cote est zénithale, et celui de la reproduction autorisée. Lancée en 2002, et rencontrant depuis un vaste succès planétaire, la collection Jean Prouvé by Vitra n'est pas un ensemble de reproductions à l'identique : si les dimensions originales de la table *Trapèze* (1950-1954), de la chaise *Antony* (1950), de la *Standard* (1934-1950) et du fauteuil *Cité* (1930) sont respectées, le traitement des couleurs diffère, ces changements ayant été opérés avec l'accord des héritiers. Ce n'est pas la première fois que des modèles de Prouvé font l'objet d'une reproduction. Au début des années 1980, la société allemande Tecta avait conclu un accord de licence pour quelques pièces phares comme la chaise *Standard* et le fauteuil «de grand repos», accord dénoncé en 2001 par les héritiers Prouvé. Du coup, les sièges Prouvé-Tecta sont entrés sur le marché de la collection. Où la *Standard* cote jusqu'à 8 000 euros quand sa reproduction par Vitra en coûte 700. Et sa contrefaçon, 50 ! Depuis dix ans, l'affaire des faux Prouvé, vrai scandale qui a secoué le microcosme parisien des galeries, oppose plusieurs marchands parisiens réputés, jadis associés, et aujourd'hui engagés dans une bataille judiciaire dévastatrice. Affaire en cours.





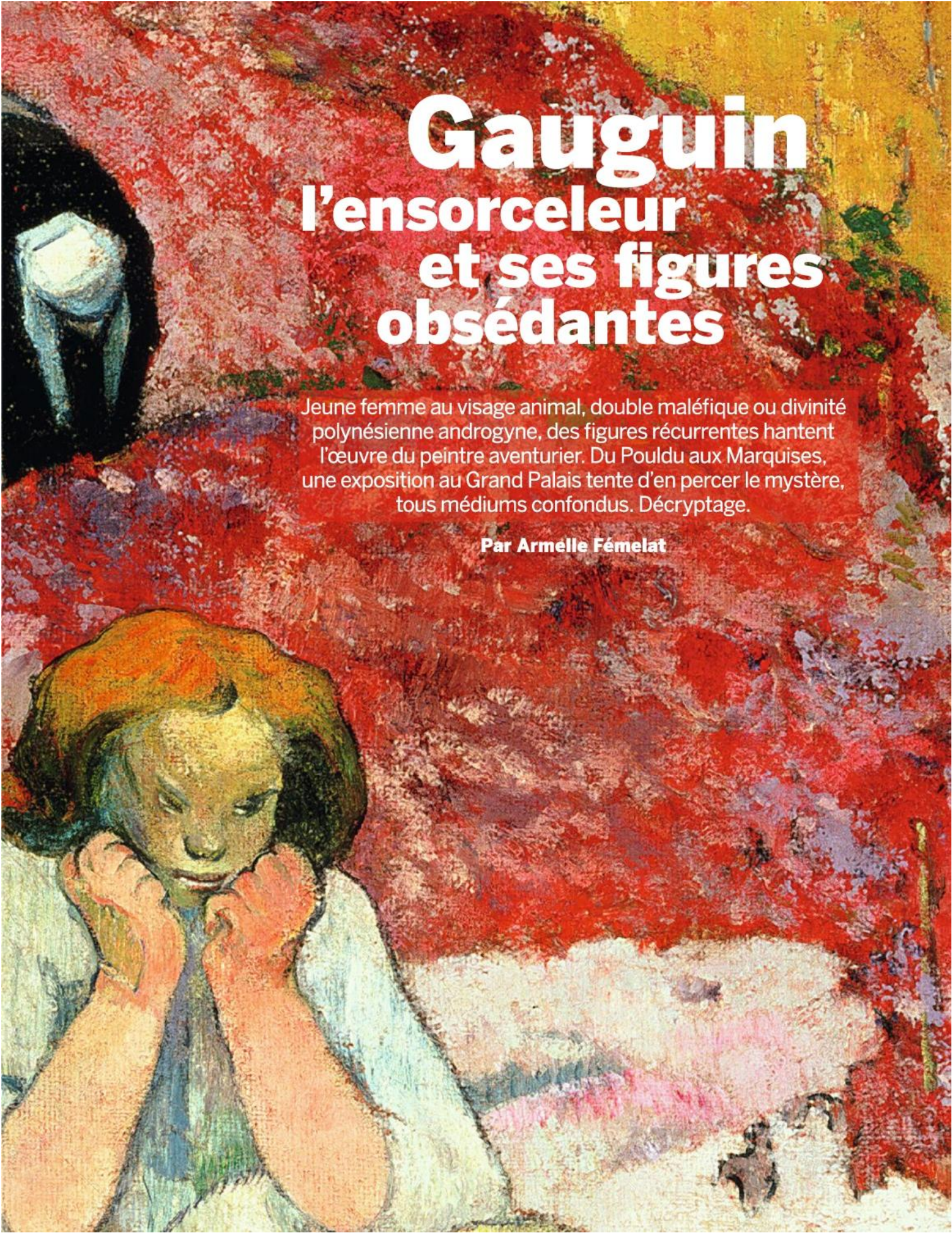
RÉTROSPECTIVE | GRAND PALAIS

Du 11 octobre au 22 janvier

Vendanges à Arles ou Misère humaine

Cette vendangeuse éreintée au visage étrange hante les créations de l'artiste. Avec une poignée d'autres revenants, elle fait partie des figures clés qui permettent de s'immiscer dans l'esprit génial et tourmenté de Gauguin, et de mieux appréhender son œuvre.

1888, huile sur toile, 73,5 x 92 cm.



Gauguin l'ensorceleur et ses figures obsédantes

Jeune femme au visage animal, double maléfique ou divinité polynésienne androgyne, des figures récurrentes hantent l'œuvre du peintre aventurier. Du Pouldu aux Marquises, une exposition au Grand Palais tente d'en percer le mystère, tous médiums confondus. Décryptage.

Par Armelle Fémelat

Bien sûr, il y a la période bretonne. Évidemment, les peintures polynésiennes. On le sait moins, mais Paul Gauguin (1848-1903) est aussi l'auteur de plus de 150 sculptures et 200 estampes stupéfiantes par leur audace formelle et leur raffinement matériel. Auto-didacte assumé, libre et aventureux, l'homme a suivi son instinct sans hésiter et a fait siennes diverses pratiques artistiques, puis les a renouvelées sans jamais s'embarrasser d'une quelconque doxa. Dès le départ, il a revendiqué la dimension polymorphe de son travail.

«Examinez [mes tableaux] en même temps que le bois et que la céramique. Vous verrez que cela se tient ensemble», écrit-il à son marchand Théo Van Gogh (frère de Vincent), en 1889. Suivre les recommandations de l'artiste, confronter les différents domaines de la création auxquels il s'est essayé et montrer comment son œuvre a ouvert le champ des possibles et la voie à l'art moderne, voilà ce que propose le Grand Palais. «Parmi les questions que soulève cette exposition, il y a ce que la pratique d'un médium lui apprenait pour l'adapter à celle d'un autre médium». D'où cette approche «peu orthodoxe,

dépourvue de préjugés et innovatrice», souligne l'historien de l'art Dario Gamboni, dont les travaux ont inspiré le parcours de l'exposition. Gauguin s'y révèle en véritable «alchimiste», doté d'une capacité exceptionnelle à transfigurer les matériaux», résume l'une des trois commissaires, Ophélie Ferlier-Bouat.

Le peintre s'est employé avec toute la pugnacité dont il était capable à créer une œuvre d'art totale, dans laquelle formes et motifs se transforment et se régénèrent. «Sa pratique de multiples modes d'expression artistique par l'hybridation est une stratégie de création – mais aussi de communication, sur son œuvre et sur lui-même –, qui préfigure par bien des aspects un phénomène fondamental dans la production des cent dernières années : la disparition des distinctions traditionnelles entre les genres», ajoute Gloria Groom, autre commissaire de cet événement très attendu. Et de conclure : «Si Gauguin continue de fasciner, c'est en raison du caractère imprévisible et contradictoire de son art, varié dans ses techniques, ses formes et ses contenus.» Il n'y a qu'à décrypter trois grandes figures récurrentes et emblématiques de son œuvre pour s'en convaincre. Démonstration.

1 Des jeunes filles animales

Hautement fantasmatique, l'univers de Gauguin est envahi de troublantes Ève.

À l'automne 1888, depuis Pont-Aven, Gauguin rejoint à Arles Van Gogh pour travailler avec lui. Avant que leur cohabitation ne tourne mal – lors de la célèbre nuit du 23 décembre 1888, au cours de laquelle Van Gogh se coupe l'oreille –, ils peignent ensemble, à l'extérieur ou dans l'atelier de la fameuse maison jaune. Un soir de la fin d'octobre, ils partagent un moment de grâce, ainsi décrit par Vincent Van Gogh à son frère Théo : «Nous avons vu une vigne rouge, toute rouge comme du vin rouge. Dans le lointain elle devenait jaune, et puis un ciel vert avec un soleil, des terrains, après la pluie, violets et scintillant jaune par-ci, par-là où se reflétait le soleil couchant.» Gauguin en tirera ses *Vendanges à Arles* (*Misère humaine*) [ill. p.114-115], paysage provençal incandescent habité de Bretonnes en costume et d'une étonnante figure féminine mélancolique aux yeux de chat. La même que celle qu'il avait déjà installée en bout de table trois mois auparavant à Pont-Aven, dans la *Nature morte aux fruits* dédiée à son ami le peintre Charles Laval.

«Très dérangeante, cette fillette a un visage animal, du même genre que celui de la petite danseuse de 14 ans de Degas, qui a dû marquer Gauguin. En lisant les commentaires de l'époque, on s'aperçoit d'ailleurs que tout le monde a remarqué ce visage, "presque vicieux" pour certains», souligne Ophélie Ferlier-Bouat. Ce visage étrange réapparaît ensuite dans son œuvre gravé, notamment dans la *Suite Volpini*, première série sur zinc (1889), et dans les xylographies de style primitif exécutées pour le marchand Ambroise Vollard dix ans plus tard.

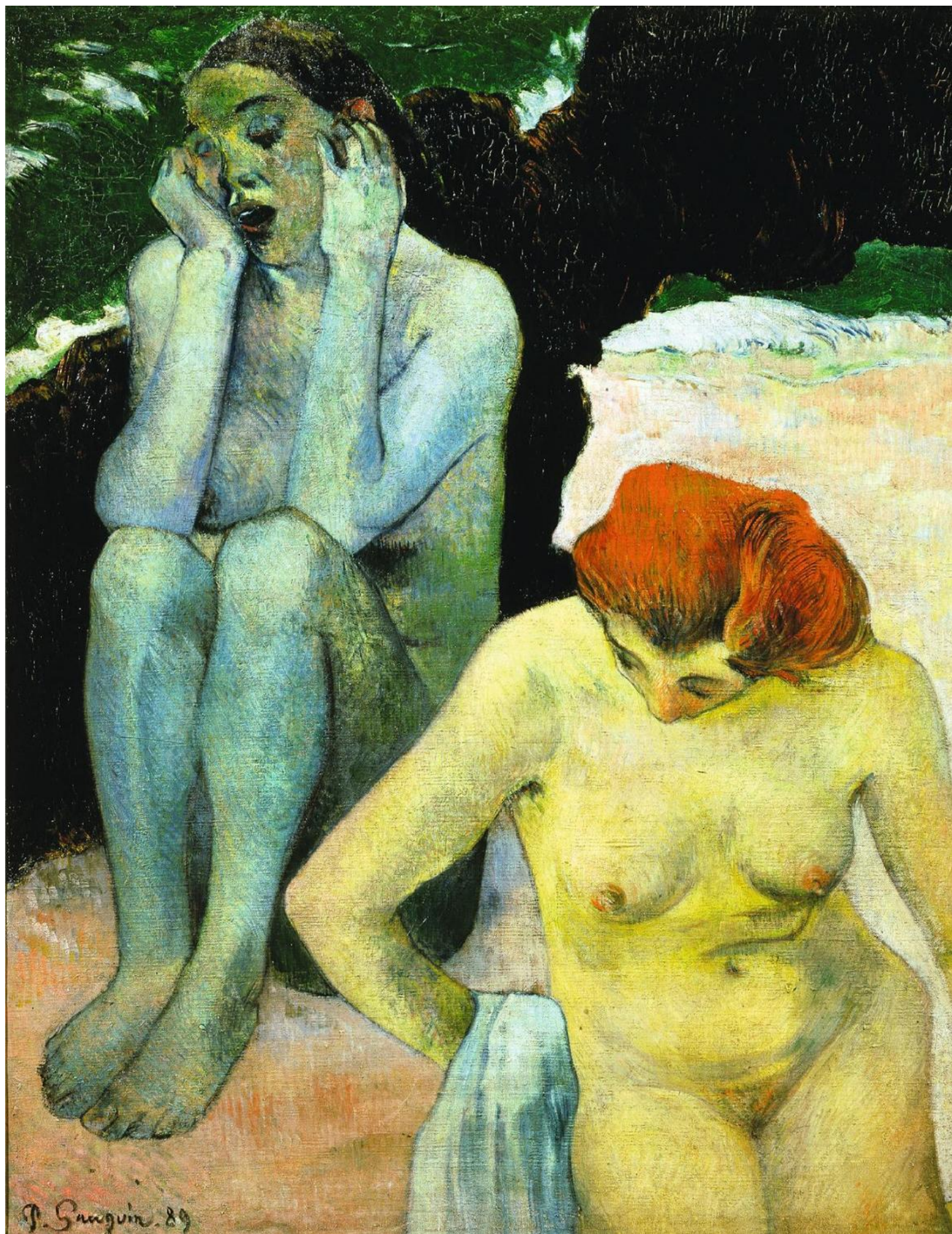
L'Ève bretonne, dite aussi l'Ève noyée

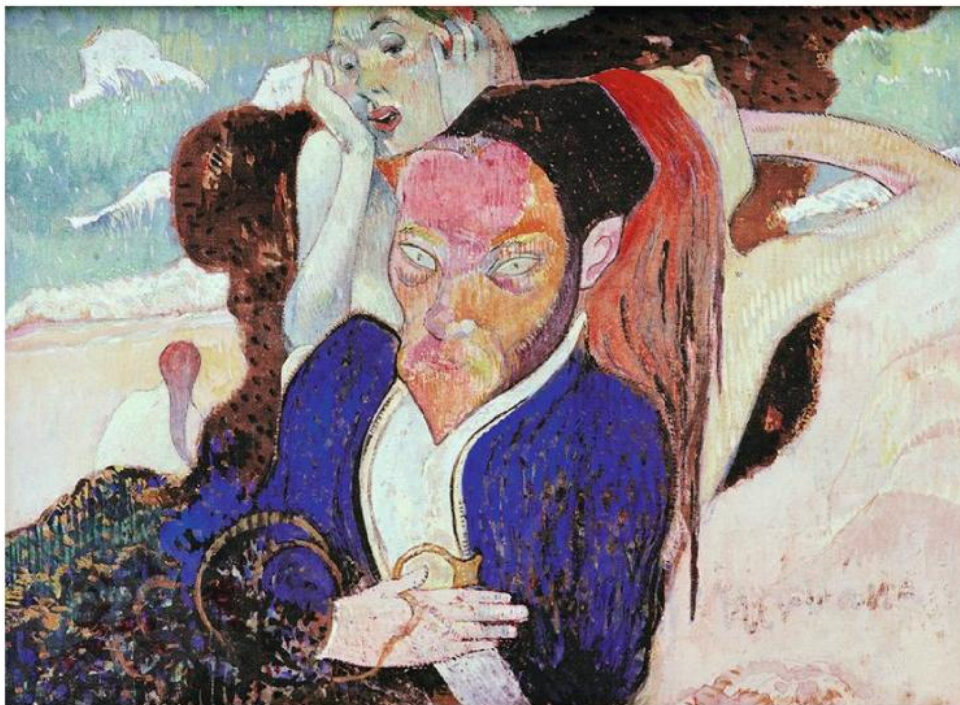
Dans son attitude repliée sur elle-même, elle est proche d'une autre figure gauguinienne omniprésente, personnifiant la douleur et la souffrance : une femme aux longs cheveux bruns, qui apparaît pour la première fois dans les œuvres du Pouldu (près de Pont-Aven), en 1889. Prostrée, la tête entre les mains, elle est inspirée d'une momie péruvienne que Gauguin a découverte au musée d'Ethnographie du Trocadéro. Adossée à l'arbre du péché, elle est l'Ève bretonne d'un pastel aquarellé de 1889. Elle est encore et surtout l'incarnation de la Mort dans *la Vie et la Mort* [ill. ci-contre]. Le visage déformé par la douleur et la peau bleu-vert, elle est assise sur la plage aux côtés d'une jeune femme nue, incarnant la Vie. Symbole complexe de dérégulation fatale et d'irréversible culpabilité, cette «Ève bretonne», que l'artiste qualifie aussi d'«Ève noyée», hante ses œuvres pour dire la perte de l'innocence.

PAGE CI-CONTRE

La Vie et la Mort

Cette toile représente aux côtés de «l'Ève noyée», allégorie de la Mort, une femme rousse, incarnation de la Vie. Sur une autre toile, peinte en pendant, Gauguin l'a figurée nue, de dos, dans les vagues, telle une héroïne wagnérienne romantique. 1889, huile sur toile, 92 x 73 cm.





Nirvana
(Portrait
de Jacob Meyer
de Haan)

Les yeux plus étirés et hallucinés que jamais, Meyer de Haan incarne ici la figure du corrupteur. Le serpent du péché dans la main, il convoque deux figures féminines, émanations malsaines de son esprit délétère.

1890, huile sur toile, 28,5 x 22 cm.

2 L'artiste vu comme un satyre

Mais pourquoi le peintre Meyer de Haan lui inspira-t-il cette allégorie de la perversité ?

Gauguin a surtout représenté des femmes, mais quelques figures masculines apparaissent dans sa production. Un homme revient ainsi régulièrement : l'artiste Néerlandais Meyer de Haan, son seul véritable élève, qui l'a entretenu au Pouldu, petit hameau côtier du Finistère, en 1889 et 1890 contre des leçons de dessin et de peinture. Leur amitié a été forte, faite de respect et d'apports mutuels. Gauguin a aidé Meyer de Haan à se défaire de l'enseignement académique. En retour, celui-ci l'a ouvert à une culture philosophique et mystique, juive notamment. Durant plusieurs mois, ils ont vécu et travaillé côte à côte à la Buvette de la plage du Pouldu. Pour le décor de la salle à manger qu'ils ont conçu à quatre mains, Gauguin a peint leurs deux effigies satyriques sur une armoire : lui en artiste-saint déchu, auréolé et armé du serpent, et son *alter ego* en démon sceptique et fiévreux, méditant devant deux de ses livres de chevet (*Sartor Resartus* de Thomas Carlyle et *le Paradis perdu* de John Milton). Peu après, Gauguin a sculpté dans un bloc de chêne un buste plus grand que nature de son comparse, qu'il a ensuite installé sur la cheminée. Il a su tirer parti du physique souffreteux de Meyer de Haan au corps probablement déformé depuis

l'enfance par la tuberculose osseuse. Accentuant les traits de son visage, il lui étire les oreilles et lui bride les yeux à la manière du satyre ou du renard, «symbole indien de la perversité» selon Gauguin. Et voilà le Hollandais mû en allégorie de la perversion et de la corruption ! Mais pas seulement... Avec son air pensif et sa tête au grand front bombé rentrée dans les épaules, il incarne aussi l'intelligence. Toutes les données formelles, l'artiste va les conserver et les accentuer par la suite pour développer des images qui deviendront icônes.

Fantôme aux pieds griffus

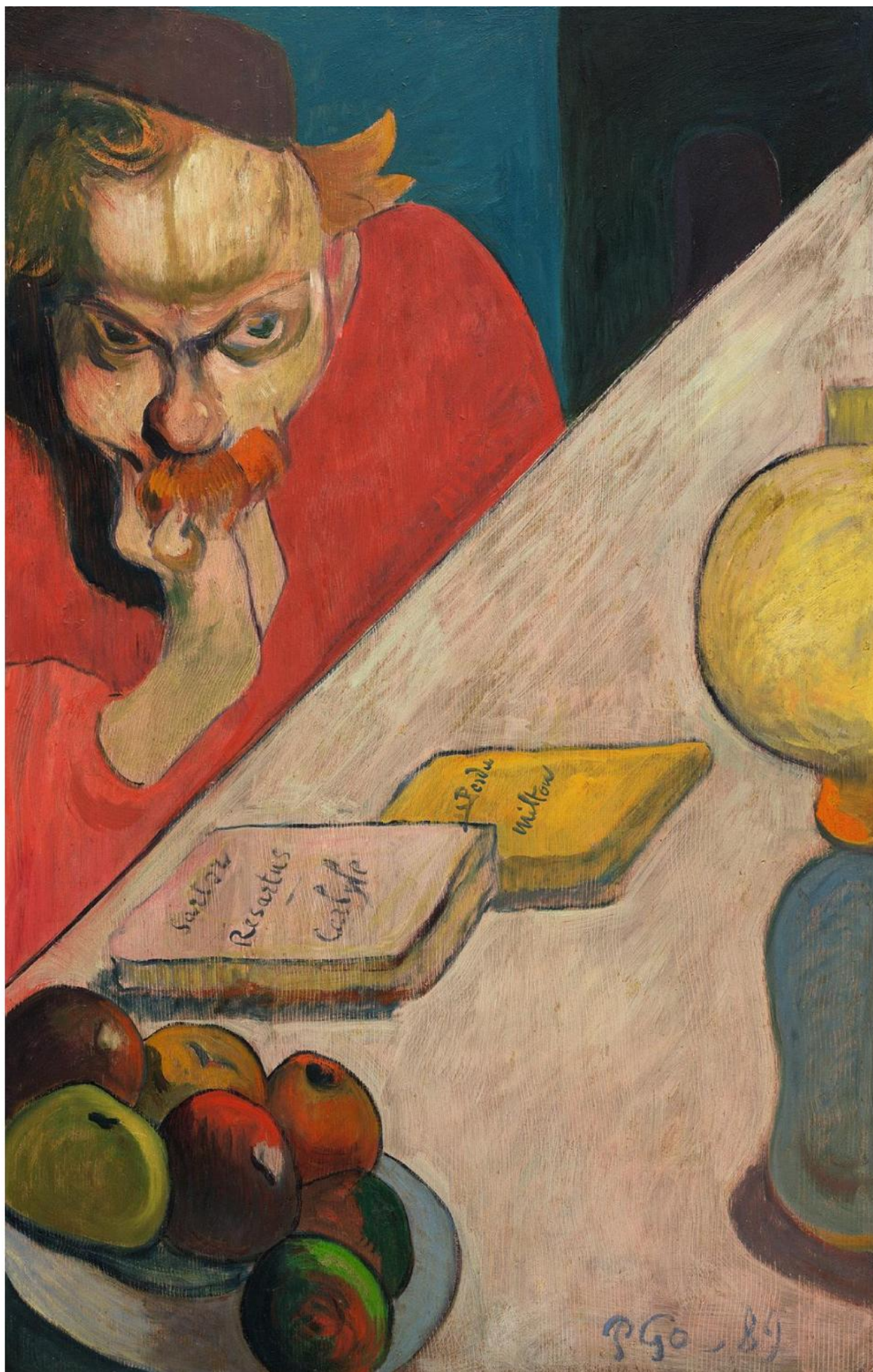
Meyer de Haan apparaissait aussi dans une peinture, ironiquement intitulée *Nirvana* [ill. ci-dessus], avec dans son dos, les deux figures féminines de l'innocence et du péché. Gauguin décline dix ans plus tard cette composition en gravure, après la mort de son compagnon en 1895. Quelques mois avant sa propre disparition, il portraiture une dernière fois son ami pour ses *Contes barbares*, mais dans le style des caricatures antisémites de l'époque, en fantôme songeur aux pieds griffus... accroupi derrière deux femmes, dont la belle rousse Tohotaua. En plus de personnifier la métaphysique judéo-chrétienne au sein du panthéon syncrétique gauguinien, cette figure vaut toujours en tant qu'incarnation du Mal introduit dans l'Éden. L'artiste a fait de Meyer de Haan une sorte de double artistique, témoin de sa propre désillusion.

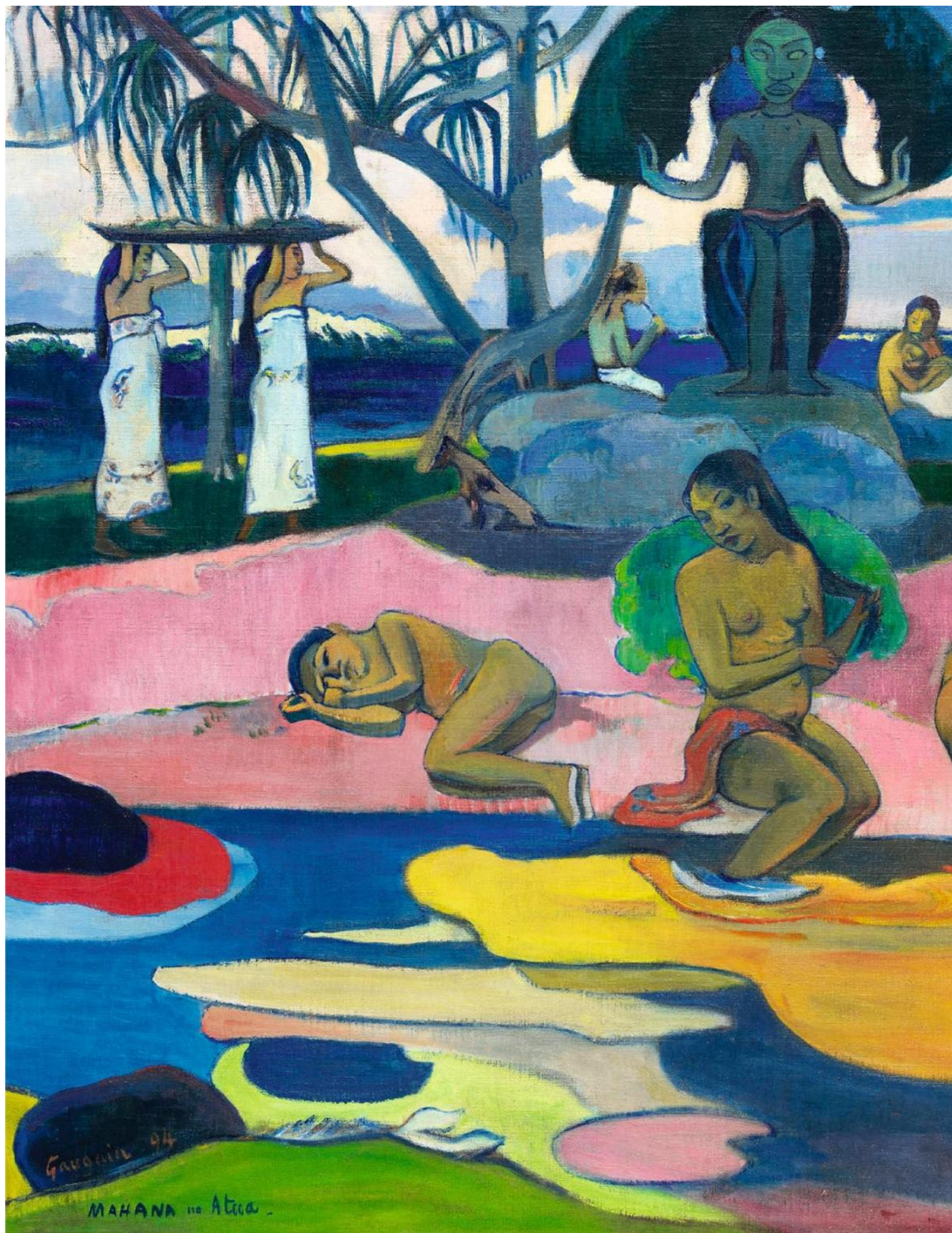
PAGE CI-CONTRE

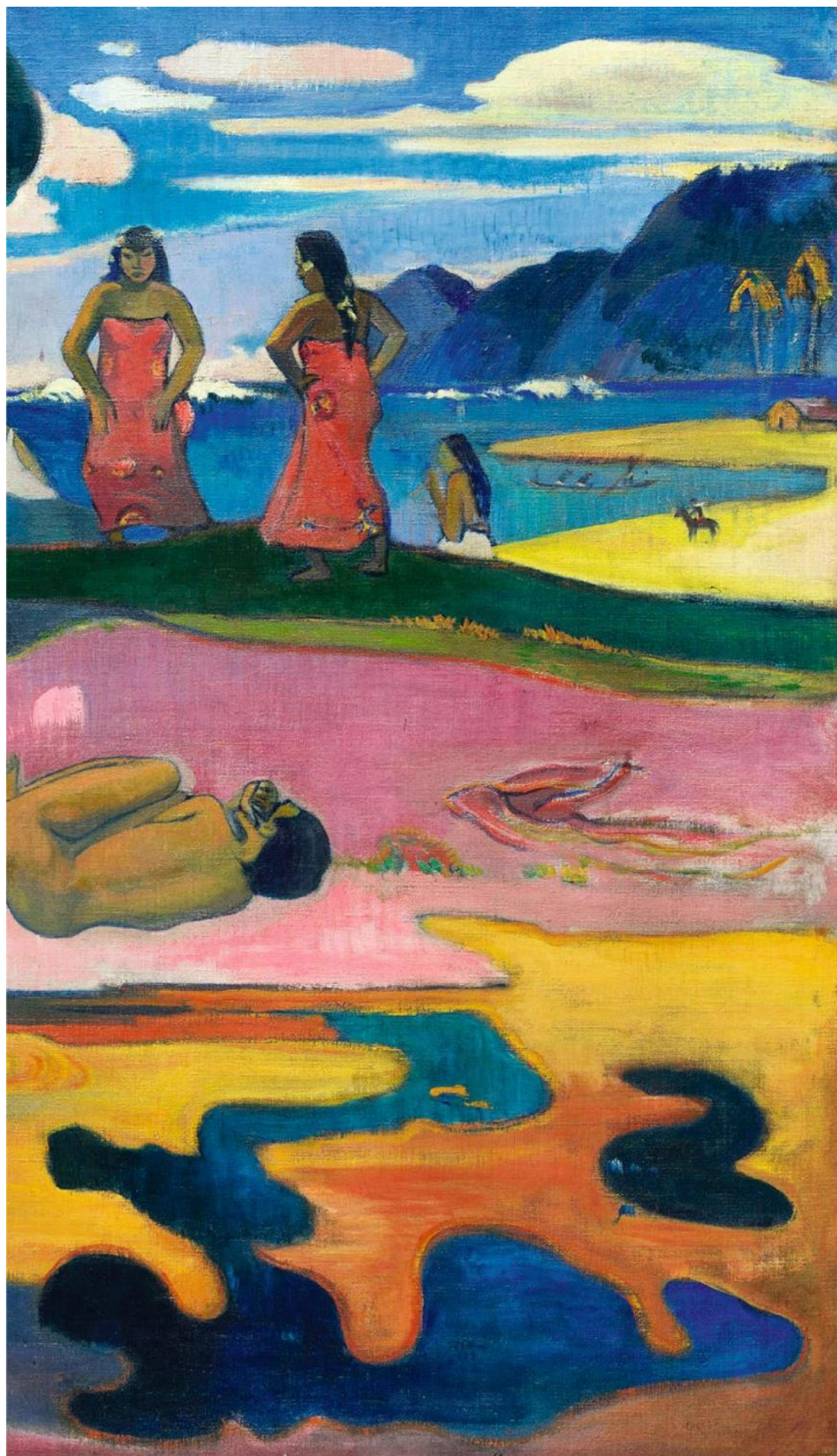
Portrait
de Jacob Meyer
de Haan

Dans cette première représentation de son ami, Gauguin lui confère un air renfrogné et maléfique. Les yeux dans le vide, le menton posé sur sa main déformée, il médite sur sa condition d'artiste incompris.

1889, huile sur bois, 79,6 x 51,7 cm.



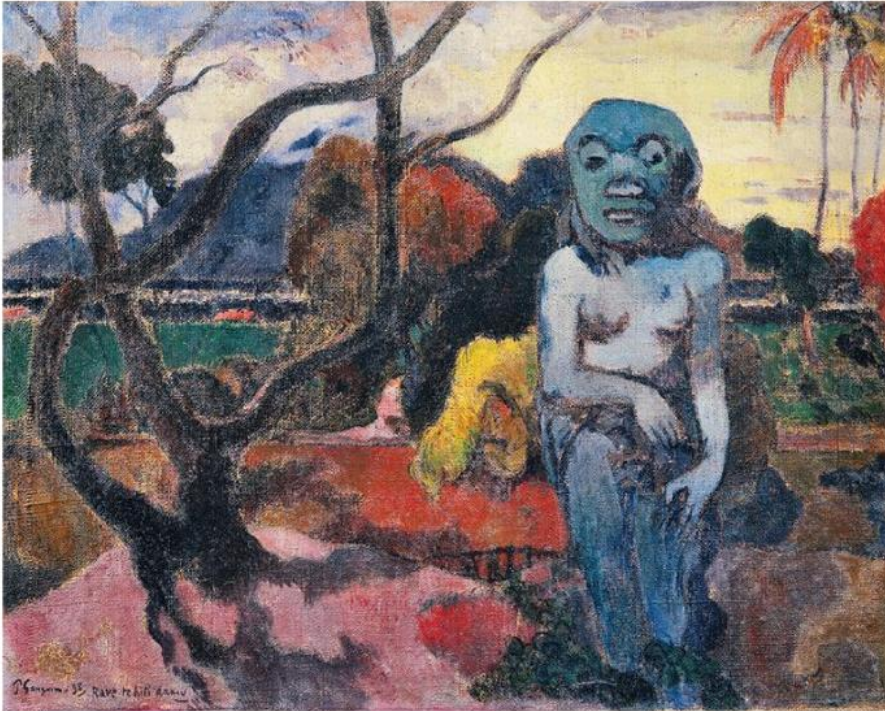




***Mahana no Atua
(Le Jour de Dieu)***

Gauguin a peint ce paysage hypnotique de retour en France, entre ses deux séjours tahitiens. Les aplats de couleurs abstraits du premier plan expriment la dimension imaginaire de cette scène abritant plusieurs figures préexistantes dans son œuvre : celle en position foetale, celle allongée sur le flanc, et les porteuses de plateau, sous la protection d'une divinité fantasmagorique.

1894, huile sur toile,
68,3 x 91 cm.



3 Oviri la sauvage

Quand une divinité tahitienne renforce le mysticisme de sa peinture...

CI-DESSUS
À GAUCHE

Rave te hiti ramu (l'Idole)

Cette idole, qui emprunte autant à la divinité Oviri qu'à Hina, la déesse de la Lune, est le fruit de l'imagination mystique de l'artiste.

1898, huile sur toile,
73,5 x 92 cm.

CI-DESSUS
À DROITE

Oviri

Oviri, l'une des divinités tahitiennes de la Mort, presse la tête d'un louveteau sur son flanc, en même temps qu'elle piétine la dépouille d'un loup ensanglanté.

1894, grès
en partie glaçuré,
75 x 19 x 27 cm.

Avant de partir à Tahiti pour la première fois en 1891, Gauguin a confié son besoin «de ne voir que des sauvages, de vivre leur vie, sans autre préoccupation que de rendre, comme le ferait un enfant, les conceptions de [son] cerveau avec l'aide seulement des moyens d'art primitifs, les seuls bons, les seuls vrais». De retour à Paris en 1893, il accouche d'une incroyable créature qu'il nomme Oviri, signifiant «sauvage» en tahitien. Il s'est alors mis en tête de donner forme à l'état de nature, exact opposé de la civilisation occidentale. Son matériau, l'argile, s'est imposé à la faveur de ses qualités plastiques et sensuelles, et évidemment parce qu'elle est le médium originel, celui avec lequel Dieu a créé le monde. Pour composer cette silhouette androgyne, l'artiste s'est inspiré des tikis maoris et des masques momifiés de Marquisiens aux yeux de nacre qu'il a vus dans les musées et les revues spécialisées.

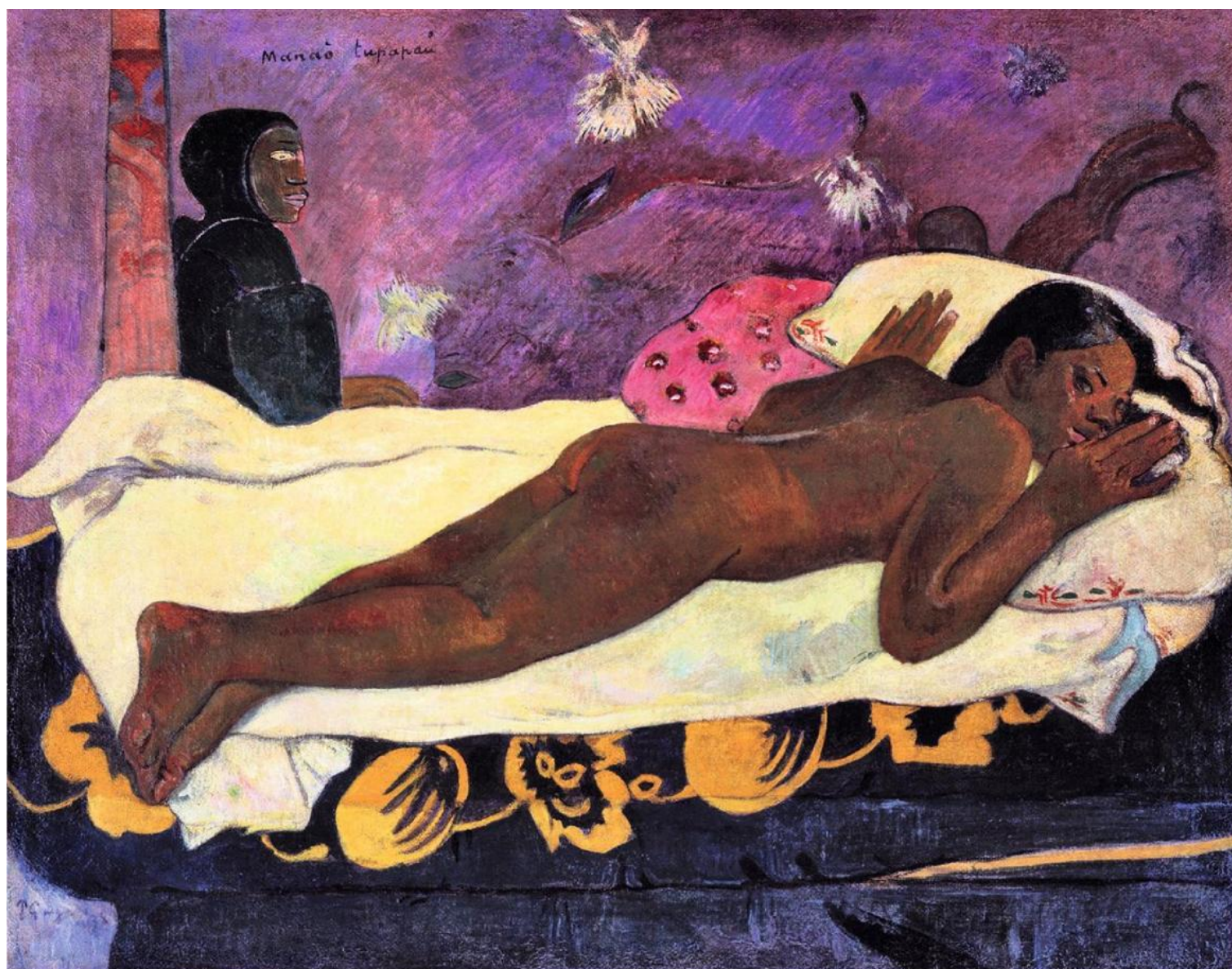
Une tueuse veillant sur sa tombe

En concevant cette créature à la fois terrifiante et magnifique dérivée de la divinité Oviri-mœ-aihere («le sauvage qui dort dans la forêt»), Gauguin pousse à leurs limites ses recherches sur le primitif. Sa «tueuse», comme il l'appelle, est unique dans sa production. Au-delà de son style, fruste et puissant, cette sculpture en céramique incarne tout à la fois l'anéantissement du moi civilisé et la régénération issue de cette destruction. Soit la victoire de l'artiste sauvage

sur le civilisé. Une véritable profession de foi existentielle !

À la grande déception de l'artiste, sa chère «tueuse» n'intéresse personne de son vivant. Elle demeure pourtant pour lui son testament artistique, la statue qu'il réclamera en octobre 1900 à son ami George-Daniel de Monfreid pour orner sa tombe. Auparavant, il reprend Oviri pour la représenter dans une série d'estampes réalisées à Tahiti à partir de 1895. Une des premières est la xylographie qui la montre en pied, flanquée d'un palmier, dont Gauguin envoie un tirage dédié à Stéphane Mallarmé. Depuis sa case tahitienne de Punaiaia, il continuera ensuite de dessiner, peindre et graver Oviri. En 1898, elle se transformera en idole, femme au corps bleu-vert, au buste dénudé et au visage recouvert d'un grand masque aux yeux écarquillés, assise dans un paysage tropical [ill. ci-dessus]. Depuis 1973, un tirage en bronze d'Oviri veille sur la tombe de l'artiste, à Hiva Oa, aux Marquises. Et Dario Gamboni de conclure : «Ce n'est pas le moindre intérêt de son œuvre, en notre temps de "globalisation", que d'obliger à étendre le champ d'investigation dans l'espace comme dans le temps et d'interroger les conditions de l'écologie des cultures à l'époque coloniale.» C'est à cela que nous invite aussi l'œuvre de Gauguin. ■

Pour aller plus loin... www.beauxarts.com



Manao tupapau (L'esprit des morts veille)

La silhouette encapuchonnée et les fleurs phosphorescentes de l'arrière-plan évoquent les *tupapau*, ces esprits des morts ou des revenants que craignent les Tahitiens dans l'obscurité totale.
1892, huile sur toile de jute, 73 x 92 cm.

Idolâtrer Gauguin au Grand Palais

Le Grand Palais s'est lancé un défi ambitieux : nous faire pénétrer à l'intérieur du processus créatif de Paul Gauguin. À cette fin, il a rassemblé pas moins de 200 œuvres, peintures, céramiques, sculptures, objets, dessins, estampes et leurs matrices en bois. La manifestation entend bien affirmer l'incroyable diversité d'une production foisonnante et polymorphe. L'ampleur et la qualité des œuvres rassemblées sont le fruit d'une collaboration avec l'Institut of Art de Chicago, prestigieuse institution à laquelle le Grand Palais s'était déjà associé pour la rétrospective de 1989. L'intention de ce vaste panorama est d'expliquer les différentes techniques mises en œuvre par Gauguin et la manière dont il a su les renouveler, à la faveur de petits films et d'une scénographie proposant des rapprochements entre disciplines et périodes. Une plongée passionnante dans la matière et dans l'esprit d'un peintre aussi insolent que génial.

«Gauguin l'alchimiste»

du 11 octobre au 22 janvier
Grand Palais – Galeries nationales
3, avenue du Général Eisenhower • 75008
Paris • 01 44 13 17 17 • www.grandpalais.fr

Catalogue

éd. RMN-Grand Palais / musée d'Orsay
320 p. • 45 €

* **Hors-série** Beaux Arts Éditions
108 p. • 7,90 €

* **Livre Gauguin – D'art et de liberté**
par Armelle Fémelat • coéd. Beaux Arts
Éditions / Michel Lafon • 224 p. • 29,95 €

Livre Noa Noa – Voyage de Tahiti
par Paul Gauguin • éd. L'Aube • 164 p. • 9,90 €

Les nouveaux graphismes qui vont changer notre vie

Des nuanciers néo-pop, des motifs hypnotiques ou encore des livres générés par algorithme... À la façon d'un carnet de tendances, voici notre sélection des expérimentations qui agitent la nouvelle scène graphique.

Par Inès Boittiaux

Biennale de Chaumont, Graphic Design Festival à Paris en passant par le Mois du graphisme à Échirolles... Longtemps délaissé par les musées, galeries et médias français (il faudra attendre les années 1990 pour que la discipline entame sa lente institutionnalisation), le design graphique occupe désormais une place de choix dans l'actualité des arts visuels. À sa tête, une nouvelle génération de professionnels qui balait les certitudes d'un revers de couleur, de forme, de ligne ou de code. Ces jeunes graphistes auraient pu céder aux sirènes d'une époque, il faut le dire, morose. Mais il n'en est rien. Comme une réaction épidermique, plastique, le design graphique a rarement été aussi réjouissant et surtout accessible. Car c'est un fait : les frontières entre le print et le digital sont de plus en plus poreuses. Il ne s'agit pas ici d'admettre une énième fois que les innovations technologiques ont profondément bouleversé la manière d'envisager

le design graphique en tant que technique, mais plutôt de mettre en évidence des échanges, des translations entre deux univers qui s'inspirent l'un l'autre.

Les internautes comme inspireurs

L'explosion du web 2.0 y est bien entendu pour quelque chose. Des plateformes comme Instagram, Pinterest, Tumblr ou encore Behance ont permis à de jeunes graphistes d'être leur propre vitrine, de conserver leur indépendance et de partager leurs travaux avec des internautes en quête d'inspiration ou tout simplement de plaisir esthétique. L'idée ici est donc moins de dresser un inventaire exhaustif des nouveaux noms du graphisme que de proposer un carnet de tendances, un « mood board » – pour rester fidèle au jargon –, dessinant les contours d'une discipline qui ne cesse d'expérimenter et de surprendre... bref, de se réinventer.

Figuratif ou abstrait, le motif, c'est toujours joyeux !

Sur le papier comme sur le tissu, il se démultiplie jusqu'à l'infini. Tantôt minimal, abstrait ou figuratif, le motif, quasi indissociable de la texture, joue sur tous les tableaux, quitte à s'en échapper. Sortir du cadre, voilà d'ailleurs l'ambition du projet de Leslie David, qui a fait de la transversalité le leitmotiv de son agence. En janvier dernier, elle s'empare de la galerie 12 Mail qui lui donne carte blanche, et cette collaboration donne lieu à *Fleur bleue* [ill. ci-contre en haut], une installation *in situ*, où des formes abstraites et texturées sortent du champ. Ce goût pour une esthétique rétrofuturiste, on le retrouve chez l'Irradié, qui a dessiné la nouvelle identité visuelle, d'influence vasarélienne, du Peacock Society Festival (festival parisien des cultures électroniques). Dès son arrivée à Paris dans les années 1930, Victor Vasarely, le maître de l'op art, avait commencé sa carrière en tant que graphiste pour une agence de publicité... Toutefois, la pratique contemporaine ne s'inspire pas que des avant-gardes du XX^e siècle. L'illustratrice Marianne Ratier joue avec le style des Lumières en créant une toile de Jouy [ill. ci-contre], entre la grande histoire et la pop culture, où se côtoient références surréalistes et cinématographiques, avec le clin d'œil à la gourmande et insouciant *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola.

EN HAUT

Leslie David

Fleur bleue [détail]

À la tête de son studio de création, Leslie David est l'une des nouvelles valeurs sûres du design graphique. Depuis 2010, elle expose son travail en France et à l'étranger.

2017, vue de l'installation à la galerie 12 Mail, à Paris.

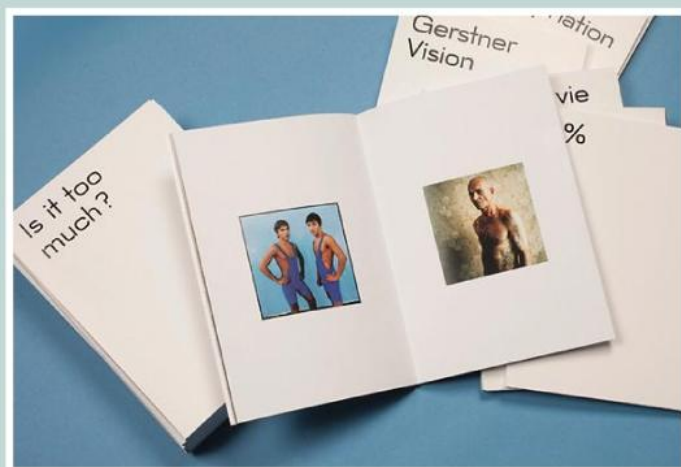
EN BAS

Identité visuelle de la marque

Comtesse du Barry par Marianne Ratier

Finesse du trait et richesse des détails, un style qui oscille entre pop culture et histoire.





Demian Conrad
Projets d'édition algorithmique réalisés avec le Center for Future Publishing (Head, Genève)
À la tête d'un véritable laboratoire expérimental, le designer a travaillé à la création d'un livre automatique. L'enjeu était d'expérimenter, manipuler et exploiter les capacités d'analyse du service d'intelligence artificielle Google Vision.

À bas les graphistes, vive l'intelligence artificielle

En 1919, dans un hôtel de la place du Panthéon, à Paris, les surréalistes André Breton et Philippe Soupault inventent l'écriture automatique, libérant ainsi l'inconscient de celui qui «écrit vite et sans sujet préconçu». Près de cent ans plus tard, Demian Conrad – auteur notamment des affiches de la foire internationale de Bâle en 2014, distingué cette année par l'Art Directors Club – avec ses élèves de la Haute École d'art et de design (Head) de Genève – en partenariat avec le Center for Future Publishing qu'il pilote depuis ce début d'année – développent l'édition automatique, autrement dit l'édition algorithmique [ill. ci-contre]. Ceux-ci vont soumettre à Google Cloud Vision, une intelligence artificielle spécialisée dans la reconnaissance et l'analyse du contenu des images, un important corpus de visuels d'œuvres

d'art contemporain. Aidés de l'algorithme, Demian Conrad et ses étudiants entendent ainsi concevoir une classification et une mise en page automatique, permettant de créer de parfaits petits ovnis éditoriaux minimalistes. Si la démarche peut, pour l'instant, faire sourire, il faut toutefois s'attendre à ce que les algorithmes et leur condition *sine qua non*, le *creative coding* (ou code créatif), tout comme la réalité virtuelle, s'imposent ces prochaines années dans le champ du design graphique. Qui tend à privilégier de plus en plus l'expérience plutôt que l'identité visuelle.

Cereal Magazine
These Islands, volume 13, 2017
Bimestriel consacré aux voyages et à l'art de vivre, *Cereal* est aussi agréable à lire qu'à contempler tant sa maquette minimaliste et ses visuels épurés invitent à la sérénité et à l'évasion.

Le minimalisme, c'est toujours hype

Le dernier – et peut-être le plus important – des dix principes du «bon design», selon Dieter Rams, longtemps chef designer de l'entreprise allemande Braun (et qui a fortement influencé le regretté Steve Jobs), est forcément son caractère minimaliste. Depuis le début des années 2010, le «less is more» s'impose dans le graphisme, trouvant un écho singulier dans la presse spécialisée. Des titres internationaux comme *Cereal Magazine* [ill. ci-contre] ou *Kinfolk* (publication à laquelle contribue le critique d'art Hans Ulrich Obrist) célèbrent un art de vivre qui,

à l'image de leur maquette, fait la part belle à l'épure. Fin 2010, était lancée en France *Postdocument*, revue d'art et d'histoire des expositions, avec, pour direction artistique, l'agence Spassky Fischer revendiquant un «design graphique concret». Exit, donc, la couleur et tout effet de style : la maquette puise dans les expérimentations éditoriales de la fin des années 1960, celles notamment de Seth Siegelaub, alors jeune commissaire d'exposition, qui avait offert aux artistes conceptuels une visibilité singulière à travers un nouveau format d'édition. Ainsi, *Xerox Book* (1968) et *July, August, September 1969* ne sont pas de simples publications artistiques. Mais bel et bien le support d'expositions dont la seule matérialité est celle du livre.





Le vert, couleur de l'année

Début 2017 – et comme tous les ans – référence mondiale en matière de couleur, l'entreprise américaine Pantone a donné le ton en dévoilant sa couleur de l'année : un vert vivifiant nommé Greenery qui fleure bon le perpétuel été et révèle, dans son sillage, des nuanciers de couleurs toutes aussi franches, joyeuses et estivales. Des couleurs dont s'est emparée une nouvelle génération de graphistes, à l'image de Margaux Hauduc et Océane Carbou [ill.], qui forment le duo Groduk & Boucar. Les deux jeunes femmes jonglent avec une palette acidulée qui emprunte à l'esthétique du plus californien des peintres anglais, David Hockney. Il suffit de se pencher un peu plus au bord de la piscine pour en avoir le cœur net. Les lumineux reflets de l'eau ne sont pas sans rappeler *Portrait of an Artist* et tranchent avec les aplats roses et verts. Un vert que l'on retrouve par ailleurs dans les illustrations de Peter Judson. Celui-ci jongle avec les références, de l'esthétique pop et vintage de Roy Lichtenstein à celle du groupe Memphis, qui émerge dans la mouvance d'une architecture postmoderne dans les années 1980. Les couleurs se juxtaposent sans jamais se confondre. Délimitées le plus souvent par un imposant détourage noir, elles continuent de célébrer les plus belles heures du pop art.

Groduk & Boucar ***Island I* [détail]**

Il n'y a pas que le graphisme dans la vie, il y a aussi la musique ! Groduk & Boucar ont notamment réalisé la pochette du single *Prettiest Virgin* du groupe français Agar Agar. La French Touch au sommet.

2017, sérigraphie 5 couleurs imprimée sur papier Rivoli 300 g, 35 x 50 cm.

Marin Karmitz, réalisateur et collectionneur d'histoires

En prélude à l'exposition de sa collection à la Maison rouge, le réalisateur et fondateur de MK2, société de production, de distribution et d'exploitation de salles, nous a montré ses trésors en avant-première. Et s'est peu à peu révélé à travers eux. Rencontre avec un homme qui crée des histoires d'art et de cinéma absolument uniques.

Par Emmanuelle Lequeux

Il ne lâche rien, ce petit œil noir. Amusé quand l'autre trébuche, ardent quand s'attise le mépris; malicieux, souvent; embué, parfois, quand il s'agit d'en venir à l'essentiel – ce qui ne se dit pas, ce que les mots ne peuvent offrir en partage. Les yeux noirs de Marin Karmitz? Certes, il s'y décèle de la hargne; l'envie d'en découdre de tout gamin de bonne famille; la fierté d'un destin accompli, dans un pays qui n'était pas le sien mais à qui il doit tant (et réciproquement, espère-t-il). Mais on y devine un abîme insondable, aussi. Quand on le rencontre dans sa discrète maison parisienne, au cœur de l'été, beaucoup se tait en lui, malgré l'aimable bavardage. Il y a du vertige dans cet homme. C'est à l'orée de ce précipice que nous convie la Maison rouge, cet automne, en invitant ce grand homme d'images. Pas le producteur de cinéma, non, ni le distributeur de films, ni même le réalisateur frustré de n'avoir tourné que trois longs-métrages. Mais le collectionneur passionné d'art et, plus encore, de photographie.



Dernières images de l'enfance à Bucarest, en 1947, avant que la famille Karmitz ne s'installe dans le sud de la France.



Premiers pas dans le métier : Karmitz est l'assistant d'Agnès Varda.

Militant du cinéma pour tous, maoïste arpenteur d'usines, artisan de la gentrification de quartiers oubliés, homme de pouvoir prêt à écraser qui le gêne dans son ascension? Bien sûr, Marin Karmitz demeure tout cela. Mais il s'est, chaque jour un peu plus, réfugié dans cette passion nouvelle, depuis qu'il a abandonné la production et cédé la direction des salles MK2 à ses fils Elisha et Nathanaël. «Ce qu'il nous a transmis, c'est avant tout la liberté. La réelle liberté de nos choix,

confie ce dernier. Il nous a littéralement laissé les rênes de son entreprise tout en nous ayant tellement appris, offert tant de savoirs.» Confiant en les talents de ses rejetons, il est donc tombé dans la passion pour la photographie, et cette foule de compagnons disparus qui l'entourent désormais. Des tirages par centaines, qui envahissent chaque recoin de sa maison et le privent de la vue sur les arbres tout proches: il ne faudrait pas que des flots de lumière effacent doucement cette armée des ombres! C'est ce Karmitz-là ►►►

À peine sorti de l'Idhec, il réalise trois courts-métrages, dont *Nuit noire*, *Calcutta*, d'après Marguerite Duras.





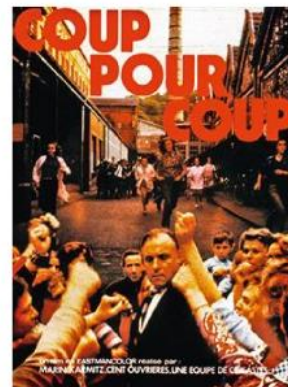
Marin Karmitz photographié
chez lui, en juillet 2017,
par Cécilia Garroni Parisi
pour Beaux Arts Magazine.



Johan Van der Keuken Portrait de Marin Karmitz

Lors de ses années de formation à l'Idhec, Marin Karmitz s'est essayé à la photo mais le talent de son complice Van der Keuken, auteur de ce portrait, l'a rapidement dissuadé de persister dans cette voie. «Il n'était vraiment pas difficile de comprendre que Johan avait un talent que je n'aurai jamais», avoue-t-il humblement.

1956, tirage argentique.



Dédié à la prise de parole ouvrière, ce film militant de 1972 fit un tel scandale qu'il marqua la fin de sa carrière de réalisateur.

que l'on est venu rencontrer. Celui qui vit dans la pénombre légère de ces nouvelles salles obscures, et non plus sous les *sunlights* de Cannes ou dans la lueur des projecteurs. Derrière le producteur audacieux de la trilogie *Trois couleurs* de Krzysztof Kieślowski, un immense défenseur du noir et blanc.

Figures oubliées et méconnues de l'après-guerre

De la salle de billard à la bibliothèque, pas un centimètre des trois étages de sa maison n'échappe désormais à sa collection. Enfin, collection, non, vraiment, il ne dirait pas cela. «Ce sont des amis au quotidien.» Leurs mille visages envahissent l'espace. Vieil homme tragique errant dans le Yiddishland arpenté avant la Shoah par Roman Vishniac [ill. page ci-contre], bamin de Harlem saisi par la caméra de Gordon Parks, gamines innocentes, 10 ans à peine, déjà attelées à leur machine à tricoter, tendrement observées par Lewis Hine au début du siècle passé pour son reportage sur le travail des enfants. Et aussi ce jeune mineur à la bouille maculée de charbon [ill. page ci-contre], chef-d'œuvre de Gotthard Schuh (celui par qui le déclin de la collection est advenu). Sans oublier les autoportraits fulgurants du peintre et écrivain polonais Stanisław Witkiewicz, dit Witkacy (1885-1939), figure oubliée du début du siècle passé. «Pour moi, cet artiste qui a tant inspiré Tadeusz Kantor marque le début de l'art moderne. Quand on pense que le Centre Pompidou n'en a aucun !» Lui, s'est évertué à dénicher la quasi-totalité de son œuvre photographique. «C'est ça qui est formidable avec la photo ! On peut encore avoir la sensation d'être un défricheur.» Au-delà des grands maîtres comme Helen Levitt ou

Eugene Smith, dont il privilégie les images oubliées, il rassemble aussi autour de lui une foule d'inconnus, ou de méconnus, tel le Colombien Fernell Franco, ou l'Américain Homer Page. Et de plus en plus, la décennie 1950 écrase l'ensemble : «Sans doute s'est-il passé quelque chose dans ces années-là», avance-t-il.

Christian Boltanski, l'ami de vingt ans

Dans ces années-là, Marin, petit Juif roumain, vient de fuir son pays avec toute sa famille, de prospères commerçants de Bucarest, et débarque à Marseille, avant de s'installer à Nice. Il ne parle que sa langue natale, et l'allemand. Pas un mot de français. Il apprendra vite. Mais bientôt, plus aucun autre idiome ne pénétrera son cerveau : Karmitz est devenu une figure clé de l'avant-garde cinématographique internationale sans baragouiner un traître mot d'anglais. Alors, ces yeux-là, on ne s'étonne plus qu'ils en disent beaucoup. Avec les immenses réalisateurs qu'il a contribué à façonner, comme Krzysztof Kieślowski ou Abbas Kiarostami, le producteur de *Le vent nous emportera* partage une langue muette. Dès que les traducteurs quittent la salle, d'autres dialogues se nouent.

Alcoolique repent depuis quarante ans, Karmitz a raconté souvent ces échanges si

intenses qu'il a eus avec eux, autour d'un verre. C'est d'ailleurs ainsi qu'il a rencontré Christian Boltanski, artiste cher à son cœur. Dans un bar de Pologne, qu'on imagine enfumé. Karmitz et Kieślowski ►►



Marin Karmitz, aux côtés de Macha Méril, en 1966 à Venise, où la présentation de *Comédie*, coréalisé avec Samuel Beckett, fit l'ouverture du festival.

DE BUCAREST À CANNES

1938 Naissance à Bucarest.

1947 Exil vers la France avec sa famille.

1957 Entre à l'Idhec (actuelle Fémis), école de cinéma.

1964 Réalise son premier court-métrage, *Nuit noire, Calcutta*, d'après un scénario de Duras.

1966 Son adaptation de *Comédie* de Samuel Beckett soulève une bronca au festival de Venise.

1967 Crée sa société de production MK2.

1972 Militant à la fois pour les ouvrières et les immigrés, *Coup pour coup*, pris pour cible par le patronat et les syndicats, sera son dernier film.

1974 Monte MK2 Distribution et ouvre sa première salle de cinéma, le 14-juillet Bastille.

1975 Mariage avec Caroline Eliacheff, fille de Françoise Giroud.

1982 Caméra d'or à Cannes, en tant que producteur, pour *Mourir à trente ans* de Romain Goupil.

1988 Immense succès public avec *La vie est un long fleuve tranquille* d'Étienne Chatiliez.

1999 Première collaboration avec Abbas Kiarostami, dont il produit *Le vent nous emportera*.

2005 Marin Karmitz laisse les clés de son entreprise à ses fils.

2009 Préside le Conseil de la création artistique à la demande de Nicolas Sarkozy.

2014 MK2 se concentre exclusivement sur la distribution. Marin Karmitz, lui, se consacre désormais à sa collection d'art.



CI-DESSUS
Roman Vishniac
This Child Had to Stay Indoors During the Winter, Warsaw or Uzhgorod

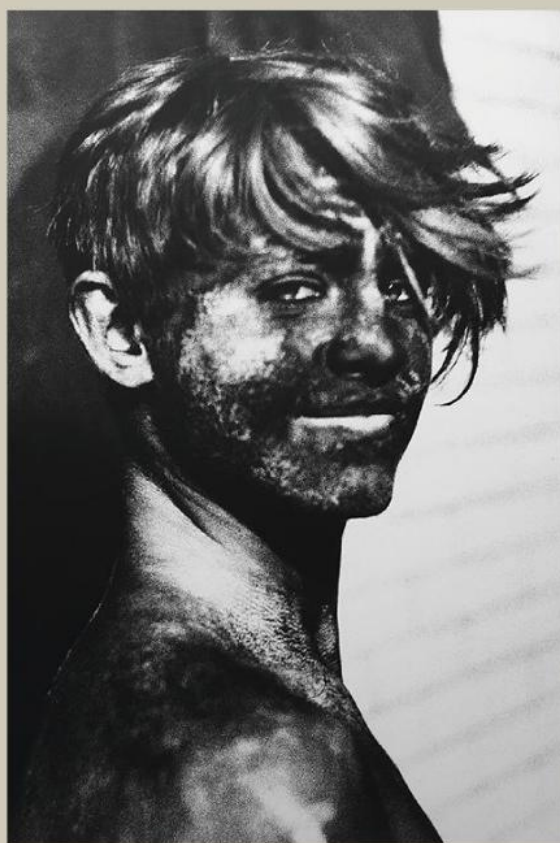
CI-DESSUS À DROITE
Roman Vishniac
Man Looking Out of a Window, Mukacevo or Uzhgorod

Témoignages exceptionnels de la vie dans les shtetls (bourgs ou quartiers juifs de l'Europe centrale et orientale) avant guerre, les images de Roman Vishniac sont parmi celles qui bouleversent le plus l'éternel exilé qu'est Marin Karmitz.

Vers 1935-1938, tirage argentique.



CI-CONTRE
Gotthard Schuh
Grubenarbeiter
Cette bouille de jeune mineur est celle qui a tout provoqué. Une des premières photos pour lesquelles Karmitz ait craqué. Belgique, 1967, tirage argentique.



sont lancés dans une conversation secrète, quand le premier entend soudain parler dans sa langue d'adoption, sur la banquette, derrière eux. C'est Boltanski. Les visages d'enfants mis en scène par l'artiste hanté par la Shoah accompagnent désormais chaque jour de leur lumière fragile le maestro de la distribution, et la conversation entre ces deux complices dure depuis plus de vingt ans. Les connaissant tous deux, on l'imagine elle aussi de peu de mots.



Après avoir réalisé avec Samuel Beckett son film *Comédie* en 1966, le jeune réalisateur partagea avec lui une intense complicité.

Un athée lecteur du Talmud et de la Torah

«Silences», c'est ainsi que Marin Karmitz a intitulé la seule exposition qu'il ait jamais orchestrée (avant celle de la Maison rouge) au musée d'Art contemporain de Strasbourg, en 2009. Car avec les mots, il cultive la même exigence qu'avec l'image. Héritage, sans doute, de la lecture des textes bibliques et rabbiniques que pratique assidûment cet athée convaincu. Il a même fondé il y a une quinzaine d'années une yeshiva, centre d'études du Talmud et de la Torah. «Dans le judaïsme, la langue n'a rien de sacré, confie celui

dont l'un des beaux-fils (l'aîné de son épouse Caroline Eliacheff) est devenu rabbin. Il s'agit surtout de tout remettre sans cesse en question. Partir d'un point, puis élargir de plus en plus le cercle de la réflexion, pour enfin, longtemps après, revenir à ce point originel.» Le noir de ces yeux a sans doute gagné en profondeur à l'épreuve de ces heures et ces heures consacrées à l'analyse des textes.



Elia Kazan (à gauche), Marin Karmitz (avant-dernier) et le réalisateur Yilmaz Güney (à droite) sur le tournage de son film *le Mur*, en 1983.

Des nuits à boire avec «Sam» Beckett

Sans compter qu'avant cela, dans les années 1960, il passait des nuits entières à boire et discuter avec Samuel Beckett. Il n'y a pas mieux pour atteindre une conscience extrême de l'essence des mots, de leur faillite comme de leur richesse. «C'est vraiment Sam qui m'a appris la nécessité de peser chaque terme», raconte-t-il lentement. Amoureux de Duras et du Nouveau roman, le tout jeune Karmitz osa approcher le dramaturge pour lui proposer de réaliser un film avec lui. Ainsi naîtra *Comédie*, en 1966, avec Delphine Seyrig et Michael Lonsdale. Un chef-d'œuvre de mise à nu de la langue. Un chef-d'œuvre tout court. Et sans doute l'une des raisons pour lesquelles l'ex-réalisateur méprise si violemment la vidéo telle que la pratique les artistes contemporains. Pour lui, seul le frangin Boltanski sort du lot (Karmitz montre d'ailleurs l'une de ses dernières vidéos à la Maison rouge). «Les autres n'inventent rien! Même Steve McQueen, qu'on prétend génial! Tous ne font que reprendre des recettes anciennes! Or, pour moi, rien n'est plus essentiel que d'apporter sa pierre à l'édifice.»

Défricher, avancer, bâtir, le dynamique retraité n'a que ces mots à la bouche, aujourd'hui encore. «Mes ancêtres m'ont enseigné qu'être juif, c'est être invité dans une demeure que nous devons laisser en meilleur état qu'elle n'était à notre arrivée.» Comprendre, quand il s'adresse aux créateurs à qui il a affaire: soyez inventifs, sinon c'est la porte et un coup de pied au derrière! Cette sévérité lui a valu de sacrées joutes avec nombre de réalisateurs, de Jean-Luc Godard à Abdellatif Kechiche. Il l'applique avec aussi peu de concessions aux arts visuels. Les jeunes plasticiens? Rares sont ceux qui trouvent grâce à ses yeux. «Je vois peu d'émotions surgir aujourd'hui. Et puis pour le prix d'une de leurs œuvres, je peux m'offrir cinq photos!»

Dans chaque photographie, mille films possibles

Le choix est vite fait pour ce négociateur réputé âpre en affaires. Et puis, on ne produit pas Alain Resnais, Alain Tanner ou Gus Van Sant pour tomber ensuite sous le charme d'images faciles. Prenez Martial Raysse, dont il se réjouit de posséder nombre de toiles: «Au début, on se dit: mais qu'est-ce que c'est laid! Et il faut regarder longtemps, longtemps, pour trouver quelque chose. Et parfois on ne trouve pas! J'ai une sainte horreur de l'académisme, conclut-il, ►►



Martial Raysse Portrait à géométrie variable deuxième possibilité
Avant que Martial Raysse ne devienne le chouchou des grands collectionneurs, Karmitz l'adorait déjà, de ses chefs-d'œuvre des années 1960 à ses peintures plus récentes... et plus criissantes.

1966, huile sur toile, 120 x 127,5 x 11 cm.



CI-CONTRE

Man Ray

L'Inconnue de la Seine

L'Inconnue de la Seine, c'est ce masque mortuaire d'une jeune beauté noyée, à l'expression paisible, sinon souriante, qui accompagne l'*Aurélien* d'Aragon dans sa dérive parisienne. Amoureux de ce magnifique roman, Marin Karmitz a passé son adolescence à contempler ce visage qu'il avait mis au-dessus de son lit, avant de pouvoir s'offrir la vision qu'en a donnée Man Ray.

1960, plâtre et triangle en bois,
38 x 43 x 20 cm.

caressant des yeux un sous-main ayant appartenu à Géricault, dont la moindre trace de crayon «l'émeut énormément: on a l'impression de le voir crayonner à sa table. Dans chaque œuvre, j'ai besoin de sentir l'homme, la vie. Et dès qu'il y a vie, il ne peut y avoir académie.»

Collection de trous noirs

La silhouette mystérieuse, par exemple, saisie par le photographe W. Eugene Smith depuis sa fenêtre new-yorkaise? «Cette femme, de dos, est-elle noire ou blanche? Quelle heure est-il? Sort-elle de chez son amant? Va-t-elle retrouver son mari? Vous rendez-vous compte de toutes les histoires que de telles images racontent?» C'est bien pour cela qu'il aime la photo: dans chacune d'entre elles, mille films possibles. Et pour cela qu'il aime dénicher des images peu connues: «À partir du moment où une photo est très diffusée, on perd l'innocence du regard. Moi, j'ai besoin d'être surpris.» Auparavant, il défendait bec et ongles ses réalisateurs protégés. Aujourd'hui, il veut tout faire pour que les artistes qu'il apprécie soient enfin reconnus à leur juste valeur. Comme Christian Caujolle, le «monsieur photo» historique

de *Libération*,

qui l'a initié à la photographie européenne, et le galeriste new-yorkais Howard Greenberg, qui lui fait découvrir depuis quelques années l'école américaine, il se veut avant tout «passeur». «Quand on réalise que quelqu'un comme Vishniac n'a jamais rien vendu!» déplore-t-il en en sortant un par un de superbes tirages au platine, réalisés après guerre pour un marché de l'art indifférent à ces

spectres d'une Europe anéantie à jamais. Il en possède aujourd'hui plus d'une trentaine. Ils sont l'un des cœurs battants de cette collection hantée par la plus grande tragédie du siècle passé.

À l'avoir découverte à ses côtés, on comprend mieux pourquoi, après deux heures de conversation, Marin Karmitz explique ainsi sa fascination pour toutes ces images des années 1950: «Je crois que ces photographes se sont posé la question du silence, glisse-t-il. Ils ont



Christian Boltanski

Tiroirs

Les visages d'enfants de Boltanski évoquent toujours, en filigrane, le drame de la Shoah qui hante cette collection.

Vers 1970, photographies noir et blanc, tissus, tiroir métallique, lampe.

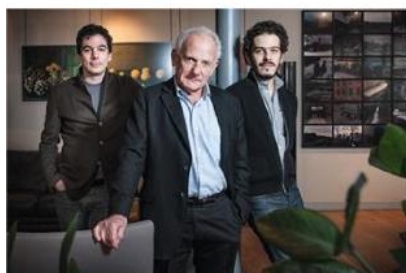


Christer Strömholm

Wanda

De la tendresse: voilà ce que retient Karmitz des images de Strömholm sur les beaux travestis de la place Clichy.

Paris, début des années 1960, tirage argentique.



Avec ses fils Elisha et Nathanaël, à qui il a confié les rênes de MK2.

brisé le silence.» «Pas une pièce de sa collection ne pourrait être retirée, toutes construisent une réflexion autour des deux thèmes qui le hantent, l'exil et le judaïsme», souligne Antoine de Galbert, qui l'a invité à la Maison rouge. «Étranger résident» est le titre de cette exposition: comme si, dans la collection, Karmitz avait enfin trouvé sa terre d'accueil. Dans chacune des salles de sa maison, qui s'enroule autour du figuier de son jardin secret, on perçoit alors combien l'accrochage se déploie, à chaque fois, autour d'une espèce de trou noir. Dans la bibliothèque, c'est un quasi-monochrome terreux de Dubuffet; dans le bureau, le visage quasi effacé de *l'Enfant juif* (1892-1893), sculpté par Medardo Rosso, et photographié par Patrick Faigenbaum; et dans le salon, une toile stupéfiante d'Alberto Giacometti [ill. ci-contre]. «L'un des plus beaux tableaux au monde», assure son propriétaire. Soit une silhouette d'homme, émergeant des cernes obsessionnels du sculpteur suisse, au sein desquels l'œil discerne, s'il est attentif, un corps de femme, comme une matrice. Un enfouissement et une renaissance à la fois. «Je l'ai acheté à une époque où personne n'en voulait... Il y a tout, là-dedans. Le silence... Giacometti, c'est Beckett en peinture. Il ne reste plus rien. Le cœur de l'art moderne, c'est ce silence.» Le cœur de Marin Karmitz aussi, sans doute. ■

L'exposition d'un certain regard

Cette exposition, Marin Karmitz l'a véritablement conçue comme un film. Son dernier film. Scénario soigneusement écrit, montage au cordeau... «Mon père est avant tout un artiste, cette exposition, il la conçoit vraiment comme un film sur lui et sa passion sur l'art, un autoportrait sincère et explicite», confirme l'un de ses fils, Elisha. Articulé autour d'un somptueux Giacometti, et d'une toile énigmatique de Vilhelm Hammershøi, le parcours regorge de bijoux de la photographie moderne: Lewis Hine, Saul Leiter, Christer Strömholm, W. Eugene Smith, jusqu'aux contemporains Antoine d'Agata ou Chantal Akerman. Le tout jalonné d'œuvres de plasticiens, du trop oublié Bernard Dufour à ses complices Annette Messager et Christian Boltanski.

«Étranger résident

La collection Marin Karmitz»

du 15 octobre au 21 janvier
la Maison rouge • 10, boulevard de la Bastille • 75012 Paris • 01 40 01 08 81
www.lamaisonrouge.org

Catalogue

Textes d'Erri de Luca, Julie Jones, et entretien entre Marin Karmitz et Christian Caujolle • coéd. Page / La Maison rouge • 256 p. • 28 €



Alberto Giacometti

Nu

Un corps hanté par d'autres
corps, et par le silence... Aux
yeux de Karmitz, Giacometti,
c'est Beckett en peinture.

1964, huile sur toile, 92 x 73 cm.

Les natures (même pas) mortes d'Irving Penn

Il voyait dans la photo un instrument hybride entre le stradivarius et le scalpel. Compositeur virtuose à la précision chirurgicale, Irving Penn a réalisé pour *Vogue* des portraits et séries de mode mythiques. Mais pas uniquement... À l'occasion de sa rétrospective au Grand Palais, zoom sur ses vanités, aussi sublimes que trash.

Par Natacha Nataf

PAGE CI-CONTRE

***After-Dinner Games,*
New York**

Château de cartes cubiste parfaitement équilibré, cette nature morte met en scène des symboles traditionnels de la vanité (cartes, dés, liqueur...), qu'elle contamine aussitôt à coups de cendres, de café et d'allumette brûlée. Salement élégant.

1947, tirage dye transfer
de 1985, 56,5 x 46 cm.

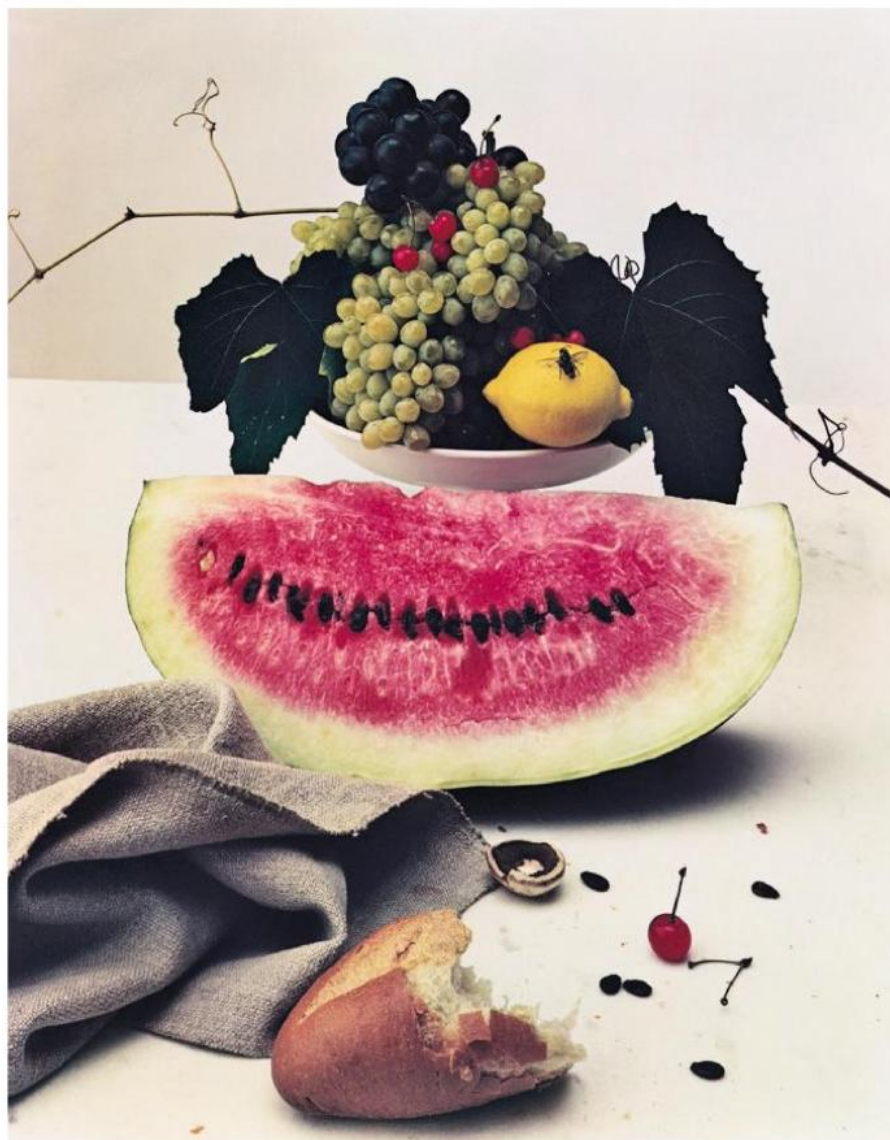
Actif pendant soixante-dix ans, Irving Penn (1917-2009) a régné, avec son grand rival Richard Avedon, sur les pages mode et culture du *Vogue US*. Francis Bacon, Igor Stravinsky, Le Corbusier, Marlene Dietrich, Simone de Beauvoir... Tout ce que le siècle a compté d'artistes et d'écrivains est venu défiler dans son studio de la Cinquième Avenue. Ce que l'on sait moins, c'est que le photographe maraudait le soir dans les rues de New York dans l'espoir d'y traquer l'exact opposé de ses clichés chics et sophistiqués : gobelet noir de crasse, paquet de Camel recouvert d'herbes et de plumes brisées, gant fossilisé dans la boue... Autant de détritus qu'il aimait à sortir du caniveau pour leur redonner vie dans son atelier, avec la même attention qu'il accordait à Picasso ou à la duchesse de Windsor.

Magie des sels de platine et de palladium ! Excellant dans cette technique de tirage du XIX^e siècle réputée inaltérable, Penn a immortalisé dans la plus sensuelle des noirceurs ces objets affreux, sales et répugnants : un traitement royal qui ne manquera pas de choquer ses contemporains.

Par-delà l'effet zombie des images

Peintre de formation, le frère aîné du cinéaste Arthur Penn a également composé tout au long de sa carrière des natures mortes. Avec des os d'animaux et des crânes humains, des cuisses de grenouille crues et des escargots vivants, ou une simple tête de poulet, arborant une élégante crête rouge. Ce dernier cliché a beau dater de 2003, impossible de ne pas penser à sa femme, le top model suédois Lisa Fonssagrives-Penn, qui posa en 1949 parée d'un chapeau extravagant, surmonté de longues plumes noires et de deux têtes de coq. D'un siècle à l'autre, les motifs (coqs, cartes à jouer, tabac...) circulent et réapparaissent dans l'œuvre de Penn pour nous répéter cette phrase désagréable, un brin oubliée : *memento mori*. Souviens-toi que tu vas mourir. ►►►





CI-CONTRE
Still Life with Watermelon,
New York

1947, tirage dye transfer de 1985, 55,9 x 44,5 cm.

PAGE DE DROITE
Frozen Foods, New York

1977, tirage dye transfer.

La foire aux vanités

«Vanité des vanités, et tout n'est que vanité» : la parole biblique devient au XVII^e siècle un genre pictural à part entière, évoquant, à travers d'austères ou baroques natures mortes, la précarité de l'existence et la futilité des occupations humaines. Essaimant dans toute l'Europe, les vanités trouveront leur point d'acmé chez des peintres aussi différents que Sébastien Stoskopff, Pieter Claesz, Juan Sánchez Cotán [ill. p. 48] ou encore Caravage, à qui Penn rend hommage avec cette corbeille de fruits.

Si le pain et les cerises (qui se gâtent très vite) symbolisent classiquement la fuite du temps, Penn aime à introduire dans ses tableaux photographiques des éléments perturbateurs, qu'il nomme «poisons» : ici des miettes et des pépins, ailleurs des taches, des cendres ou une allumette brûlée [ill. p. 137]. Cette *vanity fair*, absolument singulière dans l'histoire de l'art, illustrera même à coups de fruits et de légumes surgelés une ultime prétention : l'idée que l'homme (et le photographe) puisse interrompre la corruption de la matière... ►►►



Persian Violet
Cyclamen,
New York

Vers 1973, tirage
jet d'encre.

Single Oriental
Poppy,
New York

1968, tirage dye
transfer de 1989,
55,6 x 43,5 cm.



Les fleurs du malaise

Roses, pivoines, tulipes, lys, pavots d'Orient et cyclamens... malgré l'éclat des images, le bouquet d'Irving Penn a bien quelque chose de final. Publiées chaque année dans *Vogue* entre 1967 et 1973 (et réunies dans un livre en 1980), ses séries de fleurs saisies sur un fond blanc irradiant ont parfois éclipsé ses propres séries de mode. C'est dire, encore, l'indifférence de Penn à l'égard des hiérarchies. Mais inutile cette fois de glisser une mouche pour évoquer la putréfaction à venir : la mort

est déjà partout à l'œuvre, altérant ici la soie des pétales, là la fraîcheur des couleurs... Paradoxalement, ces fleurs coupées semblent douées d'une vie propre, de mouvements allègres et secrets, d'une grâce que rien ne saurait ternir ou faner. Avec humour, Penn a même intitulé l'un de ses pavots dansants *Showgirl* (1968) : une silhouette rose au cœur noir ultragraphique, qui n'a rien à envier à la *covergirl* Veruschka, posant l'année précédente dans un fourreau à corolle de taffetas noir signé Balenciaga. ►►



CI-CONTRE

Single Oriental
Poppy (A), New York
1968, tirage dye transfer de 1987.

PAGE DE DROITE

Rose Blue Moon, Londres
1970, tirage dye transfer.

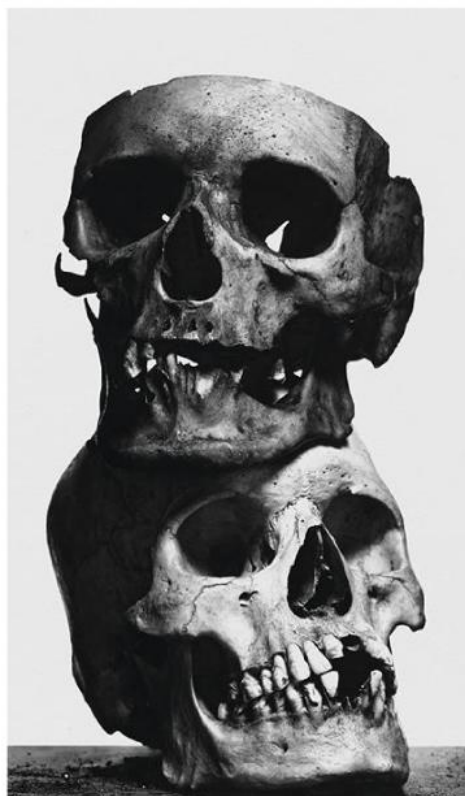


**Edifice,
New York**

1979, épreuve au platine et palladium.

**The Poor Lovers,
New York**

1979, épreuve au platine et palladium.



Ashes to ashes

Fils d'horloger, Penn sait mieux que quiconque que le temps nous est compté. Et c'est d'ailleurs avec une précision d'orfèvre qu'il compose ses natures mortes en les dessinant avant de les réaliser avec des crânes superposés, telles des architectures précaires sur le point de vaciller. Penn n'est pas seul au XX^e siècle à prolonger cette tradition iconographique. Que ce soit dans les stridences acides du pop art (Andy Warhol), les doux silences métaphysiques de Gerhard Richter ou l'autoportrait glaçant

de Robert Mapplethorpe, le motif revient crânement hanter ce siècle de tous les massacres et épidémies. Frôlant parfois l'abstraction, comme avec ces colonnes de vertèbres savamment déséquilibrées, Penn – qui collectionne les poussières – n'aime pourtant rien tant que revenir à l'homme. Même quand il cadre une cigarette éventrée ramassée dans la rue, ce qui l'intéresse avant tout est le geste de celui qui l'a écrasée. Comme une infime trace d'humanité à préserver. ■

L'événement Irving Penn

Coproduite avec le Metropolitan Museum de New York en collaboration avec la fondation Irving Penn, l'exposition du Grand Palais célèbre le centenaire du photographe new-yorkais avec faste. Réunissant plus de 240 tirages réalisés de sa main, elle présentera ses séries de mode et ses portraits iconiques conçus pour le *Vogue US* – le fameux rideau peint de son studio a lui aussi fait le voyage –, et tout ce qui fait le sel de sa production parallèle : scènes de rue (aux États-Unis, au Mexique et en Europe), natures mortes, nus, portraits ethnographiques, sans oublier sa série sur les «petits métiers» élaborée avec Robert Doisneau – son assistant à Paris – en hommage à Atget... On a hâte !

«Irving Penn»

du 21 septembre au 29 janvier
Grand Palais – Galeries nationales
3, avenue du Général Eisenhower
75008 Paris • 01 44 13 17 17
www.grandpalais.fr

**Catalogue Irving Penn,
le centenaire** • éd. RMN / Grand
Palais • 372 p. • 59 €

Retrouvez l'ensemble de
l'œuvre d'Irving Penn sur...
www.beauxarts.com

PAGE DE DROITE
**Cigarette No. 17,
New York**
1972, épreuve au
platine et palladium.



Biennale de Lyon, focus sur 4 artistes aériens

Ancrés à Montréal, Berlin, Rio ou Limassol, ils font une escale remarquée, cet automne, dans les «Mondes flottants», l'exposition principale de ce grand rendez-vous.

Par Emmanuelle Lequeux

Emmanuelle Lavigne, directrice du Centre Pompidou-Metz et commissaire de la biennale de Lyon 2017, a concocté, pour cette 14^e édition, une déambulation singulière à travers la création contemporaine : «L'art garde une grande force émancipatrice et permet au spectateur de prendre la tangente par le rêve, explique-t-elle. Mon désir, c'est que le visiteur se sente navigateur au sein du paysage constamment mouvant, traversé de flux et d'énergies» que compose cette double exposition, au MAC et à la Sucrière (avec une incartade place Antoine Poncet, où s'élève un utopique dôme géodésique de Richard Buckminster Fuller). Une

biennale comme un plan d'évasion, donc, mais bien ancrée dans le réel. La présence d'artistes latino-américains, qui ont résisté de tout leur art aux dictatures, comme Cildo Meireles, rappelle comment peuvent se former des bulles de résistance dans les situations les plus tragiques. De nuages de mots en nébuleuses de sons, de cerfs-volants en immersions mélancoliques, le parcours se refuse à tout spectaculaire, pour favoriser l'expérience du visiteur. Particulièrement attendues, les nouvelles productions de Jill Magid, Melik Ohanian, Hans Haacke, Fernando Ortega ou Shimabuku nous invitent dans un monde qui flotte, mais qui surtout pense à demain.



Chant du merle noir

Réactivant la technique photographique oubliée du cyanotype, Discrit livre au bleu de Prusse le chant des oiseaux, ici réduit à leur fantomatique spectrogramme.

2016, cyanotype sur papier, 59 x 40 cm.

Julien Discrit L'homme de l'invisible



Rendre visible ce qui ne se voit pas, telle est la quête sans cesse renouvelée de Julien Discrit. Cartes IGN actualisées, relevés topographiques, sédiments, diagrammes... autant de données que ce trentenaire exploite pour tenter de révéler la face cachée du réel et ses terres inconnues. Un de ses derniers projets en date ? De superbes cyanotypes (technique ancestrale

de photographie) sur fond bleu, proposant une visualisation graphique de chants d'oiseaux [photo]. Exploration du son... et aussi du temps et de la tension entre le visible et le dissimulé : dans son film, *Un jour, un jour*, il s'inspire d'un des bâtiments mythiques de Montréal (où il vit une partie du temps), la Biosphère. Ce dôme géodésique, conçu dans le cadre de l'Exposition universelle de 1967 par l'architecte Richard Buckminster Fuller, a pris feu en 1976, et il ne subsiste aujourd'hui que sa structure transparente. L'artiste s'essaie à «reconstituer» l'incendie, exploitant ce motif pour composer une parabole de la fin des utopies modernistes.



Jorinde Voigt

Les chants de la Terre



De loin, cela ressemble à de précieuses partitions. Les formes y flottent sur un enchevêtrement savamment orchestré de lignes, où se mêlent l'or et le graphite. Immersives comme le sont peu de dessins, les œuvres de Jorinde Voigt, née en 1977 et installée à Berlin, se composent comme des mondes en soi.

De façon plus ou moins cryptée, elles hébergent toutes sortes de données, spirituelles, scientifiques, météorologiques, qui leur donnent cette allure de parchemin ancien, enluminé de modernité. À Lyon, l'artiste allemande, célébrée de biennale en biennale, introduit la couleur dans ses feuilles immenses (elles font ici jusqu'à 8 mètres de long, formant un espace en soi). Elle dévoile les derniers fragments de son opus intitulé *Song of the Earth*. Inspirés par le *Chant de la Terre*, symphonie de Gustav Mahler, ces dessins, qui combinent art visuel et musique, se laissent traverser par différents mouvements de notre système solaire, à commencer par la rotation de la Terre. Aussi cosmiques que chorégraphiques, ils s'offrent à lire à des performers, autorisés à en donner une interprétation des plus libres.

Radical Relaxation (VI) (Stress + Freedom) **Sloterdijk/Rousseau**

Avec leurs formes organiques et flottantes, les vastes dessins de Jorinde Voigt composent d'abstraites chorégraphies. Durant la biennale, ils s'offriront aussi à l'improvisation de musiciens, invités à digresser à partir de leurs lignes.

2016, encre, craie grasse, pastel, crayon sur papier, 140 x 100 cm.



Né en Espagne, Daniel Steegmann Mangrané s'est rapidement fait tropicaliser par le Brésil, où il réside désormais. C'est cette force vive de la jungle qu'il tente de partager à Lyon, avec notamment cette œuvre au nom énigmatique : *M O R P H O*.

Daniel Steegmann Mangrané

La nature pour toute culture



Et si le musée devenait jardin ? Sans aller aussi loin, Daniel Steegmann Mangrané plante de petites graines dans tous les lieux d'art qui l'invitent, histoire de rappeler les liens qui nous unissent à la nature. Il lui est ainsi arrivé d'inciser le sol d'un espace d'exposition afin d'y faire pousser des plantes invasives ou de transformer le Centre Pompidou-Metz, au printemps dernier, en une terre féconde, pour l'exposition «Jardin infini – De Giverny à l'Amazonie». «Confondre l'intérieur et l'extérieur de l'exposition est l'un des premiers devoirs de l'art : l'espace du musée ne peut plus être un espace d'accumulation d'artefacts, isolé et protégé de l'extérieur, mais un lieu où notre rapport aux objets et à la réalité est reconfiguré», assure-t-il. L'artiste espagnol, installé à Rio, compose à Lyon une installation d'allure parfaitement moderniste, mais plus tropicale que jamais. Un paysage digne de l'ère de l'anthropocène, où il est question de papillons, de terres fertiles et d'exubérance du vivant.



L'artiste imagine des scénographies singulières et immersives, comme ici à abc-art berlin contemporary.

2013, rideaux Kriska en aluminium découpés au laser.

«Mondes flottants – 14^e biennale de Lyon», du 20 septembre au 7 janvier
À la Sucrière, au MAC et place Antoine Poncet • 04 27 46 65 60 • www.biennaledelyon.com

Untitled

De simples toiles abstraites? Peut-être, mais chargées d'une forte symbolique. L'artiste chypriote les a, en effet, peintes à partir de pigments de billets de banque démonétisés.

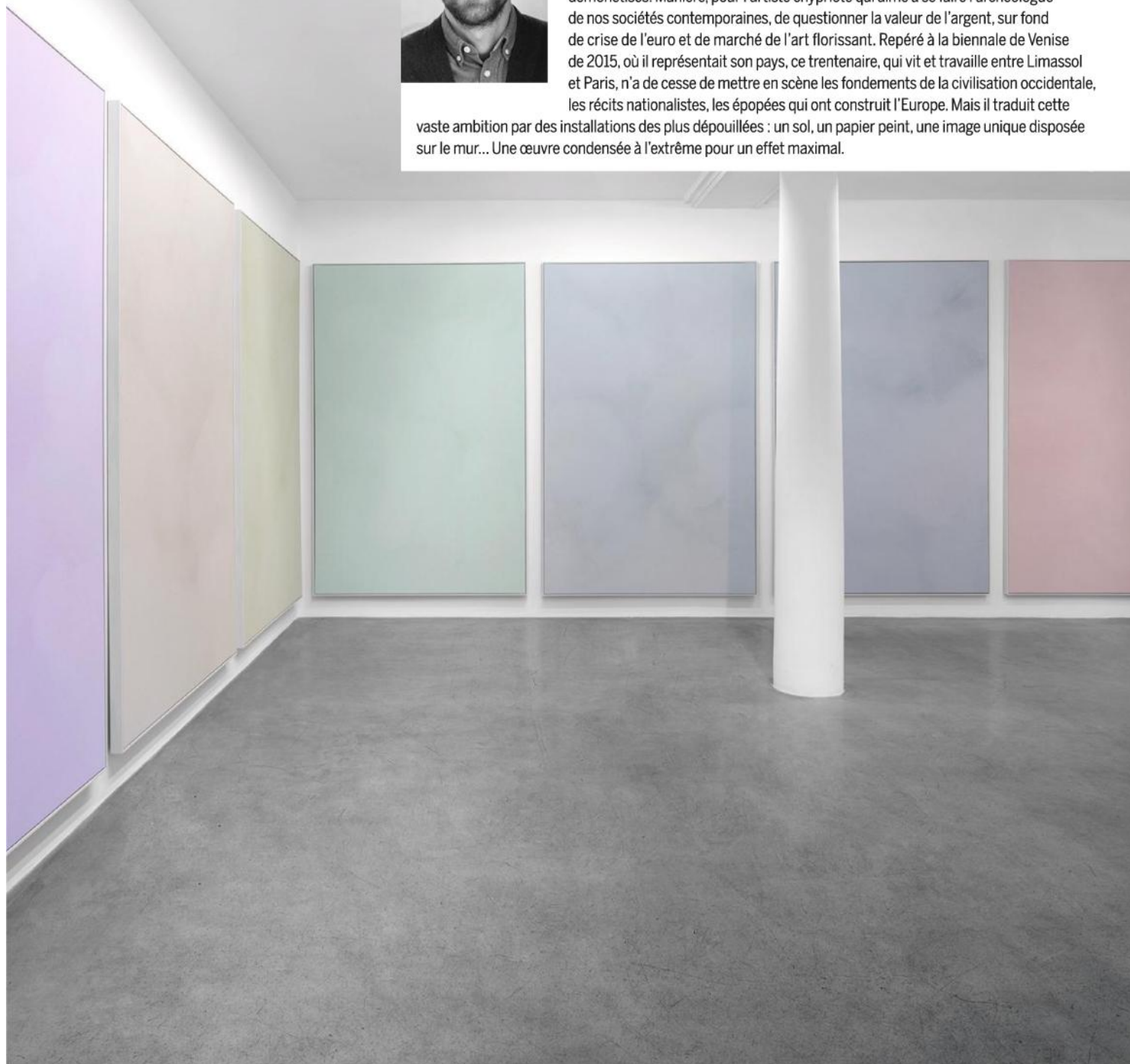
2016, ensemble de sept *pulp paintings* sur toile montés sur châssis aluminium et encadrés, 280 x 180 cm chacun.

Christodoulos Panayiotou

La couleur de l'argent



Les *pulp fictions*, ce sont toutes ces histoires triviales et bourrées de clichés, dédiées à la distraction des masses populaires et imprimées sur du papier ultra bon marché, le *pulp paper*. Pour ses *pulp paintings*, Christodoulos Panayiotou s'inspire de cet héritage. Mais ses monochromes pastel, *a priori* sans saveur, en ont bel et bien une : celle de l'argent. Car leurs pigments proviennent en fait de billets de banque démonétisés. Manière, pour l'artiste chypriote qui aime à se faire l'archéologue de nos sociétés contemporaines, de questionner la valeur de l'argent, sur fond de crise de l'euro et de marché de l'art florissant. Repéré à la biennale de Venise de 2015, où il représentait son pays, ce trentenaire, qui vit et travaille entre Limassol et Paris, n'a de cesse de mettre en scène les fondements de la civilisation occidentale, les récits nationalistes, les épopées qui ont construit l'Europe. Mais il traduit cette vaste ambition par des installations des plus dépouillées : un sol, un papier peint, une image unique disposée sur le mur... Une œuvre condensée à l'extrême pour un effet maximal.



MOULIN ROUGE® PARIS



Feerie

LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 175 €
REVUE À 21H ET À 23H À PARTIR DE 77 €

MONTMARTRE

82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82

CECI EST UN DOCUMENT CONNECTÉ !
TÉLÉCHARGEZ



FLASHEZ
l'image repérée avec l'application

WWW.MOULIN-ROUGE.COM
FACEBOOK.COM/LEMOULINROUGEOFFICIEL

GUIDE DES EXPOSITIONS

Pages coordonnées par
Emmanuelle Lequeux

162

À Paris, les galeries font leur rentrée

Belles et rebelles, les *Nanas* de Niki de Saint Phalle mettent en joie la rue de Seine. Chez les Vallois, ces silhouettes débordant de liberté et d'exubérance font exploser tous les canons.

MUSÉES & CENTRES D'ART

150

Les nouveautés d'octobre

152

Trois raisons d'aller visiter le nouveau musée Yves Saint Laurent

154

Notre sélection : les expositions à voir en France

156

Entretien avec Hicham Berrada

158

Carton ou flop ? Les fréquentations des musées

160

Temps forts à Londres

GALERIES

162

3 expositions coups de cœur

164

Bertrand Lavier sème la zizanie dans le design

Niki de Saint Phalle
Lili ou Tony, 1965

Les nouveautés d'octobre

1 Le musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis totalement rajeuni

Depuis 1981, les bâtiments de l'ancien carmel datant du XVII^e siècle abritent le musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis (93), fondé en 1901. Celui-ci renferme des collections uniques consacrées notamment au Moyen Âge, à la Commune de Paris ou encore au poète Paul Éluard. Celles sur la guerre franco-prussienne de 1870 et la Commune de 1871 – un fonds de 15 000 œuvres – viennent de faire l'objet d'un nouvel accrochage, réparti en quatre salles. Un vaste chantier qui a notamment permis de rénover les espaces d'exposition, renouveler l'accrochage permanent et restaurer 40 œuvres sur papier et cinq peintures. www.musee-saint-denis.fr

Françoise-Aline Blain



Narcisse Chaillou *Le Dépeceur de rats*, 1871

2 Réinstallation de la collection Paul Landowski

Au printemps dernier, la ville de Boulogne-Billancourt (92) avait décidé de fermer le musée-jardin dédié à l'artiste. Construit en 1965 à l'emplacement de sa maison-atelier, il avait été jugé peu adapté pour recevoir du public. La collection du sculpteur s'est installée le 14 septembre au 4^e étage du musée des Années Trente, dans une scénographie renouvelée.

Prix de Rome en 1900, le créateur du *Christ rédempteur de Rio* a vécu à Boulogne de 1906 à sa mort, en 1961. Sa maison et ses collections ont été données à la Ville en 1982 par ses héritiers. **F.-A. B.**

www.boulognebillancourt.fr



Paul Landowski
Sun Yat-sen, 1930

3 Rouen invente l'accrochage par référendum

C'est l'un des premiers établissements du genre en région avec plus de 800 000 objets conservés.

Le Muséum d'histoire naturelle de Rouen (76), fondé en 1828, inaugure le 20 octobre la section des Amériques, au sein de la galerie des Continents. Pour l'occasion, carte blanche a été donnée à des représentants des Osages, tribu amérindienne de l'Oklahoma (États-Unis), et des Indiens Kayapos de la forêt amazonienne (Brésil).

Par ailleurs, l'opération «la chambre des visiteurs» est reconduite cette année, ouverte à l'ensemble des musées de la métropole. L'idée : permettre au public de choisir parmi les œuvres des réserves celles qui seront exposées. En 2016, plus de 17 000 personnes avaient pris part à l'initiative. **F.-A. B.**

<http://museumderouen.fr>
www.lachambrevisiteurs.fr



4 Un lifting pour le château de Rambouillet

Façades ravalées, toitures refaites, menuiseries changées, combles isolés, paratonnerres mis aux normes... Après plus de deux ans de travaux, le château de Rambouillet (78) a rouvert le 15 septembre. Près de 5,5 M€ ont été investis par le Centre des monuments nationaux pour rénover cette ancienne résidence royale. À l'occasion de sa réouverture, une exposition, «Les princes de Rambouillet» (jusqu'au 22 janvier) y est présentée, à partir des collections du château de Versailles. Une évocation de la famille de Bourbon-Penthièvre qui, au XVIII^e siècle, fut propriétaire du domaine. **F.-A. B.**

www.chateau-rambouillet.fr

MUSÉE MAILLOL

EXPOSITION 22 SEPT. 2017 - 21 JANV. 2018



POP ART

ICONS THAT MATTER

COLLECTION DU WHITNEY MUSEUM OF AMERICAN ART

Cette exposition est organisée avec le Whitney Museum of American Art, New York



#PopArtMaillol

61 Rue de Grenelle 75007 Paris

Avec le soutien de
NATIXIS
BEYOND BANKING

Une exposition
culturespaces

TF1

LCI

nova
LE GRAND MIX

UGC

RATP

20
minutes

ANOUS PARIS

Konbini

GRAZIA

fnac

TROISCOULEURS

PARIS
PREMIERE



Ci-dessus, l'hôtel particulier du 5, avenue Marceau, en 1982, désormais dévolu à la mémoire du maître [ci-contre, dans son studio, en 1986]. À droite, robe hommage à Picasso, collection haute couture automne-hiver 1979.



► PARIS • MUSÉE YVES SAINT LAURENT

Trois raisons d'y aller

C'est avec une émotion particulière que sera inauguré le 3 octobre le musée dédié à Yves Saint Laurent par Pierre Bergé, récemment disparu.

Pour connaître YSL de A à Z

Un nouveau musée naît en lieu et place de la fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent. Et, plus que jamais, YSL demeure le grand empereur du 5, avenue Marceau. Alors que la fondation accueillait toutes sortes d'expositions patrimoniales, aux liens plus ou moins lâches avec l'univers révolutionnaire du couturier, la nouvelle institution désirée par Pierre Bergé [lire p. 18], avant sa mort le 8 septembre, est tout entière dévolue à la mémoire de son génial compagnon disparu en 2008. «Ainsi se poursuit cette aventure commencée il y a longtemps, quand nous ne savions pas que le destin allait nous faire signe», résumait-il, alors qu'il devait aussi inaugurer un second musée, à Marrakech, dans les jardins Majorelle où aimait se retirer le couturier. Site historique de la maison Yves Saint Laurent, l'hôtel particulier de l'Alma a été entièrement rénové. Les espaces d'exposition, autrefois étriés, ont été agrandis, grignotant notamment une partie des salons de réception.

Pour percer les secrets d'un atelier de haute couture

Tout le site est désormais dévolu à la très riche collection de la maison. Pour évoquer la quintessence du style YSL, de somptueux croquis et, bien sûr,

des créations emblématiques (smokings, sahariennes, trench-coats), qui revisitent le vestiaire masculin pour l'amazone moderne, et font partie de l'histoire de la libération de la femme. Ce parcours rétrospectif réveille aussi les fantômes de Cocteau, de Proust ou de Wagner, héros de la saga de l'enfant d'Oran, tout en ressuscitant le quotidien de l'atelier : patrons, fiches de manutention, échantillons de broderie, plans de défilés... La vie d'une petite main.

Pour découvrir un patrimoine exceptionnel

De nouveaux espaces de conservation ont également été aménagés dans les anciens ateliers, afin d'accueillir le patrimoine accumulé pendant des décennies, auparavant stocké à la Villette. Riche de plus de 5000 modèles haute couture, ce fonds documentaire offre un substrat exceptionnel pour les expositions futures, notamment «l'Asie rêvée de Saint Laurent», prévue pour octobre 2018. Car tout fut pensé pour la transmission aux générations à venir de ce savoir-faire époustoufflant. Les plus beaux prototypes sont conservés, accompagnés de leurs bijoux, chapeaux, écharpes et fleurs. Cela permet de couvrir in extenso chacune des collections, de 1962 à la fermeture en 2002. Sans oublier la centaine de costumes créés pour le cinéma, à commencer par les robes mythiques de Catherine Deneuve dans *Belle de jour*, en 1967. De quoi largement inspirer les jeunes créateurs. Emmanuelle Lequeux

À VOIR

Parcours rétrospectif

Du 3 octobre
à septembre 2018
5, avenue Marceau
75016 Paris
01 44 31 64 00
www.fondation-pb-ysl.net

Visitez le musée en 100 secondes sur...
www.beauxarts.com

museabrugge.be

BRUGGE

MUSEA
BRUGGE



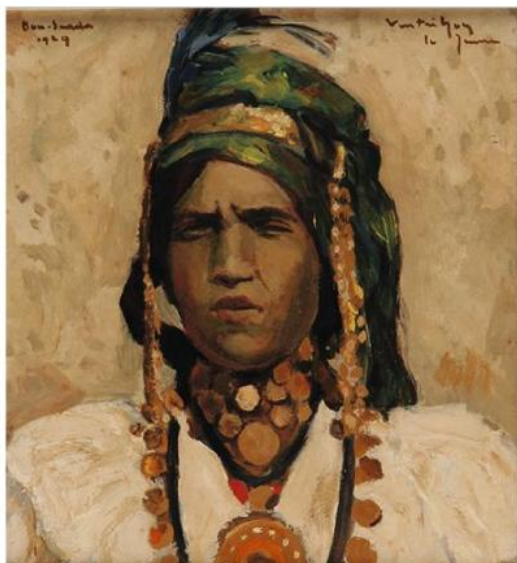
PIETER POURBUS ET LES MAÎTRES OUBLIÉS

Groeningemuseum Brugge, 13 octobre 2017 – 21 janvier 2018



Knack





Gaston Ventrillon
Femme d'Abou Saâda, 1929

► NANCY • MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DU 7 OCTOBRE AU 4 FÉVRIER

La Lorraine orientale

Sur le fil d'une frontière changeante, la Lorraine est une terre de brassage, comme le rappelle l'opération régionale intitulée «Lorrains, qui êtes-vous?». Le merveilleux musée des Beaux-Arts de Nancy répond à la question en ouvrant largement son horizon, jusqu'aux terres d'Orient. Maroc ou Égypte, ces contrées lointaines qui furent les *terrae incognitae* préférées des peintres du XIX^e siècle ont accueilli nombre d'artistes natifs de Lorraine. Parmi eux, l'aquarelliste Jacques Majorelle: on doit à cet explorateur les envoûtants jardins de cactées de Marrakech, qui abritent désormais le musée Yves Saint Laurent. Mais aussi Victor Prouvé, père de Jean, le fameux architecte moderniste. Cet artisan aux doigts d'or partage avec ses pairs de l'Art nouveau, Daum et Gallé, sa fascination pour les arabesques islamiques et autres motifs hypnotiques. À l'Est, du nouveau, de Nancy à l'Orient. E. L.

«Lorrains sans frontières – Les couleurs de l'Orient»
3, place Stanislas • 54000 Nancy • 03 83 85 30 72
www.mban.nancy.fr



Clément Cogitore *Braguino*, 2017

► PARIS • MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ
JUSQU'AU 22 JANVIER

Une collection danoise impressionnante

Une drôle de passion a réuni les Hansen: le volapük. Une langue universelle, inventée en 1879 par Schleyer. Mais ce qui a véritablement soudé le couple, c'est un amour commun pour l'art français de leur temps. Accompagné de son épouse Henny, Wilhelm Hansen, Danois qui avait fait fortune dans l'assurance, a su acheter les plus beaux Corot, Degas, Cézanne, Sisley, Monet et autres Renoir au cours de ses multiples voyages à Paris. Très vite, ils ont ouvert l'une des galeries de leur manoir, au nord de Copenhague, afin que le public profite de ce qui a été qualifié, en 1918, de «plus belle collection impressionniste au monde». En 1951, l'État hérita de ces chefs-d'œuvre.

Toiles somptueuses, et qui voyagent rarement. On ne se privera donc pas d'aller admirer ces hôtes privilégiés du musée Jacquemart-André. Manet, Courbet et Gauguin quittent un temps Ordrupgaard, agrandie en 2005 d'une annexe imaginée par Zaha Hadid, pour retrouver le Paris de leurs origines. E. L.

«Le jardin secret des Hansen
La collection Ordrupgaard»
158, boulevard Haussmann
75008 Paris • 01 45 62 11 59
www.musee-jacquemart-andre.com



Edgar Degas
Femme se coiffant, 1894

► PARIS • LE BAL

JUSQU'AU 23 DÉCEMBRE

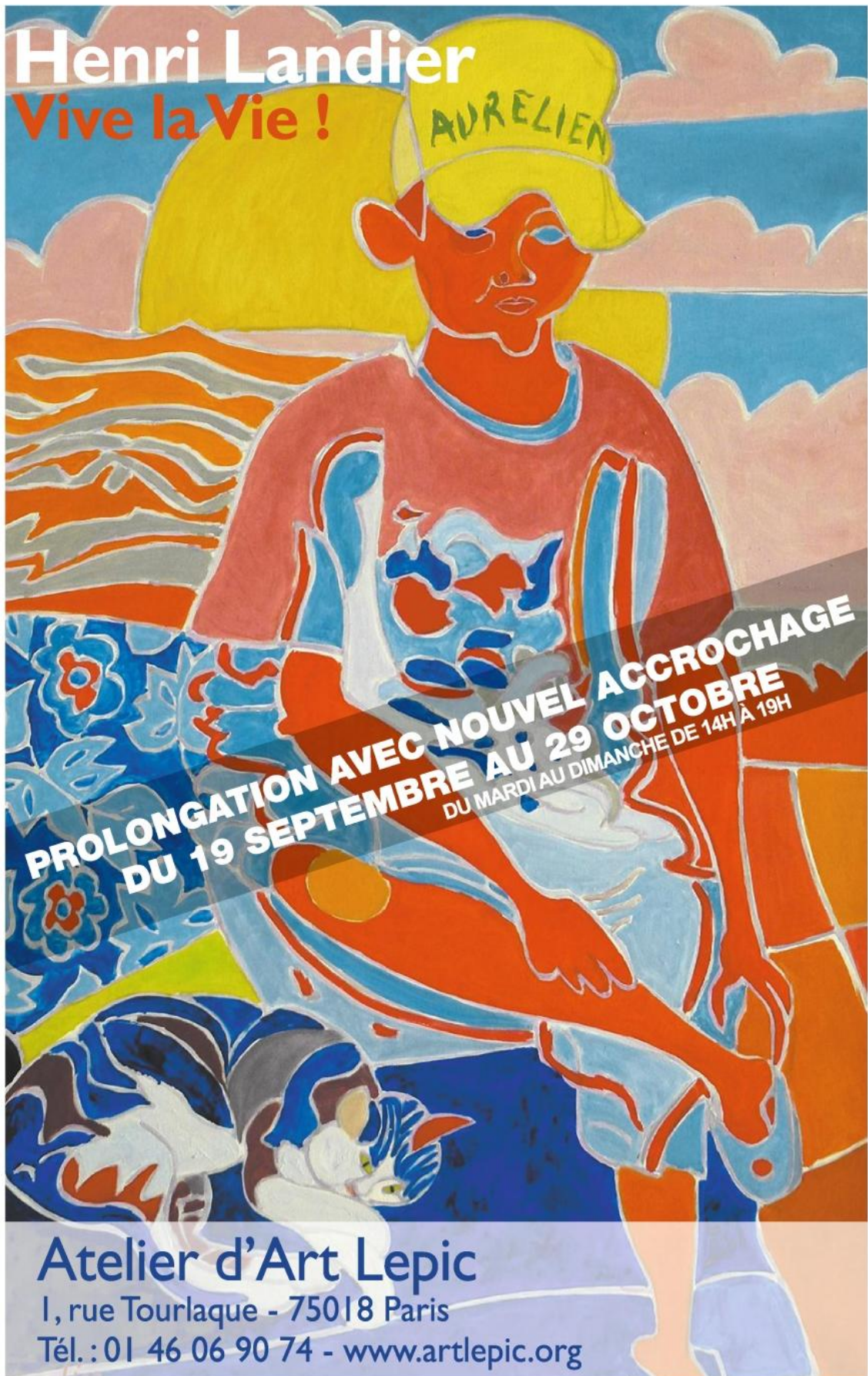
Clément Cogitore filme des utopistes sibériens

Même au fin fond de la taïga sibérienne, il n'y a rien de pire qu'un conflit de voisinage. Voilà ce que nous révèle la dernière exploration filmique de Clément Cogitore. Prix Ricard 2016, ce jeune artiste, qui oscille entre art et cinéma, s'est rendu en 2016 à Braguino, au cœur de la steppe de Sibérie, pour rencontrer un homme nommé Sacha Barguigne, parti là-bas fonder une petite communauté utopique. Tenter d'inventer une liberté nouvelle, en dialogue avec la forêt. Malheureusement, les deux familles qui en formaient le noyau dur n'ont pas réussi à s'entendre. Leur animosité réciproque est au cœur de cette exposition, qui ressemble à un long-métrage explosé en fragments dans l'espace. Plongé dans l'obscurité, le Bal porte le récit tendu de cet échec, parabole de l'impossibilité de composer avec «l'autre, la part maudite de soi», résume l'artiste, qui nous livre ici un «conte cruel». E. L.

«Clément Cogitore – Braguino ou la communauté impossible»
6, impasse de La Défense • 75018 Paris • 01 44 70 75 50 • www.le-bal.fr

Henri Landier

Vive la Vie !



PROLONGATION AVEC NOUVEL ACCROCHAGE
DU 19 SEPTEMBRE AU 29 OCTOBRE
DU MARDI AU DIMANCHE DE 14H À 19H

Atelier d'Art Lepic

1, rue Tourlaque - 75018 Paris

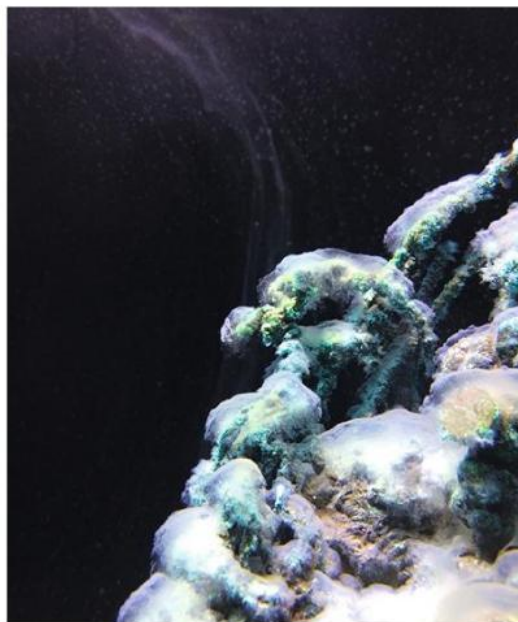
Tél.: 01 46 06 90 74 - www.artlepic.org

Hicham Berrada
Prototype d'une sculpture, 2017

«Hicham Berrada
 74 803 jours»

Avenue Richard de Tour
 95310 Saint-Ouen-
 l'Aumône
 01 34 64 36 10
 www.valdoise.fr

Découvrez la vidéo
 #3 Bloom
 d'Hicham Berrada sur...
 www.beauxarts.com



► SAINT-OUEN-L'AUMÔNE • ABBAYE DE MAUBUISSON
 DU 8 OCTOBRE AU 22 AVRIL



Hicham Berrada : «J'accélère violemment le temps»

Après avoir envahi de dunes le Palais de Tokyo au printemps dernier, le jeune artiste formé au Fresnoy déploie son univers d'alchimiste, à travers trois nouvelles pièces installées dans l'abbaye cistercienne de Saint-Ouen-l'Aumône. Entretien.

En quoi le site de l'abbaye de Maubuisson vous a-t-il inspiré ?

Je ne travaille jamais sur l'histoire d'un lieu, mais avec ses pierres très épaisses, ses ogives, cette abbaye donne l'idée d'un petit monde clos, d'un cocon permettant de se couper complètement de l'extérieur. Ce que sont, à leur manière, chacune de mes trois nouvelles pièces qui sont, elles aussi, comme des bulles.

Montrerez-vous l'un de vos étranges aquariums faisant interagir des processus chimiques ?

J'en ai imaginé un dans lequel deux sculptures de bronze sont soumises à une catalyse électrique accélérée. Elles échangent leurs électrons en un processus qui accélère violemment le temps : une semaine équivaut à quarante ans... Vraiment, on ne peut infliger pire au bronze ! Chacune de ces sculptures, créées à la cire perdue, engendre dans l'eau différents phénomènes. Cet aquarium où tout avance très vite place paradoxalement le visiteur dans un temps arrêté.

Le temps est-il l'un des acteurs principaux de votre œuvre ?

Oui, c'est exact. L'une des pièces de l'exposition met notamment en scène le temps en suspens. Je me suis inspiré de la description du paradis dans le Coran : les arbres sont d'or, le miel et l'eau d'une pureté éternelle. À partir de cela, j'ai composé un microcosme proposant un équivalent à cette vision : les murs sont en couverture de survie, un olivier doré est suralimenté en oxygène et les visiteurs sont contraints à porter chaussons et charlotte, comme dans un espace stérile. Si bien que l'on en vient à se demander si c'est le spectateur qui est nuisible à l'œuvre, ou l'œuvre au spectateur... **Propos recueillis par E. L.**

EN BREF

Par **Stéphanie Pioda**

Figeac / Musée Champollion Les Écritures du monde

Au début était le son, entendu, reproduit et devenu élément d'une mélodie répétée et transmise oralement. Et puis, un jour, s'est posée la question de l'écriture musicale, peut-être autour du IX^e siècle, date des plus anciens manuscrits notés parvenus jusqu'à nous. Des témoignages d'instruments paléolithiques jusqu'aux expérimentations de John Cage ou Earle Brown, en passant par les représentations d'instruments sur les céramiques grecques, l'exposition s'intéresse plus généralement à la transmission du patrimoine immatériel.

«Le chant des signes» jusqu'au 5 novembre
 place Champollion • 46100 Figeac
 05 65 50 31 08 • www.musee-champollion.fr

Lyon / L'autre biennale

Organisée par l'association la Sauce singulière, la Biennale hors normes prend d'assaut la ville de Lyon pour cette 7^e édition rassemblant artistes, inventeurs géniaux, malades mentaux et autres. Elle questionne l'acte de création, celui qui reste souvent à la marge et que l'on qualifie aussi bien de brut, d'outsider, de naïf, «singulier art qui s'enfonce dans les ténèbres du temps», pour emprunter les mots de Baudelaire. On prendra plaisir à découvrir les installations de Gilbert Peyre ou d'Alain Bourbonnais, ainsi que des œuvres venues de Chine ou d'Australie.

«7^e Biennale hors normes – L'étang moderne» du 29 septembre au 8 octobre
 divers lieux à Lyon (université Lumière Lyon II, mairie du III^e, Mapra, chapelle du centre hospitalier Saint-Jean de Dieu...)
 www.art-horslesnormes.org

Paris / Cité internationale des arts

Être artiste en Algérie relève du défi, tant sont rares les lieux d'exposition et tant il est difficile de vivre de son travail. Dans ce contexte, la photographie est prise d'assaut par la jeune génération. Celle-ci s'expose à la Cité des arts dans le cadre de la Biennale des photographes du monde arabe contemporain, organisée par l'Institut du monde arabe et la Maison européenne de la photographie. Vingt artistes y parlent de leur pays avec amour, élégance et poésie, mais sans concessions. Quelques noms à retenir : Farouk Abbou, Atef Berredjem, Youcef Krache et, en particulier, Sihem Salhi.

«Ikbal/Arrivées – Pour une nouvelle photographie algérienne»
 jusqu'au 4 novembre • 18, rue de l'Hôtel de Ville
 75004 Paris • 01 42 78 71 72
 www.citedesartsparis.net

10 cent 4 quatre paris direction José-Marc Gaudin

EXPOSITION

Continua Sphères ENSEMBLE

16.09 > 19.11.2017

www.104.fr

Loris Cecchini - Waterballet (Sensibile Choos), 2016 (PH. Lorenzo Frazzini)
 Fondation de l'École de la Ville de Paris - Venise
 Courtesy the artist and GALLERIA CONTINUA, San Emighele/Belluno/Les Moutiers/Habonim

313 Art Project 40mcube A Gentil Carioca ATHR Gallery
 Galerie Cécile Fakhoury Chatterjee & Lal
 Cittadellarte - Fondazione Pistoletto Collection Lambert en Avignon
 GALLERIA CONTINUA Galleria Franco Noero Gazelli Art House
 Galerie In Situ - fabienne leclerc König Galerie Galerie Krinzing
 mor charpentier M WOODS Perrotin
 Tornabuoni Art VNH Gallery Galerie Xippas

Ai Weiwei Leila Alaoui Jocelyn Anquetil & Charles Harrop-Griffiths
 Iván Argote Kader Attia Agostino Bonalumi Daniel Buren Alberto Burri
 Enrico Castellani Loris Cecchini Chen Zhen Nikhil Chopra
 Berlinda De Bruyckere Mark Dion Sam Falls
 Aurélie Ferruel & Florentine Guédon Lucio Fontana Carlos Garaicoa
 Douglas Gordon Shilpa Gupta Subodh Gupta Zhanna Kadyrova
 Anish Kapoor Brigitte Kowanz Lee Wan Reynier Leyva Nova
 Luis Enrique López-Chávez Lu Yang Ahmed Mater Moataz Nasr
 OPAVIVARÁ! Giovanni Ozzola Michelangelo Pistoletto Philippe Ramette
 Rosângela Rennó Jems Koko Bi Paolo Scheggi Andreas Schmitten
 Pascale Marthine Tayou Sisley Xhafa

MAIRIE DE PARIS

BIC orange

GALLERIA CONTINUA

Le Monde Télérama ANOUS PARIS Procks Movement Paris BeauxArts TROISCHOUERS



Mu cem

Exposition Nous sommes Foot
 11 oct. 2017 – 4 fév. 2018

Museums du sport

Mucem.org

Eplanade du J4, 7 promenade Robert Laffont, 13002 Marseille

© Antonio Mesa / Archives FFF

Avec le soutien de

Partenaires

Un événement



Raymond Depardon Peshawar, Pakistan, 1978



Park Avenue, New York, 1981

► PARIS • FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON
JUSQU'AU 17 DÉCEMBRE

Tous les chemins mènent à Depardon

Paysan et paparazzi, documentariste des silences de notre société et explorateur des douleurs du monde... Raymond Depardon a mille visages. Comment le célébrer dans les espaces contraints de la fondation de son frère d'armes Henri Cartier-Bresson ? L'écriture sert de leitmotiv à cette exposition resserrée, qui parvient néanmoins à évoquer le travail de l'artiste sur sa terre natale non loin de Villefranche-sur-Saône, sa *Correspondance new-yorkaise*, ses errances africaines. Grâce à son rapport aux mots, aux absences qu'ils autorisent, au hors-champ qu'ils permettent de mettre en scène, cet amoureux des temps faibles est parvenu peu à peu à faire sa place tout en s'opposant au dogme ultradominant de Cartier-Bresson. Pour Depardon, bien plus que de l'instant décisif, «une grande photo procède d'une pensée. Elle existe parce qu'elle était là, enfouie au fond de soi». Partons la traquer à travers ces images. E. L.

«Raymond Depardon – Traversers» 2, impasse Lebourg • 75014 Paris
01 56 80 27 00 • www.henricartierbresson.org

SUCCÈS

& ÉCHECS



Vue extérieure du Musée d'art moderne André Malraux (MuMa), au Havre.



MuMa, Le Havre
«Pierre & Gilles – Clair-obscur»
Du 27 mai au 20 août

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
776	56 675

Un très beau score. La fréquentation de juillet-août est la plus forte jamais enregistrée par le MuMa : +41 % en juillet par rapport à l'exposition référence «Nicolas de Staël» (2014) et +30 % en août.



Musée de l'Orangerie, Paris
«Tokyo – Paris
Chefs-d'œuvre du Bridgestone
Museum of Art de Tokyo
Collection Ishibashi Foundation»
Du 5 avril au 21 août

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
3566	420 798

Encore un succès pour le musée de l'Orangerie avec ces chefs-d'œuvre de la collection Ishibashi, unique étape française.



Centre Pompidou, Paris
«David Hockney»
Du 21 juin au 23 octobre

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
6 000	372 000

Affluence record pour la rétrospective du peintre britannique, qui devrait donc figurer parmi les expositions les plus fréquentées du Centre Pompidou.



Grand Palais, Paris
«Rodin – L'exposition
du centenaire»
Du 22 mars au 31 juillet

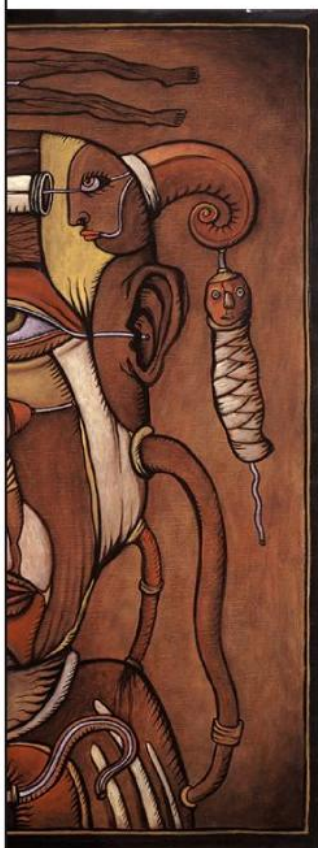
Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
2 634	300 226

On s'attendait à mieux pour cette magnifique exposition organisée à l'occasion du centenaire de la mort du sculpteur.

L'Internationale des Visionnaires

29 AVRIL — 5 NOVEMBRE 2017

Une exposition proposée par
JEAN-HUBERT MARTIN



Visuels : au centre : James Jack Brown, *Sans titre* ;
à gauche : Bernard Le Nen, *Tête* (détail) ;
à droite : R. Massa, *Sans titre* (détail).
Courtesy Collection Cécile Franco.

La Coopérative
**COLLECTION
CÉRÈS FRANCO**

www.collectionceresfranco.com

+33 (0)4 68 76 12 54

À MONTOLIEU, VILLAGE DU LIVRE ET DES ARTS (11)



EXPOSITION COFINANÇÉE PAR LA FONDATION EUROPÉENNE POUR LE DÉVELOPPEMENT RURAL
EUROPEAN RURAL DEVELOPMENT FUND

un événement
Télérama

Les temps forts à Londres

► LONDRES • SERPENTINE SACKLER GALLERY
DU 29 SEPTEMBRE AU 19 NOVEMBRE

Merveilleux Torbjørn Rødland

Formé à Bergen, oscillant entre les longues nuits d'Oslo et le soleil continu de Los Angeles, Torbjørn Rødland compose un univers vacillant, entre enchantement et inquiétude. Fétichiste des matières et des objets, le photographe norvégien s'empare du quotidien pour le faire trébucher. À première vue, ses scènes semblent banales. Mais soudain un détail alerte l'œil : la menace d'un déséquilibre, une fêlure qui fait tomber dans un autre niveau de réalité. L'enfance et ses désirs irréfrenés deviennent un leitmotiv dans ses clichés : «Les enfants sont épargnés par la rationalité. Le mystère, la magie et le mythe infiltrent leur réalité. C'est aussi le cas pour ma photographie. J'aime à ajouter de la complexité à l'image, en y superposant différents niveaux de sens.» Londres se plie cet automne à tous les caprices de cet enfant d'Alice aux pays des merveilles. E. L.

«Torbjørn Rødland: The Touch That Made You»
Kensington Gardens • West Carriage Drive • Londres
+44 20 7402 6075 • www.serpentinegalleries.org



Torbjørn Rødland *Heiress with Dogs, 2014*



Ilya & Emilia Kabakov *The Six Paintings About the Temporary Loss of Eyesight (They Are Painting the Boat), 2015*

► LONDRES • TATE MODERN DU 18 OCTOBRE AU 28 JANVIER

Les Kabakov retournent vers le futur

La révolution russe a tout juste cent ans. Ils en sont les enfants malmenés, les héritiers tortueux, les rejetons torturés. Voilà plus de cinquante ans qu'Ilya Kabakov, bientôt accompagné dans la création par son épouse Emilia, interroge dans ses poétiques installations les utopies du XX^e siècle, les déboires de la société soviétique, les possibilités d'en réchapper. Exilés près de New York depuis 1987, le couple phare de l'art conceptuel-narratif russe fait l'objet d'une vaste rétrospective, riche de plus de 100 pièces, de ses tout premiers dessins dans les années 1960, où il travaillait l'illustration pour enfants, à la fabuleuse parabole de *l'Homme qui s'est échappé dans l'espace depuis son appartement*. L'occasion, pour les déçus de leur Monumenta (2014) trop grandiloquent au Grand Palais, de pénétrer le fabuleux labyrinthe de leur pensée. E. L.

«Ilya & Emilia Kabakov: Not Everyone Will Be Taken into the Future»
Bankside • Londres • +44 20 7887 8888 • www.tate.org.uk

► LONDRES • BARBICAN CENTER
JUSQU'AU 28 JANVIER

La déflagration Basquiat

Il a débarqué comme une comète inattendue, il est parti à la vitesse d'une onomatopée. Boom ! Dans les années 1980, Jean-Michel Basquiat a fait l'effet d'une déflagration dans le monde de la peinture new-yorkaise. Boom ! était son interjection favorite : rien d'étonnant pour un gamin qui usa de la peinture comme d'une explosion et, en une décennie, réalisa l'œuvre d'une vie. Mille toiles, 2000 dessins ! De la nostalgie d'Haïti à la Factory de Warhol, le Barbican évoque ce fulgurant destin en une centaine de pièces, mais aussi des films rares, pour une rétrospective événement. «Jean-Michel a vécu comme une flamme,

a dit de lui son acolyte, le graffeur Fab Five Freddy. Il s'est consumé dans une lumière vive. Puis le feu s'est éteint. Mais les braises sont encore chaudes.» Vivement conseillé d'aller s'y brûler les yeux. E. L.

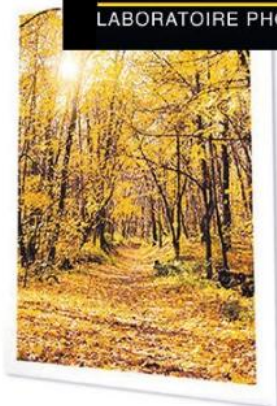
«Basquiat: Boom for Real»
Silk Street • Londres
+44 20 7638 8891
www.barbican.org.uk



Jean-Michel Basquiat
Self Portrait, 1984

NEGATIF+

LABORATOIRE PHOTOGRAPHIQUE



CHEZ **NEGATIF +**,
VOTRE POINT DE VUE
PREND TOUTES LES DIMENSIONS

- Libre service numérique
- Tirage photo argentique & jet d'encre en ligne
- Laboratoire argentique
- Atelier encadrement

- Impression d'art graphique
- Tableau photo
- Livre photo
- Service en ligne

3

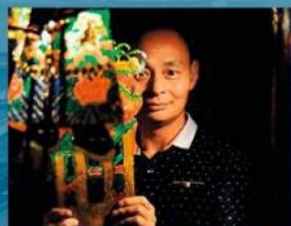
**MAGASINS
3 SERVICES**

100-106-108 rue la Fayette
75010 Paris
Tél. **0 805 390 000**



SOIRÉE DE LA FÊTE DE LA LUNE

lundi 2 octobre 19h



THÉÂTRE D'OMBRES DE LUOSHAN

Mardi 3 octobre 19h

PROMENADE AU CLAIR DE LA LUNE

Jeudi 5 octobre 19h

Spectacle gratuits sous Réserve
par téléphone ou mail



Tél. : 01 53 59 59 20
Mail : cccparisinfo@gmail.com
Facebook: [centrecultureldechine](#)
Twitter: [centrecultureldechine](#)
Instagram: [cccparislive](#)
www.ccc-paris.org

中秋 La Fête
de la lune

Centre Culturel de Chine à Paris
1 Boulevard de la Tour-Maubourg 75007 Paris

Ouverture du lundi au vendredi de
10h à 12h30 et de 14h à 18h



中国文化中心 | 巴黎
CENTRE CULTUREL DE CHINE | PARIS

Nos coups de cœur, de la rue de Seine au Marais

Gabriel Orozco
Fleurs fantômes 124, 2015



Niki de Saint Phalle
Louise, 1965

Galerie Vallois Des Nanas muséales

Les Nanas de Niki de Saint Phalle ? Plus que des compagnes joviales et girondes, elles sont des armes de combat ! Il ne faut pas croire que la plus populaire des artistes femmes du siècle passé se réfugiait dans la mièvrerie et le kitsch. Mariées ou sorcières, cavalières, maternantes, sensuelles, parturientes ou pétulantes, noires, parfois, pour évoquer le combat de tous les opprimés... On ne saurait compter les amazones qui sont sorties de son atelier à partir de 1965, «créatures joyeuses à la gloire de la femme, grandes car à l'égal des hommes». Leurs corps libres, jubilatoires et démesurés défilent dans les deux espaces de la galerie Vallois, qui représente la succession de la compagne de Jean Tinguely depuis 2013. Le tout est accompagné d'un catalogue coordonné par Catherine Francblin, auteur d'une autobiographie parfaite de l'artiste.

«Belles ! Belles ! Belles ! Les femmes de Niki de Saint Phalle»
jusqu'au 21 octobre • 33 & 36 rue de Seine • 75006 Paris • 01 46 34 61 07
www.galerie-vallois.com

Chantal Akerman
NOW, 2015



Galerie Chantal Crousel

Orozco et ses fleurs fantômes

«Dès ma première visite, le château de Chaumont m'a intrigué. J'ai dû l'approivoiser lentement, avec tous les niveaux d'histoire qui s'y cristallisent», confie Gabriel Orozco. Le plus célèbre des artistes mexicains les a mis en scène in situ, s'inspirant des rares fragments de papiers peints à fleurs qui traînent encore sur les murs en lambeaux. Violettes et pivoines fanées, bouquets de roses passées, il crée une troublante série d'images à partir de ces motifs champêtres, qu'il reproduit

à l'aide d'une imprimante bien fatiguée. Légèrement floues, malmenées, ces fleurs fantômes rappellent «la frivolité fondamentale de toute chose, mais elles sont aussi l'espace intime de la mémoire». Le plasticien les montre pour la première fois à Paris, accompagnées de nouvelles œuvres, notamment des sculptures taillées dans la pierre calcaire de Bali.

«Gabriel Orozco» jusqu'au 7 octobre • 10, rue Charlot
75003 Paris • 01 42 77 38 87 • www.crousel.com

Galerie Marian Goodman

Les voyages de Chantal Akerman

Depuis sa disparition, en 2015, la cinéaste belge continue de hanter le double champ dans lequel elle a opéré : cinéma et arts plastiques. Pour célébrer sa mélancolie et son talent à faire de chaque image un voyage, la galerie Marian Goodman dévoile deux de ses installations. La première, *In the Mirror* (2007), est une digression à partir d'une scène de *L'Enfant aimé ou Je joue à être une femme mariée*, son deuxième court-métrage, réalisé en 1971. On y voit une jeune femme juger sévèrement son corps nu devant

un miroir. Autoportrait aussi terrible dans *NOW* (2015), son dernier opus, projeté à la biennale de Venise en 2015. Le désert, sur cinq écrans, tentative de plénitude dans l'image. Mais la bande-son est pleine de la violence du monde, de ses guerres, de ses frontières brutales, de ses exils forcés. Fureur que l'artiste n'a pu supporter.

«Chantal Akerman – NOW»
jusqu'au 21 octobre • 79, rue du Temple
75003 Paris • 01 48 04 70 52
www.mariangoodman.com



CATHERINE NOLL

Bijoux d'artiste

du 17 octobre
au 4 novembre 2017

GALERIE MARTEL - GREINER

6, rue de Beaune
75007 Paris
06 22 80 73 27 - 01 84 05 62 49
info@martel-greiner.fr

www.martel-greiner.fr

► **GALERIE JOUSSE ENTREPRISE**
► **GALERIE KREO**

Bertrand Lavier sème la zizanie dans le design

Voilà un drôle d'avatar, né d'une greffe audacieuse. Cette rentrée a le plaisir de vous annoncer la naissance de Didier Lavier, hybride né de la rencontre entre Bertrand Lavier, malicieux plasticien, et Didier Krzentowski, galeriste expert en design. Les deux compères avaient déjà frayé, en 2002, quand le premier s'était amusé à socler (un de ses gestes signatures) le siège le plus célèbre du designer Marc Newson, *Embryo*. Pour prolonger ces noces heureuses entre l'art et le design, ils fusionnent cette fois pour nous proposer une exposition associant des œuvres historiques et nouvelles de l'artiste à des objets produits par des stars de la galerie Kreo : les frères Bouroullec, Pierre Charpin, Konstantin Grcic, Hella Jongerius ou Jasper Morrison. Le geste n'a rien d'anodin, alors que la Fiac s'ouvre à nouveau, pour la première fois depuis une petite dizaine d'années, à ce domaine si en vogue de la création.

Carambolages et coq-à-l'âne

Connaissant Bertrand Lavier, on peut s'attendre à une belle série de carambolages et autres coq-à-l'âne autour de ses œuvres les plus fameuses, dont ses objets peints «à la Van Gogh». Cette «suite ludique» fait écho à une autre proposition de l'artiste, dans une autre galerie de design : Jousse Entreprise. Celui qui s'est toujours amusé à brouiller les frontières entre œuvre et objet, toile et ronde-bosse, imagine ici un dialogue entre sculpture et mobilier. Jean Prouvé, Pierre Paulin, Le Corbusier, les plus célèbres designers de la modernité se retrouvent ainsi propulsés dans l'univers des *Walt Disney Productions* de Lavier. Commencée en 1984, cette série est inspirée par une aventure de Mickey au musée d'Art moderne, que l'artiste a fait entrer dans notre réalité en copiant strictement les œuvres fictives de la bande dessinée. Dans ce décor de cartoon, où «le monde virtuel nous permet d'approcher plus profondément la réalité», bureaux et sièges iconiques du XX^e siècle se laissent taquiner, et toutes les hiérarchies se renversent. E. L.

«**Didier Lavier**» jusqu'au 10 novembre
galerie Kreo • 31, rue Dauphine • 75006 Paris
01 53 10 23 00 • <http://galeriekreo.com>

«**Bertrand Lavier – Le musée imaginaire de Walt Disney**» du 13 octobre au 12 novembre
Jousse Entreprise • 18, rue de Seine • 75006 Paris
01 53 82 13 60 • jousse-entreprise.com



Bertrand Lavier
Embryo, 2002



Bertrand Lavier
Dean, 2017
& **Konstantin Grcic**
Vitrine, 2014

EN BREF

Par **Stéphanie Pioda**

Galerie Christian Berst

Gugging (près de Vienne, en Autriche) n'est plus l'hôpital psychiatrique qu'il était il y a cinquante ans. Seule demeure la maison des artistes qui a vu éclore des créateurs phares de l'art brut : August Walla, Oswald Tschirtner, Johann Hauser ou Laila Bachtiar. Cette pépinière reconnue comme telle, à l'instar du Creative Growth Art Center d'Oakland, a attiré des collectionneurs. David Bowie y trouva l'inspiration pour son album *Outside*. La galerie Christian Berst a choisi d'exposer le travail de neuf artistes clés de ce lieu.

«**Gugging ! The Crazy in the Hot Zone**»
jusqu'au 14 octobre • 3-5, passage des Gravilliers
75003 Paris • 01 53 33 01 70
www.christianberst.com

Galerie Lazarew

Les êtres humains sont des écorchés menant notre monde «à la dérive», pour reprendre le titre d'une des œuvres de Sergey Kononov. Comme pour conjurer le sort d'une destinée chaotique, l'artiste représente une sorte de paradis perdu, lorsque l'homme et la nature étaient en harmonie. Mais il n'est pas naïf et prend toute la mesure de la cruauté de notre monde, où la beauté reste omniprésente.

«**Sergey Kononov – Dérives**» du 5 octobre
au 11 novembre • 14, rue du Perche • 75003 Paris
01 44 61 28 73 • www.galerie-lazarew.com

Galerie Olivier Waltman

Cadrages serrés et personnages de dos. Le travail de François Bard est à la fois cinématographique et pictural. Le peintre hisse au rang d'icônes des héros ordinaires saisis dans des poses héroïques, et crée ainsi des images cristallisant une intense tension. Au fil de ces arrêts sur images, un polar haletant s'écrit sous nos yeux. Et, nouveauté pour cette exposition, l'artiste se confronte au monde de l'enfance.

«**François Bard – Pendant que le loup n'y est pas**» du 2 octobre au 2 novembre
74, rue Mazarine • 75006 Paris • 01 43 54 76 14
www.galeriewaltman.com

Galerie de la Voûte

Une histoire de croyances déçues. Celle en un dieu qui aurait été tout-puissant et celle qui consiste à assimiler la particule à la noblesse. Corine Borgnet s'appuie sur ses désillusions pour imaginer une exposition impertinente, se jouant des codes, comme du motif pied-de-poule que Dior érigea en emblème. Il en recouvre le manteau d'une *Vierge à l'Enfant* de Léonard de Vinci. La poule toujours, avec un escarpin réalisé avec la carcasse d'un volatile...

«**Corine Borgnet – Sans foi ni particule**»
jusqu'au 14 octobre • 42, rue de la Voûte • 75012 Paris • 06 09 94 49 60 • www.galriedelavoute.com

CITY BREAK

en Suisse

EN PARTENARIAT AVEC SUISSE TOURISME

Le MAMCO à Genève

Une usine pour l'art contemporain

À peine plus de 20 ans, 500 expositions, 1 000 artistes présentés : ce sont les chiffres impressionnants du MAMCO, véritable caisse de résonance pour l'art contemporain en Suisse.

Une ancienne usine dans le quartier de Plainpalais, où l'on produisait autrefois de la mécanique de précision : lorsqu'elle quitte définitivement les lieux en 1988, la Société genevoise d'instruments de physique (SIP) laisse un bâtiment aux plafonds hauts, éclairés de grandes ouvertures, avec un escalier en granit, des ascenseurs pour les ouvriers et des rails encore installés dans la cour. Six ans plus tard, conservant l'âme et la structure du lieu, sa fonction a totalement changé : le nouveau MAMCO (Musée d'Art moderne et contemporain) y a pris ses marques après une rénovation minimaliste mais marquante, opérée par l'architecte Erwin Oberwiler. C'est le début d'une activité frénétique qui associe des installations, parfois monumentales et encore visibles (comme *Open House* de Gordon Matta-Clark), une collection permanente et des expositions temporaires, disséminées au fil des quatre étages. Une ruche, un dédale, un laboratoire ? Chacun choisira sa définition pour cet espace hors normes, récompensé par une bonne fréquentation (environ 50 000 visiteurs par an) et qui a entraîné dans son dynamisme les alentours : avec ses galeries et ses «Nuits», le quartier des Bains est devenu un «spot» européen à ne pas manquer selon *The New York Times*. Depuis ses débuts, l'un des principes du MAMCO a été de brouiller les frontières entre les disciplines et de favoriser la présentation d'ensembles plutôt que d'œuvres isolées... Tout en ménageant le plaisir et l'intimité que les grandes institutions ne procurent pas toujours. Ainsi, une étonnante section – «L'appartement» – permet de se sentir comme chez soi au milieu d'œuvres

minimalistes signées Carl Andre, Dan Flavin ou Sol LeWitt. Il s'agit de la reconstitution de l'appartement du collectionneur Ghislain Mollet-Viéville, au 26 de la rue Beaubourg à Paris, de 1975 à 1991. Tout au long du parcours, des «guides volants» viennent au secours des visiteurs et leur expliquent la mécanique complexe du MAMCO, où 80 % des œuvres exposées changent trois fois par an...

Après un été notamment marqué par une rétrospective de l'Américain Kelley Walker, la fin de l'année 2017 ne fait pas mentir ce dynamisme bien ancré. On y découvrira un artiste de la Côte Ouest, encore peu présenté en Europe, William Leavitt (né en 1941), qui n'a cessé d'explorer les codes déviant par l'usine à rêves d'Hollywood sur le monde. Complétant la réflexion sur le pouvoir de l'image du collectif canadien General Idea (dont les créations caustiques, ironiques mais engagées des années 1970 et 1980, notamment sur la thématique du sida, sont devenues iconiques), Leavitt montre combien notre culture quotidienne est conditionnée par des modèles, des comportements a priori séduisants, mais généralement sous-tendus par des valeurs conservatrices, voire rétrogrades. Le dispositif automnal est renforcé par une introduction aux «artistes fictifs», des œuvres d'Adrian Piper et de Martha Rosler, ainsi qu'une installation d'Allen Ruppersberg, artiste pionnier dans la déconstruction du message des *mass media*. Le MAMCO ? Plus que jamais une porte d'embarquement pour un voyage critique dans l'imaginaire occidental...

Charles Flours

PRÉPARER SON VOYAGE

Tout savoir sur les villes suisses :

www.suisse.com/villes

Le Switzerland Travel Centre :

00800 100 200 30

(gratuit depuis un poste fixe)

Y ALLER

En train : TGV Lyria, jusqu'à 8 A/R par jour
Paris-gare de Lyon/Genève. Meilleur temps
de parcours : 3 h 02 • www.tgv-lyria.com

LES EXPOSITIONS AU MAMCO EN 2017-2018

«General Idea: Photographs
(1969-1982)» jusqu'au 4 février
«William Leavitt – Rétrospective»
et «Artistes fictifs» du 11 octobre
au 4 février



WILLIAM LEAVITT *Painted Image*, 1972

«Sur le passage de quelques
personnes à travers une assez courte
unité de temps (à propos du
lettrisme et du situationnisme)»
du 28 février au 6 mai

«Rasheed Araeen – Rétrospective»
(organisée avec le Van Abbemuseum
d'Eindhoven) du 30 mai au 9 septembre

> MAMCO (Musée d'Art moderne
et contemporain)
Rue des Vieux-Grenadiers, 10
Genève • +41 (0)22 320 61 22
www.mamco.ch

Le MAMCO fait partie de l'association
Art Museums of Switzerland (AMOS) dont
les onze autres membres sont : Fondation
Beyeler (Bâle), Kunstmuseum Basel (Bâle),
Museum Tinguely (Bâle), Kunstmuseum
Bern (Berne), Zentrum Paul Klee (Berne),
Musée d'Art et d'Histoire (Genève), Musée
de l'Élysée (Lausanne), LAC (Lugano),
Fotozentrum (Winterthur), Kunsthaus
(Zurich), Museum für Gestaltung (Zurich).

Tout savoir sur les musées AMOS :
suisse.com/artmuseum



Suisse.
tout naturellement.

L'installation in situ *Arcos Rojos* de Daniel Buren répond magnifiquement aux volutes de titane du Guggenheim qui lui font face.



Bilbao, la magnétique

Vingt ans après l'inauguration du spectaculaire Guggenheim de Frank Gehry, la cité basque ne cesse de se réinventer. Beaux Arts a traqué ses derniers coups d'éclat arty, ses meilleures tapas et ses temples de la culture alternative. *¡Vamos!*

➔ Samedi / 9 h 30

Prendre de la hauteur

Pour comprendre la métamorphose de l'ancienne cité portuaire, il faut la contempler des hauteurs du mont Artxanda, en empruntant le funiculaire, mis en service en 1915. Depuis le belvédère, une perspective saisissante sur le Botxo, le «trou» en basque – surnom de Bilbao –, s'offre à nous. Par temps clair, le regard porte jusqu'aux collines verdoyantes de la Biscaye et l'embouchure de la *ría*. À nos pieds, la ville et ses deux rives, reliées par le Zubizuri, la passerelle blanche en forme de voile de l'architecte Santiago Calatrava, et *Arcos Rojos*, les «arcs rouges» réalisés en 2007 par Daniel Buren sur le pont de la Salve.

Le funiculaire Artxanda
www.bilbao.eus/cs/Satellite/funicularArtxanda/
 Bienvenido-al-Sitio-Web-del-Funicular-de-Artxanda/es/100001096/Home

➔ Samedi / 11 h 30

Fêter les 20 ans du Guggenheim dans un restaurant étoilé

À l'entrée du musée, on prend la pose devant *Puppy* de Jeff Koons, son chien géant de 12 mètres de haut entièrement tapissé de fleurs. Cet automne, le bâtiment iconique conçu par l'Américain Frank Gehry, dans la courbe du fleuve, sur une ancienne friche industrielle, fête ses 20 ans. Pour l'occasion, le musée a concocté toute une série d'événements : une rétrospective du vidéaste Bill Viola (jusqu'au 9 novembre), une exposition sur les portraits de David Hockney (à partir du 10 novembre), une belle sélection de sculptures intitulée «L'art et l'espace» (à partir du 5 décembre) et même un *mapping* (projection vidéo) spectaculaire sur la façade (du 11 au 14 octobre). Pour retrouver votre souffle, faites une pause au Bistró Guggenheim ou, mieux encore, au Nerua, le restaurant étoilé situé face à l'araignée géante de Louise Bourgeois. L'un des meilleurs de la province !

Museo Guggenheim Bilbao Avenida Abandoibarra, 2 • +34 944 35 90 80
www.guggenheim-bilbao.eus/fr

Bistró Guggenheim Bilbao Menu déjeuner à 22 € • www.bistroguggenheimbilbao.com
Nerua Guggenheim Bilbao Menu déjeuner à 80 € • www.neruaguggenheimbilbao.com

➔ Samedi / 16 h

Flânerie archi dans l'Ensanche



Continuez la balade dans les rues de l'Ensanche (l'extension de la ville au XIX^e siècle) pour admirer ses bâtiments éclectiques. Rejoignez la Gran Vía, la principale artère commerçante. Marquez un arrêt Plaza Moyúa devant le Palacio Chávarri construit par le Belge Paul Hankar en 1894, aujourd'hui siège de la délégation du gouvernement. Tout près, la Casa Montero [photo] – un immeuble Art nouveau – est surnommée «Casa Gaudí»

en raison de sa ressemblance avec les édifices de l'architecte catalan. Remarquez la porte d'entrée aux belles volutes, parée de fer forgé et d'ornements en cuivre.

Casa Montero Alameda Recalde, 34

➔ Samedi / 19 h

Sur la route des tapas dans la vieille ville

Il est grand temps de se perdre dans le Casco Viejo. Autour des Siete Calles

(«sept rues») et de la cathédrale Santiago (XV^e siècle), c'est un dédale de ruelles médiévales toujours très vivantes. Le soir, les bars à *pintxos* (tapas) débordent jusque dans les rues. Difficile de faire un choix ? Passez de l'un à l'autre, c'est la tradition du *txikiteo*, la tournée des bars. N'oubliez pas le marché couvert de la Ribera (1929) et ses 10 000 m² d'étals ! Une vraie ruche où il fait bon butiner jusqu'à 20 h. Avant de vous rendre au Bilborock, le temple de la culture alternative de la ville situé dans une ancienne église du XVII^e siècle, pour un concert, une performance ou des projections, faites une halte au Bar Zuga, sous les arcades néoclassiques de la Plaza Nueva : on vous conseille le *txakoli*, un vin blanc local léger et pétillant.

Mercado de la Ribera Ribera, 22 bis • www.mercadodelaribera.net

Bar Zuga Plaza Nueva, 12 bajo • +34 944 15 03 21

Bilborock Muelle de la Merced, 1 • +34 944 15 13 06



Le marché couvert de la Ribera est le plus grand d'Europe.

➔ Dimanche / 10 h

À l'Azkuna Zentroa, pour la culture et le sport

Dans le quartier d'Indautxu, l'ancienne Alhóndiga («cellier») de Bilbao est devenue un spot branché. Reconnaisable à sa longue façade de brique et de pierre, l'immense entrepôt de vins (43 000 m²), conçu au début du XX^e par l'architecte Ricardo Batista, a été reconverti en centre culturel en 2010. Rénové par Philippe Starck, il a aujourd'hui pour nom Azkuna Zentroa. À l'intérieur, trois surprenants cubes suspendus, reposant sur des colonnes torves dessinées par l'Italien Lorenzo Baraldi, accueillent une médiathèque, des espaces



d'exposition («Margaret Harrison», à partir du 9 novembre), une salle de spectacle, un cinéma, des restaurants, une salle de sport, deux piscines et même un solarium. Le must : boire un verre sur le vaste toit-terrasse de la Terraza Yandiola.

Azkuna Zentroa Plaza Arrikuibar, 4 • +34 944 01 40 14
www.azkunazentroa.eus

➤ Ouvert 365 jours par an, de 7 h à 23 h.

Terraza Yandiola
+34 944 13 36 36
www.grupoyandiola.com

La Terraza Yandiola, perchée au 3^e étage de l'Azkuna Zentroa.

➔ Dimanche / 14 h

Admirer la fraise espagnole au musée des Beaux-Arts

Le musée des Beaux-Arts, ouvert en 1914, abrite la deuxième collection d'œuvres d'art d'Espagne après celle du Prado à Madrid. De l'Antiquité à Francis Bacon, la collection riche de plus de 7 000 œuvres offre une magnifique section d'art basque (Eduardo Chillida, Néstor Basterretxea, Juan de Echevarría ...) et des expositions temporaires de qualité («Collection Alicia Koplowitz» jusqu'au 23 octobre, ill. ci-dessous). En sortant, le parc de Doña Casilda, l'un des lieux de promenade favoris des Bilbotarrak, vous tend les bras. Une ultime échappée belle à la végétation luxuriante.

Museo de Bellas Artes Museo Plaza, 2 • +34 94 439 60 60
www.museobilbao.com



Juan Pantoja de la Cruz
Portrait de Doña Ana de Velasco y Giron, en habit de cour, 1603

La ravissante duchesse de Bragança mourra à 23 ans après avoir donné naissance au futur roi du Portugal, Jean IV. Elle est l'un des chefs-d'œuvre de la collection Alicia Koplowitz.

Y aller : Air France, Vueling ou encore Easyjet assurent plusieurs vols directs au départ de Paris-Orly ou Paris-CDG.

Deux hôtels :

Petit Palace Arana Bidebarrieta, 2 • +34 944 15 64 11
www.petitpalace.fr/hotel-petit-palace-arana-a-bilbao

➤ Au cœur de la vieille ville, cet hôtel 3* à la belle façade 1900 propose une quarantaine de chambres doubles, à partir de 65 €. Prêt gratuit de vélos pour explorer la ville.

Gran Hotel Domine Alameda de Mazarredo, 61
+34 944 25 33 00 • www.hoteldominebilbao.com

➤ Conçu par le designer Javier Mariscal, cet hôtel 5* fait face au Guggenheim. À partir de 130 € la chambre double.

Deux restaurants :

Peso Neto San Francisco, 1 • +34 944 36 01 90 • www.pesoneto.es
➤ Dans le quartier hipster de Bilbao La Vieja, cette adresse à la mode propose de grands classiques basques revisités, comme le marmitako (ragoût de thon). Menu du jour à 13,50 €.

Atea Paseo Uribarte, 4 • +34 94 400 58 69 • atearestaurante.com
➤ Un bistrot chic supervisé par l'équipe de Daniel García (1 étoile au Michelin pour son restaurant Zortziko). À la carte : poulpe grillé, gratin de moules, poivrons frits... un délice ! Prix moyen : 25 €.

Pour tout connaître sur Bilbao :

<http://www.bilbaoturismo.net/BilbaoTurismo/fr/touristes>

Le parc Jean-Jacques Rousseau, un jardin d'illuminés



Le temple de la Philosophie.



À Ermenonville, dans l'Oise, les vestiges de ce jardin à l'anglaise du XVIII^e siècle, qui fascina notamment Rousseau, demeurent une promenade aussi bucolique que philosophique pour âmes sensibles.

CI-DESSUS À DROITE

J. Moreth
Tombeau de Jean-Jacques Rousseau sur l'île des Peupliers, XVIII^e-XIX^e siècle

CI-DESSOUS

J.-J. Rousseau
cueillant des fleurs à Ermenonville
XVIII^e siècle, aquarelle sur papier.



Un vrai bonheur pour qui aime la nature telle qu'on pouvait la rêver au siècle des Lumières, c'est-à-dire totalement recomposée sous la main de l'homme ! Avec ses 60 hectares, le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville demeure pourtant confidentiel. Ce jardin dans le nouveau style pittoresque, inspiré de l'esprit anglais, a été conçu de 1763 à 1774 par le marquis René-Louis de Girardin (1735-1808), auteur du traité de référence *De la composition des paysages*, autour du château hérité de son grand-père. Il y invitera Rousseau dont il est un fervent admirateur. Le philosophe y passera six semaines en 1778 jusqu'à son décès le 2 juillet, et sera inhumé au sein du parc, sur l'île des Peupliers, devenue rapidement un important lieu de pèlerinage, malgré le transfert de ses cendres au Panthéon en 1794. Robespierre, M^{me} de Staël, Victor Hugo et Bonaparte viendront notamment se recueillir à Ermenonville. À l'instar de ce tombeau (désormais cénotaphe) réalisé par le sculpteur Jacques-Philippe Lesueur – d'après un dessin du peintre Hubert Robert –, visible depuis les berges du lac, le parc offre une succession de «tableaux paysagers» émaillés de fabriques : ces petits édifices fantaisistes à caractère

ornemental agrémentant les jardins, très à la mode au XVIII^e siècle. L'ambition du parc était non seulement d'évoquer la peinture de paysage, mais aussi d'inspirer les artistes...

Autel de la rêverie et dolmen improbable

Aujourd'hui, trois parcours sont suggérés au visiteur, selon son envie et son rythme : une balade familiale sur un chemin adapté aux poussettes (nulle animation cependant pour les enfants autre que le spectacle merveilleux de la nature), un grand tour d'une heure pour admirer l'ensemble des fabriques ou bien l'itinéraire le plus complet, sans se presser, qui prend les chemins de traverse par les sous-bois. Parmi les fabriques à admirer, la grotte des Naïades, qui fait vivre l'expérience platonicienne immersive du passage de l'ombre à la lumière – métaphore de l'ignorance et de la connaissance –, est un élément clé de la mise en scène du parc. Tout comme l'improbable dolmen, les restes d'un kiosque chinois, l'autel de la Rêverie, le banc de la Reine (Marie-Antoinette s'y serait assise en 1780), le château d'eau néogothique orné de chimères ou le temple de la Philosophie moderne dédié à Montaigne... Pour bien réussir sa visite, mieux vaut privilégier une journée sans pluie et de bonnes chaussures de marche.

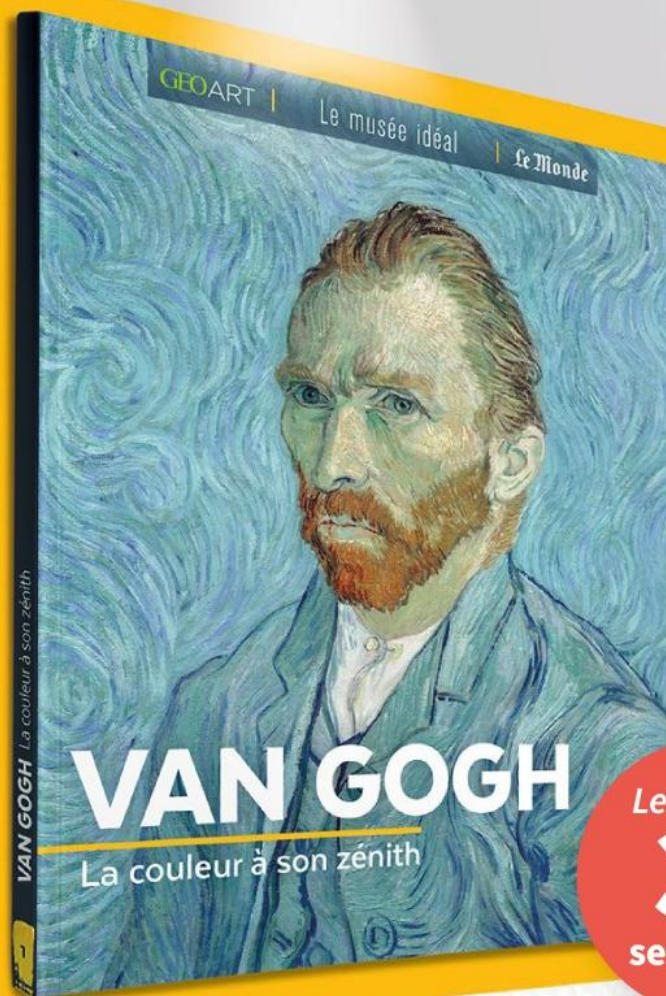
Parc Jean-Jacques Rousseau

1, rue René de Girardin
60950 Ermenonville
03 44 10 45 75
www.parc-rousseau.fr

GEOART

Le Monde

présentent



Le livre n°1

3€₉₉
seulement

LAISSEZ-VOUS GUIDER DANS UN MUSÉE UNIQUE !

Dans chaque beau livre,
70 chefs-d'œuvre décryptés
par des historiens d'art

Pour découvrir un extrait gratuit de Van Gogh, rendez-vous sur :
www.lemuseeidealgeo.fr



Dès le 28 septembre chez votre marchand de journaux



GEOART | Le Monde

AVEC LA COLLECTION « LE MUSÉE IDÉAL »

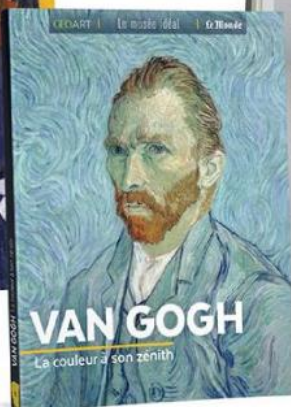
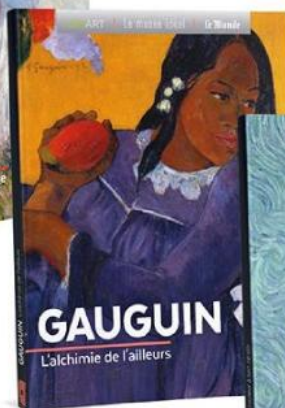
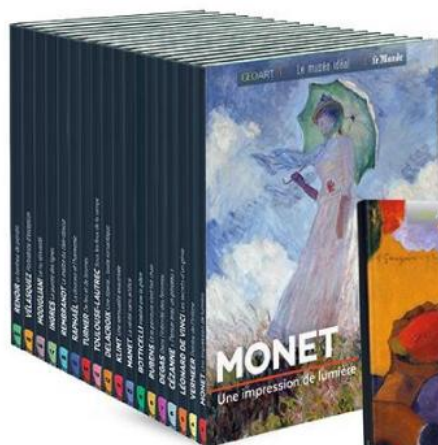
VISITEZ DES EXPOSITIONS INÉDITES

Le journal *Le Monde* et le magazine *GEO* s'associent pour créer « Le Musée idéal ». Une prestigieuse collection de livres qui réunit les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres de la peinture comme dans une visite privée.

Qui n'a jamais rêvé de se laisser enfermer dans un musée pour s'y retrouver seul, sans contrainte, face à une œuvre d'exception ? Qui n'a jamais regretté de ne pas avoir à ses côtés un historien de l'art ou un conférencier aux commentaires clairs et concis ? Les expositions imaginaires du « Musée idéal » répondent à ces attentes. A l'instar d'une rétrospective qui rassemblerait tous les chefs-d'œuvre d'un grand peintre – Vermeer, Van Gogh, Raphaël ou Cézanne – chaque opus de la collection explore et dévoile un maître ancien ou d'avant-garde, en réunissant les œuvres majeures qui ont imposé son style, affirmé ses orientations esthétiques, modelé sa carrière et marqué l'histoire de la peinture.

DES RENCONTRES PRIVILÉGIÉES

Chaque ouvrage monographique devient alors un rendez-vous, une visite privée, conçue et préparée avec soin, réunissant les meilleures conditions, pour que chacun se fonde dans l'esprit et la touche du peintre, puisse en saisir les intentions, les sensations et les impressions.



Réalisés par des
historiens d'art



Discret et disponible, toujours à portée de curiosité, un spécialiste n'est jamais loin, éclairant ici, le détail d'un tableau, là, un épisode de la vie de l'artiste, d'une anecdote, d'une citation ou d'un extrait de sa correspondance avec ses contemporains. Au fil des pages, se construit et se déploie une exposition, virtuelle et documentée, qui telle une promenade sensible traduit fidèlement les couleurs, la biographie et le propos du peintre. Alors, de toile en toile, se tisse une histoire aussi réaliste que surréelle, aussi subjective qu'universelle, celle d'une rencontre dont les pages du « Musée idéal » conserveront l'émotion, comme on emporte avec soi, sourire en coin, le souvenir d'un regard complice.

VOIR L'ART AUTREMENT

En s'imprégnant des fulgurantes et abstraites atmosphères de Turner, chacun pourra saisir la force intérieure et tellurique dont l'artiste a imprimé ses toiles, avec la fougue d'une bataille effrénée. Ainsi, de la profonde empathie de Velázquez aux fluides vibrations de Monet, les peintres exposent leur art comme leur être, leur évolution comme leurs choix, restaurant, privilège d'artistes, une soudaine et immédiate connivence avec leur spectateur. En se dévoilant, ils nous révèlent.

Pour la plupart dispersés dans les plus grands musées du monde, d'aussi nombreux chefs-d'œuvre d'un même peintre figurent rarement dans une seule exposition. Rassemblés dans chaque opus du « Musée idéal », ils sont le miroir de leur parcours et entraînent leurs spectateurs vers l'aboutissement de leur quête et de leurs inlassables recherches.



AU RYTHME DES EXPOSITIONS-ÉVÉNEMENTS

Bien qu'intemporelles et tranquilles, les promenades immersives que propose « Le Musée idéal » n'en oublient pas leur temps. En reflet du calendrier des grandes expositions, la collection s'articule sur la saison culturelle, marquée cet automne par la présentation d'œuvres de Gauguin au Grand Palais, de celles de Monet au Musée Marmottan, de Léonard de Vinci au



château d'Amboise, de Cézanne, puis Degas, au Musée d'Orsay, ou encore des toiles de Rubens bientôt accrochées aux cimaises du Musée du Luxembourg. Ne se substituant ni aux catalogues d'exposition, ni aux essais de spécialistes, la collection monographique du Monde et de GEO Art, destinée aux amateurs comme aux néophytes, complète et pérennise une visite, la nourrit, et permet de la faire vivre chez soi pour en transmettre la mémoire et l'impact.

VAN GOGH EN TÊTE

Premier maître à ouvrir cette marche des grands peintres, Vincent Van Gogh inaugure « Le Musée idéal ». Ses intérieurs, ses paysages, ses figures devenues mythiques, et ses nombreux autoportraits campent avec une distorsion sincère et volontaire sa réalité du monde. Dès lors, se dessine dans un tourbillon de couleurs pures, une nature intériorisée dont l'œuvre *Coings, citrons, poires et raisins*, livre l'un des secrets du peintre, qui usait de laines de couleur pour mesurer l'effet de ses mélanges et de ses juxtapositions. Mais au-delà, transparait, la joie de peindre, d'un artiste précurseur et d'une modernité expressive. « Le Musée idéal », rend ainsi hommage aux maîtres qui ont mené la peinture au-delà d'eux-mêmes, avec l'insondable force de venir jusqu'à nous sans jamais perdre l'éclat du génie créateur qu'ils nous offrent en héritage.

À DÉCOUVRIR DANS VOTRE COLLECTION

VAN GOGH
GAUGUIN
MONET
VERMEER
LEONARD DE VINCI
CEZANNE
DEGAS
RUBENS
BOTTICELLI
MANET
KLIMT
DELACROIX
TOULOUSE-LAUTREC
TURNER
RAPHAËL
REMBRANDT
INGRES
MODIGLIANI
VÉLASQUEZ
RENOIR

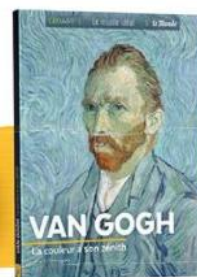
...

EN VENTE DÈS LE
28 SEPTEMBRE

Le livre n°1

3€
99

seulement



Pour découvrir un extrait gratuit de Van Gogh, rendez-vous sur :

www.lemuseeidealgeo.fr

Toutes les 2 semaines chez votre marchand de journaux

LA SÉLECTION

{Artsper}

Le meilleur des galeries
d'art depuis chez vous

Qui ne connaît pas cette façade de métal et de tuyaux, ponctuée de couleurs primaires avec son long escalier ? Pour fêter les 40 ans du Centre Pompidou, Artsper - le site leader européen de la vente en ligne d'art contemporain - met à l'honneur des oeuvres de grands maîtres du XXe et XXIe siècles, exposés au Centre Pompidou.



NIKI DE SAINT PHALLE, Ikarus, 1970



SALVADOR DALÍ, L'enigme sans fin, 1985

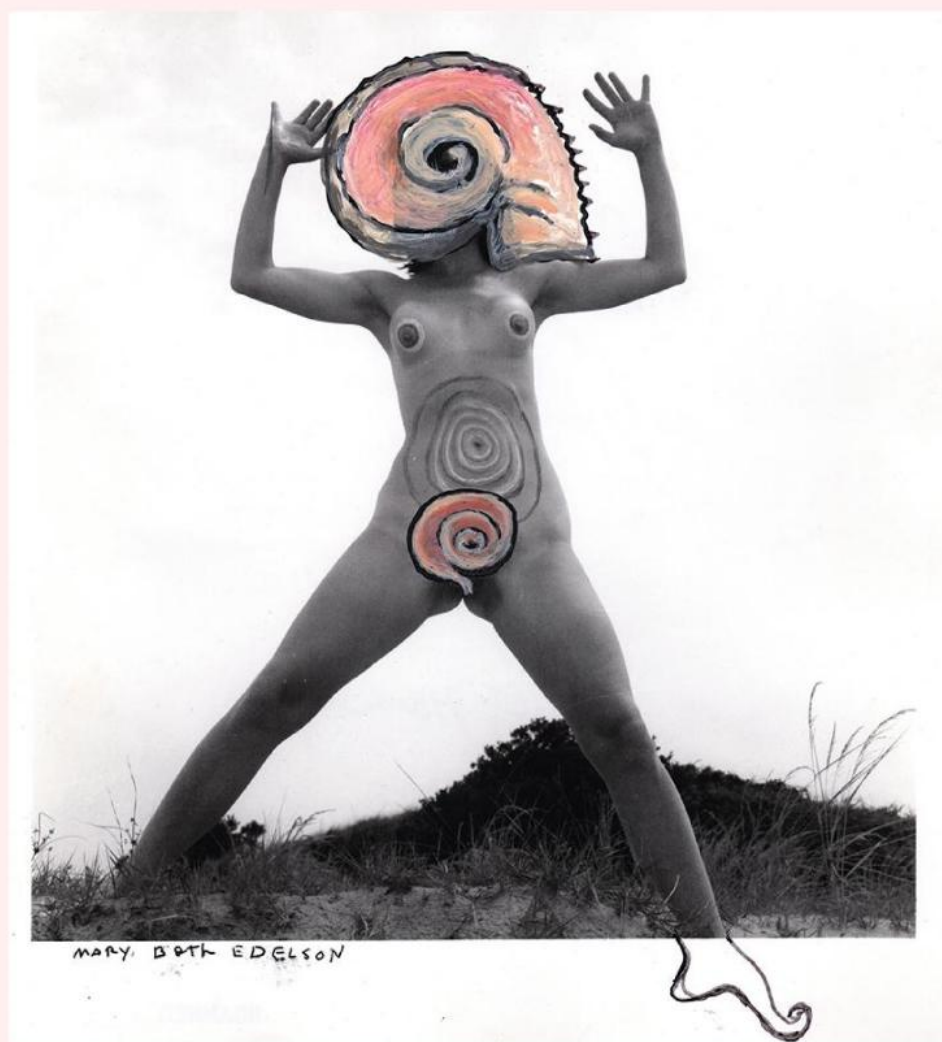


SONIA DELAUNAY, Composition aux triangles, 1970



VICTOR VASARELY, Mi-Ta, 1978

À COLLECTIONNER SUR [ARTSPER.COM](https://www.artspier.com)



GIRL POWER

Frieze London lance
une section «Sex Work»

Les foires internationales d'art contemporain rivalisent de créativité pour se démarquer les unes des autres et attirer toujours plus de collectionneurs. Pour ce faire, la londonienne Frieze [lire p. 188] lance «Sex Work». Sous la houlette de la commissaire d'expositions indépendante Alison Gingeras (qui a notamment travaillé pour François Pinault à Venise), cette nouvelle section propose cette année de découvrir des artistes féministes de la première heure, ayant «transgressé les mœurs sexuelles, les normes de genre et la tyrannie du politiquement correct, et [...] fait l'objet de censure à leur époque». La sélection comprend un solo show de l'Américaine Mary Beth Edelson (née en 1933) sur le stand de la galerie new-yorkaise David Lewis, où l'on verra notamment des photographies peintes de sa série phare *Woman Rising* [ill. ci-dessus]. Ou comment explorer l'identité féminine en transformant sa propre image en déesse et en monstre sacré.

Mary Beth Edelson
Double Shells,
série *Woman Rising*

1973, huile et encre
sur tirage argentique,
43,2 x 38 cm.

David Lewis Gallery,
New York.

Prix : 20 000 €

174

ILS FONT L'ACTU

Camille Morineau
frappe fort à la Monnaie

176

LES ACTEURS DU MARCHÉ

La tribune de...
Thomas Seydoux

178

TENDANCE

La tapisserie reprend
des couleurs

180

CONSEILS D'ACHAT

Ils ont remis la tapisserie
sur le métier

182

LA COTE DE L'ART

Charlotte Perriand
fait feu de tout bois

184

ADJUGÉ !

3 enchères fraîches

186

BIENTÔT SOUS LE MARTEAU

3 ventes incroyables

188

ÉVÈNEMENT

Brexit oblige, Frieze mise
tout sur son excentricité

190

FOIRES & SALONS

À ne pas manquer

Up

Bernar Venet

Le 26^e prix Montblanc de la culture, récompensant mécènes et personnalités du monde des arts, a été attribué au sculpteur trois ans

après l'ouverture de sa fondation, créée avec son épouse Diane pour préserver la propriété du Muy (Var) et conserver son exceptionnelle collection d'art minimal et conceptuel.

Raphaëlle Stopin

Directrice artistique du Centre photographique de Rouen et du Festival international de mode et de photographie à Hyères, elle devient conseillère du prix HSBC pour la photographie 2018, en charge de la sélection des finalistes de la 23^e édition.

Mario Testino

Le célèbre photographe de mode se sépare d'une partie de sa collection d'art contemporain (Paul McCarthy, Urs Fischer, Richard Prince...) pour soutenir les projets culturels du musée Mate qu'il a fondé à Lima, au Pérou.

Katherine Brinson

Elle a été nommée conservatrice d'art contemporain au Guggenheim Museum de New York par son directeur Richard Armstrong grâce au soutien de Dimitris Daskalopoulos, homme d'affaires grec, collectionneur et membre du conseil d'administration du musée.

Down

Brad Pitt & Angelina Jolie

Les deux stars ont été condamnées à verser un demi-million d'euros à la plasticienne Odile Soudant. Brad Pitt avait prétendu être l'auteur de son installation lumineuse, réalisée dans leur propriété du Var.

Timothy Sammons

Le marchand d'art britannique, ancien directeur du département d'art chinois de Sotheby's à New York, doit faire face à 15 chefs d'accusation pour avoir volé plus de 10 M\$ à ses clients via un montage financier frauduleux. Il pourrait encourir jusqu'à vingt-cinq ans de prison.

Ils font l'actu

Camille Morineau
frappe fort à la Monnaie de Paris

Habituée aux coups d'éclat, la directrice des collections et expositions invite 40 artistes femmes à faire du musée du quai Conti leur espace domestique.



Le dessin d'un coït en plan serré réalisé d'après une image pornographique : la première œuvre (signée Betty Tompkins) que Camille Morineau, alors nouvelle recrue du Centre Pompidou, propose à son comité d'acquisition en 2003 laisse l'assistance ébahie. D'entrée de jeu, la conservatrice affirme son intérêt pour l'inhabituel, les oubliés de l'histoire de l'art, particulièrement les femmes, restées longtemps invisibles au musée. Sa pugnacité aboutit à l'exposition «elles@centre pompidou», parcours exclusivement féminin pour raconter l'art moderne et contemporain. Les critiques sont sévères, qui dénoncent le risque de ghettoïsation ou se moquent d'un combat prétendument passé... Mais la pertinence de la démonstration finit par l'emporter. Camille Morineau poursuit aujourd'hui l'aventure à la Monnaie de Paris. Entièrement rénovée, l'institution du quai de Conti dispose désormais d'espaces que Camille Morineau ouvre aux artistes à travers une programmation consacrée aux femmes. Ainsi, «Women House»

(Archives of Women Artists, Research and Exhibitions), résultat des réflexions menées depuis ses années d'études à Normale Sup', qui lui avait permis, en 1988-1989, d'intégrer le prestigieux Williams College, aux États-Unis. Elle y découvrira les *gender studies* (champ de recherches autour du genre), domaine alors inexistant en France.

Changer le monde à de petites échelles

C'est dans ce contexte qu'est né son désir de devenir conservatrice, mettant ses talents au service des musées parisiens, dont elle finit par claquer la porte pour se lancer en free-lance. Et créer Aware. Persuadée que «les grands projets se font à plusieurs», elle s'appuie sur une équipe réduite et des bénévoles. «L'ambition est politique, avec la volonté d'écrire l'histoire de l'art autrement mais aussi de la faire autrement. Beaucoup de gens ont envie de s'engager personnellement pour changer le monde à de petites échelles.» Elle en est convaincue, «la France est le pays des possibles; on a su rester révolutionnaire à notre manière, dans un contexte réactionnaire». À la fois dans l'air du temps et à contre-courant, Camille Morineau défriche les nouveaux domaines de la création.

Daphné Bétard

BIO EXPRESS**2010**

Commissaire de l'exposition «elles@centrepompidou».

2013

Deviens commissaire d'expositions indépendante.

2014

Elle cofonde l'association Aware, afin de promouvoir les artistes femmes dans l'histoire de l'art.

2017

Elle rejoint la Monnaie de Paris.

aura pour fil rouge la maison, tour à tour espace intime ou politique, lieu d'emprisonnement, symbole du corps, chez Niki de Saint Phalle, Louise Bourgeois, Cindy Sherman, Joana Vasconcelos... Toutes ont également leur place dans l'autre grand projet de Camille Morineau, Aware

À VOIR

«Women House» du 20 octobre au 28 janvier Monnaie de Paris • 11, quai de Conti 75006 Paris • 01 40 46 56 66 www.monnaiedeparis.fr <https://awarewomenartists.com>

* Hors-série Beaux Arts Éditions • 36 p. • 8,50 €

GRANDLYON
la métropole

LA BIENNALE
DE LYON
ART

Identité visuelle Marie Gati | Photographie ©Shinshuku and Air de Paris, When Sky was blue, 2002.

MONDES FLÔTANTS

14^E BIENNALE DE LYON art contemporain

DU 20 SEPT.17 AU 7 JANV.18

www.biennaledelyon.com

La tribune de...

Thomas Seydoux

Les prix minimaux garantis aux vendeurs fragilisent-ils le marché de l'art ?

L'ex-directeur du département d'art impressionniste et moderne chez Christie's a fondé en 2012, à Genève, sa société de conseil en art. Il décrypte ici pour nous le principe des enchères garanties en ventes publiques, en nette hausse cette année.



Le collectionneur du mois

Louis Grandchamp des Raux

Entrepreneur et consultant international chez Artcurial (Paris)

« Se faire l'œil avec les chefs-d'œuvre des musées »



Comment êtes-vous devenu collectionneur ? Et pourquoi avoir poursuivi cette activité, après la dispersion de vos tableaux anciens en 2015 ?

J'ai été élevé dans un milieu qui s'intéressait à l'art. Le hasard de la vie m'a fait rencontrer l'expert en tableaux anciens Éric Turquin, dont je suis devenu l'associé durant quinze ans. Avec lui, j'ai beaucoup appris. Je me suis intéressé à la peinture française des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. J'ai choisi de vendre ma collection aux enchères pour laisser un témoignage public. Collectionner est une maladie dont on ne guérit jamais. Comme j'avais envie de changer d'époque, j'ai démarré une collection d'œuvres de la fin du XIX^e-début XX^e, autour de l'École de Pont-Aven, des nabis, des Fauves et des symbolistes.

Vous avez récemment rejoint la maison de ventes Artcurial en tant que consultant international. En quoi cela consiste-t-il ?

On m'a donné une feuille blanche, à moi de la remplir. J'ai créé un réseau d'amis collectionneurs, que je reçois chez moi pour parler de leurs expériences et les conseiller à l'achat et à la vente. J'apporte à Artcurial ma vision et mes compétences d'entrepreneur, qui sont différentes de celles d'un historien de l'art. Comme vous le savez, les clients du marché de l'art sont souvent des chefs d'entreprise ayant réussi. Enfin, je cherche des idées pour accompagner et accélérer le potentiel international d'Artcurial.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes collectionneurs ?

De passer beaucoup de temps dans les musées, pour se faire l'œil avec les chefs-d'œuvre. Il est également utile de consulter les catalogues raisonnés, de lire les ouvrages publiés sur les artistes et, enfin, de demander conseil à un expert. Et lorsqu'on achète, il faut bien sûr toujours préférer la qualité, elle n'a pas de prix !



Record mondial pour l'artiste, *la Corde sensible* de Magritte a été adjugée 17 M€ en février dernier à Londres chez Christie's sans qu'aucune main ne se soit levée dans la salle...

d'une œuvre avant même sa mise en vente. En contrepartie de cette sécurité, le vendeur accepte d'abandonner un pourcentage (de 20 à 30 %) de l'éventuelle différence entre le montant de la garantie et le prix d'adjudication. À l'origine, ces garanties étaient financées par les maisons de ventes mais, depuis quelques années, elles peuvent être revendues à un tiers (collectionneur ou financier). Lorsqu'une maison engage sa propre trésorerie, le rachat s'effectue après la vente : en l'absence d'autres enchères, le lot apparaît donc le soir comme invendu, ternissant de fait les statistiques. De plus, la maison ne pourra récupérer sa mise qu'après avoir revendu l'œuvre. A contrario, le garant externe exécute tout de suite son enchère. Cette saison, plus de 80 % des garanties provenaient de financiers externes, acteurs dorénavant incontournables du marché. Désormais négociées à des niveaux élevés et en amont des ventes, les garanties ne laissent pas toujours la place à d'autres enchérisseurs, ce qui ne favorise guère la confiance. Mais ne nous méprenons pas : elles ne représentent pas une solution de facilité. Ce prix record de Magritte n'aurait jamais été atteint sans l'énorme travail fourni par les spécialistes. Dans le marché de l'art actuel, les succès faciles sont peu courants : les experts des maisons de ventes doivent savoir dénicher l'œuvre rare et la valoriser, mais aussi jongler entre les intérêts des vendeurs, les exigences des garants et les seuils de rentabilité de leur entreprise. Un vrai travail d'équilibriste toujours plus éprouvant.



D
Drouot

DROUOT

TOUS LES AMATEURS D'ART S'Y RETROUVENT

DU LUNDI AU SAMEDI
11h-18h

NOCTURNE
Chaque jeudi jusqu'à 21h

L'ADJUGÉ
Bar-atelier de Drouot
Service continu 11h-18h
Du lundi au samedi
Le jeudi en nocturne

Entrée libre
Toute notre actualité
sur www.drouot.com

QUELQUES RENDEZ-VOUS

21 et 22 septembre
Danemark – France, 1950-1960
12 Drouot

21 octobre
Collection d'un amateur
Art contemporain

22 octobre
Automobiles de collection

23 octobre
Collection Gaston Maspero
Archéologie égyptienne

9 novembre
Paris vu par Atget
Photographie

9 novembre
Collection Achille Fontaine
Tableaux, Sculptures, Ameublement

10 novembre
Collection Michel Seuphor
Photographie, arts graphiques

1^{er} décembre
Importante Collection américaine II
Art Précolombien

13 décembre
Dessins provenant de la collection
Hugo von Ziegler-Schindler

15 décembre
Bibliothèque de Pierre Bergé IV

Amedeo MODIGLIANI (1884-1920)
Cariatide. Dessin au crayon sur papier.
Timbre de la collection Paul Alexandre.
Numéroté « 107 ».
Vente en novembre 2017

DROUOT

9, rue Drouot - 75009 Paris | +33 (0)1 48 00 20 20 | www.drouot.com | f i t



Ebony G. Patterson ...Love... (...When They Grow Up...)

2016, technique mixte sur tapisserie avec perles, appliques, plastique, paillettes, tissu, jouets, décoration, 284,5 x 308,6 x 30,5 cm.

Monique Meloche Gallery, Chicago. **Entre 30 000 et 50 000 €**

Chères, chères tapisseries



Le Corbusier Les Musiciennes 1

Carton réalisé en 1953, tapisserie tissée à la main à Aubusson en 2016, laine, éd. de 6 exemplaires + 2 épreuves d'artiste, 220 x 300 cm.

Design Miami 2016, galerie Downtown, Paris.

180 000 €



Mathieu Mercier Sans Titre

2011, tapisserie de basse-lisse, laine et polyester métallisé, tissage Atelier Pascal Legoueix, Aubusson, 320 x 320 cm.

Galerie Mehdi Chouakri, Berlin.

110 000 €



Laure Prouvost Swallow Me, From Italy to Flanders, a Tapestry

2015, tapisserie, éd. de 3 exemplaires + 1 épreuve d'artiste, 200 x 462 cm.

Art Basel 2017, galerie Nathalie Obadia, Paris-Bruxelles.

75 000 €



Léo Chiachio & Daniel Giannone Família Guarani en la Selva

2010, broderie à la main sur tissu à motifs, pièce unique, 117 x 120 cm. School Gallery, Paris.

18 000 €

La tapisserie reprend des couleurs

L'engouement des collectionneurs pour ce médium, lié au retour en grâce de l'art textile, stimule la créativité des artistes contemporains.

Cette année à la foire de Bâle, étaient présentées par les galeries Nathalie Obadia (Paris-Bruxelles) et Carlier Gebauer (Berlin) deux tapisseries de Laure Prouvost qui ont rapidement trouvé acquéreurs. Depuis 2014, l'artiste a fait réaliser (à partir d'une œuvre préparatoire) dans un atelier des Flandres sept tapisseries en édition très limitée. De même, en 2013, à Londres, la galerie Gagosian exposait avec succès une série de quatre tapisseries abstraites (éditées chacune à 8 exemplaires + 2 épreuves d'artiste) de Gerhard Richter. L'une d'elles a été vendue aux enchères à plus de 1 million d'euros en juin dernier. Les artistes contemporains sont de plus en plus attirés par ce médium réputé d'un autre âge, qu'ils remettent au goût du jour pour la plus grande joie des amateurs.

Comment s'y prennent-ils ? Soit ils font appel à un atelier de tissage, soit ils utilisent des techniques variées, comme la broderie sur tissus. La manufacture des Gobelins retient jusqu'à dix projets annuels : Pierre Alechinsky, Béatrice Casadesu, Orlan, Philippe Richard ou encore Henri Cueco (disparu cette année) sont les auteurs des tapisseries issues de ses ateliers en 2017. Ces œuvres, propriété du Mobilier national, ne sont pas commercialisées. Contrairement à celles de la Cité de la tapisserie d'Aubusson, qui conserve le premier exemplaire produit et laisse échapper les autres à destination des collectionneurs et des institutions. Le hic ? La fabrication traditionnelle, longue et coûteuse, peut faire grimper les prix à plus de 100 000 € pour une grande pièce, même pour un jeune artiste encore peu coté... Armelle Malvoisin

Top 5 des tapisseries d'artistes vivants vendues aux enchères en 2016-2017

1	Gerhard RICHTER (né en 1932)	1 073 000 €	Juin 2017	Phillips, Londres
2	Grayson PERRY (né en 1960)	136 600 €	Mars 2017	Sotheby's, Londres
3	William KENTRIDGE (né en 1955)	120 600 €	Juin 2017	Phillips, Londres
4	Chuck CLOSE (né en 1940)	103 200 €	Octobre 2016	Sotheby's, New York
5	Sergej JENSEN (né en 1973)	45 900 €	Mars 2016	Christie's, New York

PIASA



Simil (Émilcar Similien) (né en 1944) - *Femme en son boudoir*, 1979 (détail) - 13 000 / 19 000 €

COLLECTION FRANÇOIS DAUTRESME,
MÉMOIRE DE LA CHINE
PLUS DE 8 000 OBJETS
MARDI 10 OCTOBRE 2017 - 10H30

ART HAÏTIEN, DE 1940 À NOS JOURS,
VENTE EN PARTENARIAT AVEC
LE CENTRE D'ART DE PORT-AU-PRINCE
JEUDI 19 OCTOBRE 2017 - 20H

CONTACT PIASA
T. +331 53 34 10 10
contact@piasa.fr

EXPOSITION ET VENTE
PIASA
118 rue du Faubourg Saint-Honoré
75008 Paris - France

EXPOSITION PUBLIQUE
FRANÇOIS DAUTRESME
Samedi 7 octobre 2017 de 11 à 19 heures
Lundi 9 octobre 2017 de 10 à 18 heures

EXPOSITION PUBLIQUE
ART HAÏTIEN
Samedi 14 octobre 2017 de 11 à 19 heures
Lundi 16 octobre 2017 de 10 à 19 heures
Mardi 17 octobre 2017 de 10 à 19 heures
Mercredi 18 octobre 2017 de 10 à 19 heures
Jeudi 19 octobre 2017 de 10 à 12 heures

FUTURES VENTES ET RÉSULTATS - WWW.PIASA.FR

PIASA SA - agrément n° 2004-020 - Commissaire priseur habilité : Frédéric Chambre.

Ils ont remis la tapisserie sur le métier

Deux hommes, une femme, de générations et de cultures différentes, incarnent par leur style la diversité et la vitalité de la tapisserie. Beaux Arts vous les recommande.



Colors coneguts
[Couleurs connues]

1980, laine, coton, jute et fibres synthétiques, pièce unique, 190 x 205 cm.



Josep Grau-Garriga
Le maître catalan

Le peintre et licier barcelonais Josep Grau-Garriga (1929-2011) a vite abandonné la technique traditionnelle de la tapisserie d'Aubusson pour travailler directement sur son métier à tisser sans carton préparatoire. Il ajoute de nouvelles matières, en inventant des façons inédites de les associer. Son style abstrait novateur, fait de contrastes de couleurs texturées, s'inspire de l'art roman, des grandes fresques mexicaines de l'entre-deux-guerres et de l'œuvre peinte de Georges Rouault. Considéré comme l'un des chefs de file de l'école de tapisserie catalane, Josep Grau-Garriga est représenté par la galerie Nathalie Obadia (Paris-Bruxelles). **A. M.**

Prix entre 20 000 et 80 000 €

Aino Kajaniemi

Une dessinatrice de rêves



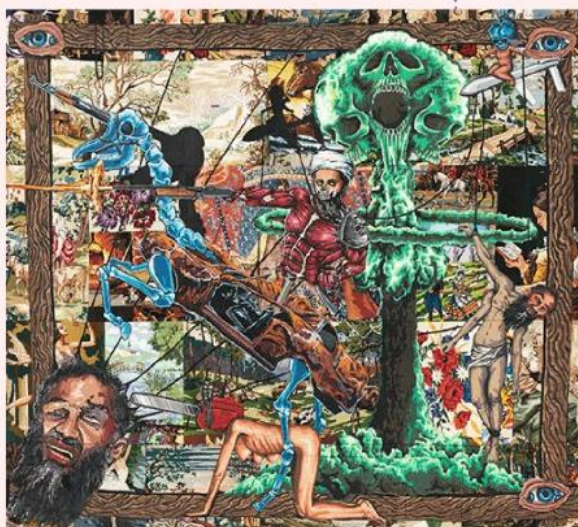
«Ma technique, c'est le tissage. Mes tapisseries sont de petits dessins au trait. Des traits noirs sur du blanc, des traits blancs sur du noir, et une variété de tonalités entre les deux», décrit l'artiste finlandaise Aino Kajaniemi (64 ans). Depuis plus de vingt-cinq ans, ses dessins se déclinent sur des tapisseries de 30 x 40 cm. Un format suffisant pour apprécier son travail de dessinatrice tout en conservant la dimension intimiste et onirique voulue par l'artiste. Aino Kajaniemi est représentée par Flow Gallery (Londres). **A. M.**

Prix à partir de 1 000 €



Understanding

2006, lin, coton, laine, cheveux, pièce unique, 30 x 40 cm.



Lucien Murat

Le jeune prodige



Lauréat du prix d'art contemporain Arte / Beaux Arts Magazine 2015, Lucien Murat (31 ans) chine des canevas qu'il assemble en de larges patchworks, sur lesquels il intervient à la peinture acrylique. Fasciné par l'idée de fin du monde, il confronte un univers kitsch peuplé de scènes de chasse bucoliques et de tableaux célèbres à son univers personnel, violent et grotesque, inspiré des jeux vidéo, de l'*heroic fantasy* et de la BD. Sa mythologie contemporaine épingle les préjugés, les peurs et les tabous de notre société. Il est représenté par la galerie LKFF (Ixelles, Belgique). **A. M.**

Prix à partir de 9 000 €

Hard Rider

2016, acrylique sur canevas, pièce unique, 186 x 200 cm.

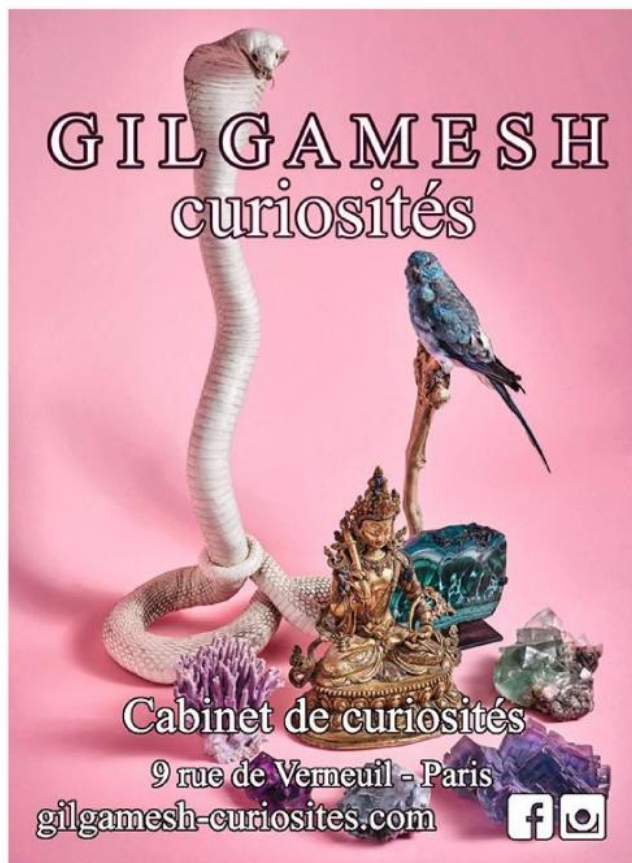




Table Forme libre

1958, éd. Steph Simon, acajou, 73 x 228 x 106 cm. Vente «Charlotte For Ever», Artcurial, Paris le 24 octobre 2017.

Estimation :
60 000 à 80 000 €

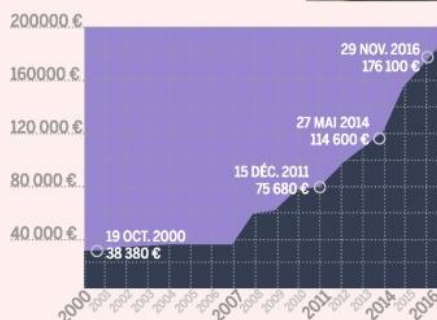
Charlotte Perriand fait feu de tout bois

Les prix ne cessent de monter pour les meubles et objets fifties de la designer française (1903-1999), d'une modernité indémodable.

« Dans les années 1980, je vendais 3 000 francs (450 €) une table rectangulaire en bois de Charlotte Perriand, se souvient François Laffanour, de la galerie Downtown (Paris), l'un des grands défenseurs du mobilier moderniste des années 1950, qui se marie si facilement avec du contemporain. Aujourd'hui, selon les dimensions et le bois utilisé (bois de rose, acajou, frêne et plus rarement jacaranda du Brésil), ce modèle vaut de 40 000 à 200 000 €. La table *Forme libre*, éditée par le Parisien Steph Simon, se vend entre 25 000 et 140 000 €. Ces montants peuvent doubler ou tripler pour une table au dessin unique, conçue pour une commande spéciale. » En réalité, d'expositions en publications, les prix se construisent depuis vingt ans. L'architecte-designer se distingue par ses créations fonctionnelles mettant le bois à l'honneur, à l'heure où l'on privilégie les matériaux industriels. Ses bibliothèques sont très recherchées : à partir de 25 000 €, et jusqu'à plus de 150 000 € pour le modèle conçu pour la Maison du Mexique (Cité internationale universitaire de Paris), qui fait

aussi office de séparateur de pièces. Les rééditions de Cassina, plus abordables, connaissent quant à elles un grand succès. Célèbre en France, Perriand gagne encore à être connue à l'étranger, notamment aux États-Unis où se profilent de futures expositions, avec une nouvelle marge de progression de sa cote en perspective. A. M.

Évolution des enchères pour la bibliothèque de la Maison du Mexique (1952)



Source : Artprice.

Que valent ces pièces iconiques ?



Applique Modèle CPI

1962, éd. Steph Simon, métal laqué noir, 12 x 18 x 6 cm. Artcurial, Paris, 2017.

4 940 € (la suite de six appliques)



Bibliothèque à plots

Vers 1955, chêne, aluminium et métal peint, 89,5 x 150 x 23 cm. Drouot, Paris, 2016.

43 340 €



Bahut En forme

Vers 1959, éd. Steph Simon, sipo et sipo teinté, formica, 93 x 286 x 48,5 cm. Christie's, Paris, 2013.

307 500 €



Tabouret tripode haut

Vers 1950, éd. Steph Simon, bois peint, 41 x 31 cm. Biennale des Antiquaires, galerie Downtown, Paris, 2016.

10 000 €

3 enchères fraîches

www.christies.com • 11-20 juillet
Ceci n'est pas un cheval

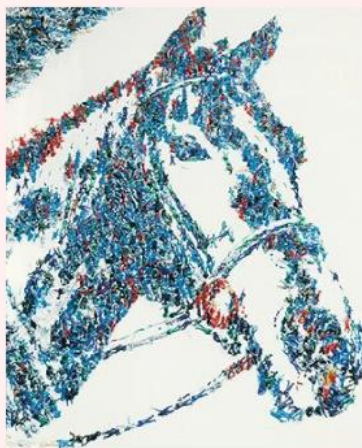
Le succès des ventes en ligne amène les *auctioneers* à organiser de plus en plus de vacations dématérialisées pour des œuvres à prix moyen. Telle cette photographie du Brésilien Vik Muniz immortalisant l'une de ses créations composées de matériaux insolites : ici un cheval fait de petits soldats en plastique. Le prix de ses œuvres varie en fonction du sujet, du matériau (diamants, chocolat, sucre...) et du nombre de tirages.

Vik Muniz
Horse, série Monad

2003, tirage cibachrome, éd. 6 + 4 EA, 127,5 x 101,5 cm.

13 700 €

Estimation : 8 500 à 12 500 €



André Beauneveu
Deux lions adossés

1364-1366, marbre, 29,2 x 45 x 12 cm.

10,6 M€

Estimation : 4 à 5 M€

Christie's • Londres • 6 juillet
Royal !

Les enchérisseurs se sont enflammés à Londres pour ce marbre du XIV^e siècle représentant deux lions adossés. La sculpture affiche une prestigieuse provenance : le tombeau de Charles V, démantelé à l'époque révolutionnaire. Si le gisant à l'effigie du roi a pu être sauvé et a réintégré la basilique Saint-Denis sous la Restauration, nombre d'éléments de la tombe ont disparu, dont cette sculpture seulement connue par une gravure... du XVIII^e siècle. Son apparition sur le marché constitue donc une redécouverte majeure. Acquisée en 1802 par un aristocrate anglais, elle était restée depuis dans sa descendance. Remporté à plus de 10 M€ (le double du prix attendu) par un acheteur privé, ce marbre a atteint un record pour une œuvre d'époque médiévale vendue aux enchères.

Ivoire • Nîmes • 12 août
La 403 du lieutenant Colombo

Dispersé par le commissaire-priseur nîmois Pierre Champion, le contenu du château de Teillan (Gard) a livré quelques pépites, à l'instar d'une chaise à porteurs d'époque Louis XV (cédée 8 700 €) ou d'un portrait du comte d'Adhémar, nommé préfet du Var en 1806 par Napoléon Bonaparte (vendu 3 750 €). Mais le clou de la vente était cette Peugeot 403 cabriolet ayant appartenu à Tony Canal, le trompettiste de Joe Dassin. Elle a été disputée par 12 enchérisseurs au téléphone et 20 collectionneurs dans la salle, avant d'être adjugée 47 476 €. Produite à seulement 2 043 exemplaires (jusqu'en 1961), contre plus de 1,2 million pour la version berline, la 403 décapotable est une rareté... devenue immortelle grâce à Peter Falk dans la série *Columbo*, qui l'imposa à la production mais dans un état un peu plus dégingué...



Peugeot 403 cabriolet

1959, 8 CV, 5 places.

47 476 €

Estimation : 25 000 à 30 000 €

L'addition

45 000 €

ATTRIBUÉE À GIUSEPPE COLZI
Table de milieu

Vers 1820, placage d'acajou et citronnier, bronze ciselé et doré, marbre vert, 75 x 100 x 60 cm. Osenat, Fontainebleau, le 2 juillet.



224 200 €

FRANÇOIS GARNIER
Nature morte d'abricots et de fraises

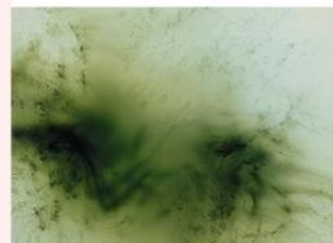
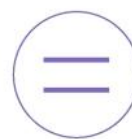
XVII^e siècle, huile sur panneau, 38 x 52 cm. Tajan, Paris, le 22 juin.



294 200 €

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY
Le Petit Prince

1942, aquarelle originale, 27,8 x 21,4 cm. Artcurial, Paris, le 14 juin.



565 650 €

WOLFGANG TILLMANS
Freischwimmer #81

2005, tirage couleur, 181 x 238 cm. Exemplaire unique + une épreuve d'artiste. Sotheby's, Londres, le 28 juin.

R. Riani



"La naissance de Vénus", huile et acrylique sur toile, 120cm, 2017

Richard Riani

Artiste Peintre Réunionnais

EXPOSITIONS 2017/2018

Centre d'affaires Cadjee
Île de La Réunion - Exposition privée
2 novembre 2017

Miami Art Show
6 au 10 décembre 2017

Artexpo Las Vegas
27 au 31 janvier 2018

Artexpo New York
19 au 22 avril 2018

Art Shopping Paris, Carrousel du Louvre
Dates à venir octobre 2018

Montreux Art Gallery
Dates à venir décembre 2018

www.richard-riani.com



MARFAING

Vernissage Jeudi 28 septembre
21 septembre - 28 octobre

Galleries

BERTHET-AITTOUARÈS

14 ET 29 RUE DE SEINE 75006
galerie-ba.com

PROTÉE

38 RUE DE SEINE 75006
galerieprotee.com

3 ventes incroyables et rares

1

Christie's • Paris • le 19 octobre

Un Giacometti posthume

> «Paris avant-garde»

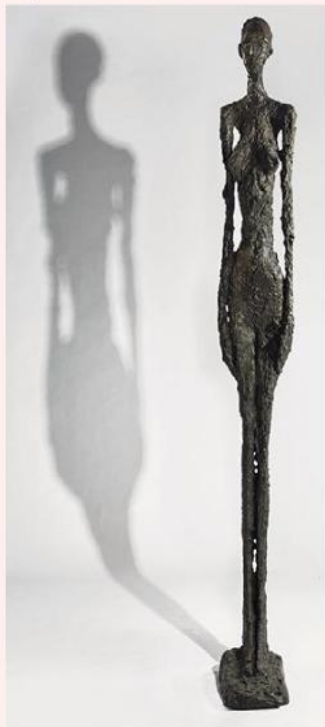
9, avenue Matignon • 75008
01 40 76 85 85 • www.christies.com

Cela va certainement être l'enchère record de l'année et peut-être même celle du siècle en France ! *Grande femme II* est une sculpture monumentale iconique de Giacometti et, du haut de ses 2,76 m, la plus grande de cette série qui compte quatre modèles, créés à l'origine pour une place publique new-yorkaise. Mise en vente par Christie's cet automne, elle est estimée 18 M€. Soit le prix atteint en 2008 à New York chez Christie's par un autre exemplaire de cette œuvre, avec une différence non négligeable : la sculpture offerte à Paris est une fonte réalisée après la mort de l'artiste. Dans quelle mesure cela va-t-il freiner le désir des collectionneurs ? Difficile à dire mais il est indéniable que la cote de Giacometti a bien grimpé depuis 2008. D'abord avec *l'Homme qui marche I* (1,83 m), adjugé 75 M€ en 2010 à Londres chez Sotheby's. Et puis, sur une enchère de 126 M€, *l'Homme au doigt* (1,77 m) a atteint un nouveau sommet en 2015 à New York chez Christie's. Compte tenu de la rareté des œuvres majeures de Giacometti, les experts pensent que les amateurs pourraient pousser les enchères à 20 M€, voire 40 M€, pour cette sculpture posthume, soit un sixième ou un tiers du prix attendu pour une fonte similaire réalisée du vivant de l'artiste. Le marché tranchera. **A.M.**

Alberto Giacometti *Grande femme II*

Conçue en 1960, fondue par Susse Fondeur Paris en 1980-1981, éd. de 7 exemplaires + 1 ex. pour la fondation Maeght + 2 épreuves d'artistes, bronze à patine brun foncé, h. 276,5 cm.

Estimation : environ 18 M€



2

Christie's • en salle à New York et en ligne à partir du 5 octobre

Offrez-vous des photos du MoMA

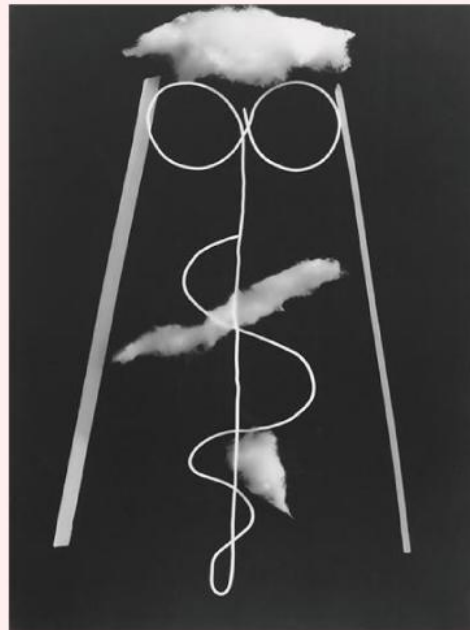
> «Photographies issues des collections du MoMA»
20 Rockefeller Plaza • +1 212 636 2000 • www.christies.com

Quel événement ! Le MoMA (Museum of Modern Art) de New York, qui possède l'une des plus importantes collections de photographies modernes et contemporaines au monde (plus de 30 000 tirages collectés depuis les années 1930), se sépare de 400 photographies pour financer ses futures acquisitions – ce qui est légal aux États-Unis. Pour que les enchères soient planétaires, le musée a choisi de les vendre en ligne en sept vacations sur le site de Christie's : «Du pictorialisme au modernisme» (du 5 au 12 octobre), «Henri Cartier-Bresson» (du 5 au 11 octobre), «Les femmes dans la photographie» (du 29 novembre au 7 décembre), «Garry Winogrand et Bill Brandt» (janvier 2018), «Walker Evans» et «Histoire de la photo» (avril 2018). Seules quelques images exceptionnelles, signées Man Ray, Constantin Brancusi et Ansel Adams, seront présentées le 10 octobre à New York, dans une vente classique en salle. **A.M.**

Man Ray *Rayograph*

1928, tirage argentique, 39,2 x 29,8 cm.

Estimation : entre 140 000 et 230 000 €



3

Millon & Associés • Aubervilliers (93) • les 27, 28 et 29 septembre

Dans la caverne d'Ali Baba des décorateurs de cinéma

> «Locatema – Clap de fin» • 45, avenue Victor Hugo (bâtiment 215B) • 01 47 27 95 34 • www.millon.com



Célèbre loueur de mobilier et d'objets de décoration pour le cinéma, Locatema a fourni durant plus d'un demi-siècle les plus grands noms de la profession. La société cesse son activité et disperse son stock aux enchères. Mis à prix à partir de 10 €, des milliers d'objets vintage (luminaires industriels, téléphones des années 1960 en bakélite, Minitel, cuisines en formica, sièges en rotin, services en cristal...) sont à saisir sur place, dans la caverne d'Ali Baba que sont les studios d'Aubervilliers, exceptionnellement ouverts au public. Les cinéphiles pourront notamment acquérir le lit de Philippe Noiret dans *Alexandre le Bienheureux* (1968), le fauteuil de bureau de Roger Hanin dans *le Grand Pardon* (1982), le salon en bois doré style Louis XVI de *La vérité si je mens* 1 et 2 (1997 et 2001) ou celui, plus sobre, de *la Famille Bélier* (2014). **A.M.**

Cuisine du film *Léon* (1994) de Luc Besson

Ensemble comprenant un buffet à trois portes en formica jaune, un évier, des placards suspendus, une étagère et une table.

Mise à prix : 100 €

AVEC

Une exposition
de Gérard Paris-Clavel

DU 7 SEPTEMBRE
AU 12 NOVEMBRE 2017



Maison d'Art
Bernard Anthonioz
16 rue Charles VII
94130 Nogent-sur-Marne
01 48 71 90 07 – maba.fnagp.fr
contact@maba.fnagp.fr

MABA FNAGP
Maison d'Art Bernard Anthonioz
Fondation Nationale
des Arts Graphiques et Plastiques

LA MABA EST UN ÉTABLISSEMENT DE LA FONDATION NATIONALE
DES ARTS GRAPHIQUES ET PLASTIQUES

BeauxArts DRISCS
NE PAS PLIER TRAVAIL IVRY
LE QUOTIDIEN DE L'ART
paris art slash
connaissance des arts 02

Strasbourg.eu
eurrométropole



#StrasLab

23 septembre 2017 -
25 février 2018

Laboratoire d'Europe

MUSÉES DE LA VILLE DE STRASBOURG

Strasbourg
1880-1930

Cette exposition est financée en partie par le ministère de la Culture / Direction générale des patrimoines / Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.

Université de Strasbourg

Grand Est

Le Monde Historia

exponaute

Sauvage-Berthier, An. Compositrice autrichienne, vers 1820-1872. Virel, Strasbourg, MAMCS. Photo: Musées de Strasbourg, Genevieve, Sibelle, Agence

Un maître de l'abstraction lyrique

Chaminade

exposition du
06.10 au 25.11.2017




GALERIE SAINTE CROIX 50 bis rue Saint Simplicien 86000 POITIERS
06 77 53 49 82 galeriesaintecroix@gmail.com



Brexit oblige, Frieze mise tout sur son excentricité

Dans un contexte de chute de la livre sterling qui réjouit déjà les acheteurs étrangers, la foire londonienne entend se démarquer de la concurrence à grand renfort de shows détonants et de sections originales.

C'est reparti pour Frieze ! La foire internationale signe sa 15^e édition à Londres – elle est également présente à New York depuis six ans. Après Art Basel en Suisse, Frieze est, avec la Fiac à Paris, le plus important événement commercial d'art contemporain au monde. Reste à savoir si, en réaction au Brexit, la baisse significative de la livre sterling boostera ou non les achats des collectionneurs et investisseurs étrangers...

L'arrivée de l'Égypte, du Pérou et d'Afrique du Sud

Au cœur de la capitale britannique, à Regent's Park, Frieze rassemble en fait trois manifestations. En premier lieu, la foire principale et ses quelque 160 galeries, où sont présentés artistes établis et scènes émergentes. Si une grande majorité des exposants sont anglo-saxons, ils viennent aussi cette année pour la première fois d'Égypte, du Pérou et d'Afrique du Sud. Accrochages thématiques, monographies détonantes ou têtes d'affiche à l'actualité brûlante, les galeries sont prêtes à tout pour sortir du lot. La palme de l'originalité revient sans doute à la galerie Hauser & Wirth, avec un show intitulé «L'âge du bronze, de 3500 avant J.-C. à 2017 après J.-C.», conçu avec Mary Beard, professeur à l'université de Cambridge et historienne de la Rome antique : on y contempera, dans l'atmosphère d'un musée

oublié, une sélection d'œuvres de l'époque la plus ancienne à la plus récente, représentée par exemple par Subodh Gupta ou Paul McCarthy. Rüdiger Schöttle (Munich) révèle de son côté la dernière série de Thomas Ruff, à l'heure où la Whitechapel Gallery consacre une rétrospective événement au photographe allemand. Quant à Pilar Corrias (Londres), elle offre un solo show à la vidéaste, peintre et performeuse tragicomique Mary Reid Kelley (ill. ci-dessus) en écho à son exposition programmée à partir du 17 novembre à la Tate Liverpool. Notons encore sur le stand de la galerie londonienne Hales, le travail des Américains Frank Bowling & Virginia Jaramillo, également montré à la Tate Modern à l'occasion de l'exposition collective «Soul of a Nation: Art in the Age of Black Power» (jusqu'au 22 octobre).

Cinquante ans d'art féministe et six mille ans d'histoire de l'art

Comme toutes les grandes foires, Frieze propose une section dédiée aux jeunes galeries (de moins de treize ans d'existence), baptisée «Focus» et réunissant une trentaine d'enseignes de tous pays. On y verra une installation vidéo d'Hannah Black (Arcadia Missa, Londres), une installation et performance du duo Lloyd Corporation (Carlos/Ishikawa, Londres), ou encore d'étranges sculptures d'Anna Uddenberg qui ont fait sensation à la dernière biennale de Berlin

**Mary Reid Kelley
& Patrick Kelley**
Gaudy Night

2017, lightbox, éd. de
3 exemplaires, 91 x 197 cm.

Galerie Pilar Corrias,
Londres.

Prix sur demande



Andrea Bowers
My/Her Body
My/Her Choice

2016, néon et carton, 183 x 309 cm.

Andrew Kreps Gallery,
New York.

Autour de 50 000 €

Des armures japonaises au graffiti, que voir sur les stands français ?

Sur les cinq Français participant à Frieze, trois présentent des solo shows : Kamel Mennour avec Alicja Kwade, artiste polonaise établie à Berlin, dont une installation figure dans l'exposition internationale «Viva Arte Viva» de la biennale de Venise ; Emmanuel Perrotin avec l'Américain Kaws, issu de la scène

graffiti ; et Air de Paris, qui fait (re)découvrir l'œuvre de Dorothy Iannone dans la nouvelle section «Sex Work» [lire p. 173]. Chantal Crousel réunit quant à elle des œuvres de Wade Guyton, Seth Price, Gabriel Orozco et Haegue Yang. Une triple démonstration de body language, avec Pia Camil, Paul Maheke et Jesse Darling, est à voir sur le stand du Belvédère Guillaume Sultana, pour lequel «Frieze est une foire exaltante attirant une clientèle internationale qu'on ne voit pas, ou plus, à Paris». Du côté

de Frieze Masters, ils sont une dizaine de Français à défendre leur spécialité, telles les galeries Monbrison, Bernard Dulon et Meyer Oceanic Art pour les arts premiers ; Chenel et David Ghezlbash pour l'archéologie classique ; Les Enluminures pour les manuscrits médiévaux enluminés ; ou encore – grande première – Jean-Christophe Charbonnier pour les armes et armures japonaises. Nouveau venu, Olivier Malingue montre une sélection d'œuvres abstraites des années 1940 et 1950.

(Kraupa-Tuskany Zeidler, Berlin).

Pour pimenter son édition, Frieze inaugure une section thématique intitulée «Sex Work» [lire p. 173]. À l'honneur cette année, les artistes féministes des années 1960 à nos jours, à l'instar de Penny Slinger chez Blum & Poe (Los Angeles) ou encore Natalia LL à la galerie Lokal_30 (Varsovie).

Des sculptures dans un jardin anglais

Lancé il y a six ans sur le même site et ouvert à 130 antiquaires, Frieze Masters dévoile pour sa part six mille ans d'histoire de l'art. L'idée étant de mieux nous faire appréhender l'art d'aujourd'hui en observant les œuvres du passé... Enfin, l'étendue de Regent's Park offre la possibilité aux exposants de montrer de la sculpture de plein air. Profitant des beaux jours, Frieze Sculpture, qui a démarré début juillet et s'achèvera avec la fermeture de la foire le 8 octobre, comprend des œuvres monumentales d'Anthony Caro (Annely Juda Fine Art), John Chamberlain et Urs Fischer (Gagosian), Alicja Kwade (Kamel Mennour), Eduardo Paolozzi (Pangolin), Ugo Rondinone (Sadie Coles HQ) ou encore Sarah Sze (Victoria Miro). Un vrai Regent's Park d'attractions ! A. M.

> Frieze London & Frieze Masters

du 5 au 8 octobre • Regent's Park • www.frieze.com/fairs

Retrouvez Frieze en vidéo sur... www.beauxarts.com



Stuart Brisley Louise Bourgeois' Leg

2002, objet de performance, plâtre, table à repasser, bois, 119 x 154 x 98 cm. **Hales Gallery, New York.**

Entre 100 000 € et 160 000 €

3 salons à ne pas manquer

1 Londres • du 4 au 8 octobre

Design fever

> PAD • Berkeley Square • www.pad-fairs.com

En marge de Frieze Art Fair [lire p. 188], le Pavillon des arts et du design (PAD), créé à Paris en 1997, revient à Berkeley Square, dans le chic quartier de Mayfair, pour sa 11^e édition londonienne, avec une soixantaine de galeries – pour la plupart françaises. Ce salon attire surtout des amateurs de mobilier vintage et de design contemporain. Mais l'art moderne, les antiquités et l'art tribal trouvent leur place de façon complémentaire chaque année auprès des amateurs et des décorateurs. Pour les pièces historiques, on ira par exemple chez Alexandre Biaggi (Paris), qui a réuni une lampe en bronze *Tête de femme* (1935) d'Alberto Giacometti, un paravent à quatre feuilles (1936) de Jean-Michel Frank, peint par Christian Bérard, et des meubles des années 1950-1960 signés Marc du Plantier. La galerie parisienne Mouvements modernes présente un ensemble de pièces de Martin Szekeley issues de la collection *Pi*, diffusées par Neotu dans les années 1980 et devenues depuis des icônes de leur époque. Les créations actuelles sont notamment représentées par les luminaires, meubles et miroirs d'Hervé Van der Straeten, qui dévoilera son lustre *Confusion* [ill. ci-dessus], sa console *Twist* et son armoire *Fusion* en marqueterie de laque de Chine. On aime le PAD parce qu'il rassemble toutes les époques et tendances du design. A. M.



Hervé Van der Straeten Lustre *Confusion*

2017, bronze patiné noir et acier pigmenté bleu, éd. de 10 ex., diam. 130 cm.
Galerie Van der Straeten, Paris.

Prix : autour de 25 000 €

2 Londres • du 5 au 8 octobre

Cap sur l'Afrique contemporaine

> 1:54 • Somerset House • www.1-54.com

Pour la cinquième fois consécutive, 1:54, le rendez-vous incontournable pour découvrir l'art contemporain africain, se greffe sur Frieze [lire p. 188] afin de séduire les collectionneurs d'art contemporain venus nombreux dans la capitale britannique. L'événement doit son succès durable à sa programmation excitante, comprenant cette année une installation du Camerounais Pascale Marthine Tayou dans la cour de Somerset House, une œuvre sonore du Nigérian Emeka Ogboh, des performances, des projets spéciaux, un cycle de conférences passionnantes et un grand solo show du photographe anglo-marocain Hassan Hajjaj (qui restera visible jusqu'au 7 janvier). Quarante galeries internationales, dont près de la moitié venues du continent africain, proposent une vaste sélection d'artistes de la scène africaine et de sa diaspora. Parmi lesquels beaucoup de plasticiens émergents au futur prometteur et dont les œuvres sont encore très abordables. C'est aussi ce qui fait l'attrait de 1:54. A. M.

Lakin Ogunbanwo Let it Be

2016, impression jet d'encre, éd. de 10 ex., 119 x 79,5 cm.

Whatiftheworld Gallery, Le Cap.

Prix : 1500 €



3 Bâle • du 21 au 24 septembre

L'artisanat d'art s'impose à Bâle

> Tresor • Messe Basel • <http://tresor-craft.com>

Un nouveau salon dédié aux arts appliqués voit le jour en Suisse. Il accueille pour sa première édition une vingtaine de galeries internationales (dont plusieurs exposants du salon biennal Révélation, à Paris), qui montreront les tendances et innovations les plus fascinantes de l'artisanat d'art d'aujourd'hui. A. M.

Philip Baldwin & Monica Guggisberg A Multicultural Jamboree

2017, métal et verre soufflé, pièce unique, 60 x 150 x 50 cm. Vessel Gallery, Londres.

Prix : 37 500 €

salon international • du patrimoine culturel

CONFÉRENCES
DÉMONSTRATIONS
REMISES DE PRIX
EXPERTISES
D'OBJETS

TÉLÉCHARGEZ
SUR LE SITE VOTRE
ENTRÉE GRATUITE
AVEC LE CODE
SIPC17BARTS

PARIS | CARROUSEL DU LOUVRE

02 > 05 NOV 2017

patrimoineculturel.com

Découvrez l'excellence
des métiers du patrimoine



ATELIERS D'ART
DE FRANCE

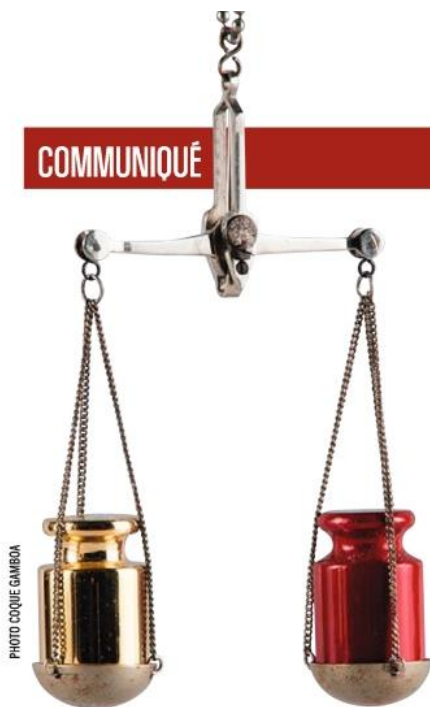


PHOTO COQUE GAMBOA

MATERIA PRIMA & ESCUELA TALLER

The New Gold, 2017

> «El Dorado S. XXI» du 23 septembre au 8 octobre
Galerie Terres d'Alligre - S, rue de Prague - 75012 Paris
01 43 41 90 96 - <http://terresdalligre.com>

OFFRANDE COLOMBIENNE

Cette broche réalisée par des bijoutiers colombiens renvoie symboliquement aux cérémonies préhispaniques, autour de l'El Dorado. Le mythe se réincarne ici en une balance : une once d'or pour une goutte de sang.

LE FEU SUR LA ROCHE

Fraîchement diplômée de l'ENSAAMA-Olivier de Serres, Marion Colasse excelle à manier les métaux (ainsi que les matériaux de synthèse). Ici, le cristal de roche met en exergue ce que d'habitude on cache : une monture de laiton plaqué or.



PHOTO ELSA COLASSE

MARION COLASSE

Prunelle, 2016

> «Enveloppe» du 10 au 20 novembre
Galerie Résidences - 59, rue de Bretagne - 75003 Paris
06 99 21 13 89 - www.galerieresidences.com

PARCOURS BIJOUX 2017

L'ART DU COUP D'ÉCLAT

DURANT DEUX MOIS, LE BIJOU CONTEMPORAIN S'ÉCHAPPE DES ATELIERS ET DEVIENT LA TÊTE D'AFFICHE DE 50 EXPOSITIONS PARISIENNES AU CASTING INTERNATIONAL. BANDE-ANNONCE.

PAR MALIKA BAUWENS

Année 1980, dans une galerie de Bâle. Les amateurs d'art viennent découvrir les dernières créations d'Otto Künzli, maître du bijou conceptuel. Comment les accueille-t-on ? En leur épinglant des points rouges, mais en version «broche punaise»... L'orfèvre suisse, âgé aujourd'hui de 69 ans, se souvient : «Lors des préparatifs, on me répéta avec insistance qu'il s'agissait là d'une galerie d'art sérieuse, pas d'une galerie de bijoux, et que ma présentation devait donc s'y adapter. Je finis par proposer que la galerie reste vide et que je marque personnellement chaque visiteur d'un de ces points rouges, signe conventionnel dans l'art qu'une œuvre vient d'être achetée.» L'histoire de *Der Rote Punkt* («le point rouge») résume la révolution qui s'est opérée dans le bijou. Non sans éclat. «À partir des années 1970, le bijou va faire sa révolte, raconte Michèle Heuzé, historienne du bijou. En réaction à la joaillerie, à la beauté, au pérenne et au précieux qui inféodaient le bijou, on verra émerger une avant-garde que l'on peut appeler bijou d'auteur, comme il existe un cinéma d'auteur.»

Demeuré dans la confidentialité des ateliers et de rares galeries, le bijou contemporain connaît aujourd'hui une popularité grandissante, et son influence sur d'autres pratiques artistiques est de plus en plus identifiée par les musées, qui lui ouvrent leurs portes. «En France, le bijou est resté prisonnier jusqu'aux années 1990 du carcan de la haute joaillerie», analyse Cornélie Holzach, directrice du Schmuckmuseum de Pforzheim, en

Allemagne. Son musée recèle la plus importante collection de bijoux au monde, couvrant cinq mille ans d'histoire. «Dans les pays voisins de la France, il y a une forte pénétration des industries dans l'art, tel le mouvement Arts & Crafts au Royaume-Uni ou le Bauhaus en Allemagne. Aux Pays-Bas, les bijoux ont investi les musées il y a déjà soixante ans !» Chez nous, un peu comme le firent les peintres «refusés» d'un autre siècle, ce sont 14 professionnelles du bijou contemporain et plasticiennes, réunies depuis 2011 au sein de l'association D'un bijou à l'autre, qui œuvrent pour affirmer leur place dans le circuit de l'art. Notamment en organisant l'événement Parcours Bijoux. Une occasion en or qui, outre les collections des Arts décoratifs de Paris, de la Piscine de Roubaix et de l'Espace Solidor de Cagnes-sur-Mer, donne enfin à voir en France le travail de ces créateurs. Comment trouver la perle rare au sein de ces 50 expositions parisiennes réunissant plus de 350 artistes et chercheurs ? Suivez le guide !

QU'EST-CE QU'UN BIJOU D'AUTEUR ?

Oubliez ici la haute joaillerie ou la «fantaisie». Situé à la croisée de l'art, du design, de la mode et de l'artisanat, le bijou contemporain engage la démarche et la personnalité de son auteur. Souvent pièce unique, il est conçu et exécuté à la main dans l'atelier. Gare à ne pas confondre avec le bijou «d'artiste», sous-traité à un artisan, que le plasticien considère rarement comme une œuvre à part entière.

PHOTO ANTHONY MCLEAN



LA RELÈVE QUÉBÉCOISE

Invitée avec 12 autres artistes québécoises à exposer à l'Institut national des métiers d'art, Gabrielle Desmarais appartient à cette nouvelle génération plutôt remarquée à l'international. Avec cette broche, elle compose un paysage de 10 cm où le laiton et le fil de coton affleurent sur argent sterling.

GABRIELLE DESMARAIS

Landscape II, 2016

> «Espace habité / Inhabited Space» du 27 septembre au 15 décembre
Institut national des métiers d'art • 23, avenue Daumesnil • 75012 Paris
01 55 78 85 85 • www.institut-metiersdart.org



Tout commence avec le désir. Toujours.
Dans le silence, il écoute cette chair gorgée d'envies.
Son corps souple et obéissant glisse entre ses doigts.
Il a le temps avec lui. Elle livre ses vœux
sur la table à battre, il les entend. Il sait où
la porter plus loin, plus haut. Elle l'amène sur son
territoire vierge, plein de promesses. Sur sa peau claire
il fait monter les couleurs de ce désir tellurique.
Mais la ferveur est trop ardente, la tension monte et éclate
brutalement. Sans regret, les chemins se séparent.
Viennent alors d'autres mains pour d'autres histoires.

ATTENTION, FRAGILE!

Des tessons d'assiettes brisées emmaillottés dans d'arabesquines architectures de coton croché, à porter autour du cou, et présentés sur un écrin en textile brodé: «Mes bijoux portent avec eux, et par nous, des histoires de famille, des sentiments brisés ou raccommodés», commente Laurence Verdier, auteur, plasticienne et commissaire d'expositions.

LAURENCE VERDIER

Charles H., 2014

> «Je m'attends à autre chose» du 11 au 29 octobre
Galerie Résidences • 59, rue de Bretagne • 75003 Paris
06 99 21 13 89 • www.galerieresidences.com

PHOTO MATTHEU GAUCHET



PHOTO MYOUNGWOK HUH

À FLEUR DE CUIVRE

Artiste coréenne, Heejoo Kim a étudié en Allemagne avant de s'imposer sur la scène internationale en remportant plusieurs prix. Ils récompensent sa subtilité à explorer les formes de la nature (plantes, petits organismes...) et à les sublimer par du cuir ou du cuivre émaillé [broche ci-contre].

HEEJOO KIM

Tactile Void, 2015

> «Pérégrinations» jusqu'au 31 décembre
Galerie Bettina - 2, rue Bonaparte - 75006 Paris
01 46 33 72 98 - www.galeriebettina.com

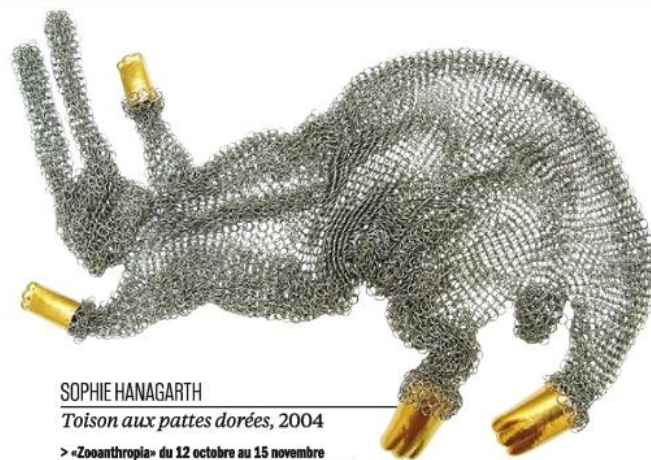


PHOTO SOPHIE HANAGARTH

SOPHIE HANAGARTH

Toison aux pattes dorées, 2004

> «Zooanthropia» du 12 octobre au 15 novembre
Galerie Design & Nature - 4, rue d'Aboukir - 75002 Paris
01 43 06 86 98 - www.designetnature.fr

LE MÉTAL MÉTAMORPHOSÉ EN ANIMAL

Pour Sophie Hanagarth, orfèvre plasticienne, le bijou est «un art transportable dont le lieu est le corps». Dans son atelier digne d'une forge dans le quartier de Belleville, à Paris, elle œuvre à des broches *Vermine*, à un collier-peau de lapin en inox et argent doré ou à des bracelets en forme de mâchoires... voués à aiguiser notre «degré de conscience du vivant».



PHOTO GILLES JONEMANN

PRÉCIEUX READY-MADE

De la rencontre d'un diamant et d'une tapette de souris en or et bois précieux montée en sautoir... Marcel Duchamp? Le bijou contemporain affirme des valeurs alternatives qui contestent les critères de l'économie du bijou traditionnel. Ainsi, certains emploient des matériaux pauvres, des objets abandonnés et rouillés, ou des techniques rappelant le bricolage...

GILLES JONEMANN

Piège pour souris gourmande, 2017

> «Gourmandises» du 26 septembre au 21 octobre
Galerie Naila de Monbrison - 6, rue de Bourgogne
75007 Paris - 01 47 05 11 15
<http://naila-de-monbrison.com>

JE PANSE DONC JE SUIS

Avec un humour mordant, l'artiste portugaise Inês Nunes, pour qui le bijou est «un champ multidisciplinaire», a réalisé ces pansements aux motifs floraux ainsi que des papillons adhésifs, imprimés sur film d'argent. Disponibles en plusieurs tailles.

INÊS NUNES

Penso, 2007

> «PINAPARIS» du 23 septembre au 8 octobre
Maison du Portugal - Cité internationale universitaire
7, boulevard Jourdan - 75014 Paris - 01 40 79 02 40
www.ciup.fr/residence-andre-de-gouveia



PHOTO C. B. ABAGÃO

PARCOURS BIJOUX, DU 25 SEPTEMBRE AU 30 NOVEMBRE 2017

Spectaculaire, minimaliste, conceptuel ou encore architectural : avec plus de 50 expositions réunissant 350 créateurs et chercheurs, Parcours Bijoux rassemble dans tout Paris un concentré de l'art du bijou, avec vue sur le monde entier, du Canada aux Pays-Bas, en passant par la Corée...

<https://parcoursbijoux.com> - <https://fr-fr.facebook.com/dunbijoualautre>

LA BROCHE QUI DIT SON NOM

Non sans ironie, Monika Brugger s'amuse à broder la définition du mot «broche», extraite du dictionnaire Robert, sur les «roberts» des dames. Et transmet depuis dix ans son énergie dans les ateliers de l'École nationale supérieure d'art de Limoges - l'une des trois (seules) écoles en France à dispenser une formation en bijou contemporain.

MONIKA BRUGGER

Inséparable, 2013

> «Juste du bijou?» du 21 octobre au 26 novembre
Galerie Mercier & Associés
3, rue Dupont de l'Eure - 75020 Paris - 01 43 49 22 91
www.mercieretassocies.com

BROCHE [broʃ]. n. f. (XIV^e;...)
• 1°... • 2° Bijou de femme,
composé d'une épingle et
d'un fermoir, servant à
attacher un châle, un col
ou garnir un corsage.
V. Attache, fibule. • 3°...
..., Petit Robert 1, ..., 1967, ...

LE CALENDRIER DES EXPOSITIONS

Derniers jours

ILE-DE-FRANCE

Musées & centres d'art

Fondation Cartier
261, boulevard Raspail • 75014
01 42 18 56 50
fondationcartier.com
Autophoto
Jusqu'au 24 septembre

Musée d'Orsay
1, rue de la Légion d'honneur
75007 • 01 40 49 48 14
musee-orsay.fr
Portraits de Cézanne
Jusqu'au 24 septembre

* Hors-série Beaux Arts

Galleries

Galerie Chantal Crousel
10, rue Charlot • 75003
01 42 77 38 87 • crousel.com
Gabriel Orozco
Jusqu'au 7 octobre

Galerie Derouillon
38, rue Notre Dame de Nazareth
75003 • 09 80 62 92 65
galeriederouillon.com
À quoi sert d'être lion en cage ?
Jusqu'au 7 octobre

Galerie Kamel Mennour
6, rue du Pont de Lodi • 75006
01 56 24 03 63
kamelmennour.com
Valentin Carron
Jusqu'au 7 octobre

Galerie Lelong
13, rue de Téhéran • 75008
01 45 63 13 19 • galerie-lelong.com
Tapies / Günther Förg / Dubuffet
Jusqu'au 7 octobre

Untilthen
41, boulevard Magenta • 75010
01 85 58 40 22 • untilthen.fr
Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson
Jusqu'au 7 octobre

RÉGIONS

ARLES
À travers la ville
rencontres-arles.com
Arles 2017 - Les Rencontres de la photographie
Jusqu'au 24 septembre

Fondation Luma Arles
Parc des Ateliers • 45, chemin des Minimes • 13200 • 04 88 65 83 09
luma-arles.org
Annie Leibovitz (1970-1983)
Jusqu'au 24 septembre

SAINT-TROPEZ
Musée de l'Annonciade
Place Georges Grammont • 83990
04 94 17 84 10 • saint-tropez.fr
Braque / Laurens
Quarante ans d'amitié
Jusqu'au 8 octobre

SÉRIGNAN
Musée d'Art contemporain
146, avenue de la Plage • 34410
04 67 32 33 05
mrac.languedocroussillon.fr
Honey, I Rearranged the Collection
Jusqu'au 8 octobre

Vous avez encore le temps...

ILE-DE-FRANCE

Musées & centres d'art

Abbaye de Maubuisson
Avenue Richard de Tour
95310 Saint-Ouen-l'Aumône
01 34 64 36 10 • valdoise.fr
Hicham Berrada
Du 8 octobre au 22 avril

Les Arts décoratifs
107, rue de Rivoli • 75001
01 44 55 57 50 • lesartsdecoratifs.fr
Christian Dior
Jusqu'au 7 janvier

Le Bal
6, impasse de la Défense • 75018
01 44 70 75 50 • le-bal.fr
Clément Cogitore
Braguino ou la communauté impossible
Jusqu'au 23 décembre

Centre Pompidou
Place Georges Pompidou • 75004
01 44 78 12 33 • centrepompidou.fr
David Hockney
Jusqu'au 23 octobre
* Hors-série Beaux Arts

Prix Marcel Duchamp 2017
Du 27 septembre au 1^{er} janvier
André Derain
1904-1914, la décennie radicale
Du 4 octobre au 29 janvier
* Hors-série Beaux Arts
Cosmopolis #1
Du 18 octobre au 18 décembre
Nalini Malani
Du 18 octobre au 8 janvier
Modernités indiennes
Du 18 octobre au 19 mars

Fondation Henri Cartier-Bresson
2, impasse Lebourg • 75014
01 56 80 27 00
henricartierbresson.org
Raymond Depardon - Traverser
Jusqu'au 17 décembre

Fondation Louis Vuitton
8, avenue du Mahatma Gandhi
75116 • 01 40 69 96 00
fondationlouisvuitton.fr
Être moderne
Le MoMA à Paris
Du 11 octobre au 5 mars
* Hors-série Beaux Arts

Fondation d'entreprise Ricard
12, rue Boissy d'Anglas • 75008
01 53 30 88 00
fondation-entreprise-ricard.com
Les bons sentiments
19^e prix de la fondation d'entreprise Ricard
Jusqu'au 28 octobre
* Hors-série Beaux Arts

Grand Palais
3, avenue du Général Eisenhower
75008 • 01 44 13 17 17
grandpalais.fr
Irving Penn
Du 21 septembre au 29 janvier
Gauguin l'alchimiste
Du 11 octobre au 22 janvier
* Hors-série Beaux Arts

Halle Saint Pierre
2, rue Ronsard • 75018
01 42 58 72 89 • hallesaintpierre.org
Turbulences dans les Balkans
Jusqu'au 31 juillet
Caro / Jeunet
Jusqu'au 31 juillet

Institut du monde arabe
1, rue des Fossés Saint-Bernard
Place Mohammed V • 75005
01 40 51 38 38 • imarabe.org
Chrétiens d'Orient
Deux mille ans d'histoire
Du 26 septembre au 14 janvier
2^e Biennale des photographes du monde arabe contemporain
Jusqu'au 12 novembre
Carte blanche à Tahar Ben Jelloun
Du 10 octobre au 7 janvier

Jeu de paume
1, place de la Concorde • 75008
01 47 03 12 50 • jeudepauume.org
Ali Kazma
Albert Renger-Patzsch
Steffani Jemison
Du 17 octobre au 21 janvier

Maison d'art Bernard Anthonioz
16, rue Charles VII
94130 Nogent-sur-Marne
01 48 71 90 07 • maba.fnagp.fr
Gérard Paris-Clavel
Ma ville est un monde
Jusqu'au 12 novembre

Maison rouge
10, boulevard de la Bastille • 75012
01 40 01 08 81 • lamaisonrouge.org
Étranger résident
La collection Marin Karmitz
Du 15 octobre au 21 janvier

Mémorial de la Shoah
17, rue Geoffroy l'Asnier • 75004
01 42 77 44 72
memorialdelashoah.org
Shoah et bande dessinée
Jusqu'au 7 janvier

Monnaie de Paris
11, quai de Conti • 75006
01 40 46 56 66 • monnaieparis.fr
Women House
Du 20 octobre au 28 janvier
* Hors-série Beaux Arts

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson
75116 • 01 53 67 40 00
mam.paris.fr
Derain, Balthus, Giacometti
Une amitié artistique
Jusqu'au 29 octobre
* Hors-série Beaux Arts
Medusa - Bijoux et tabous
Jusqu'au 5 novembre

Musée Cernuschi
7, avenue Vélasquez • 75008
01 53 96 21 50 • cernuschi.paris.fr
Lee Ungno
Jusqu'au 19 novembre

Musée de la Chasse et de la Nature
62, rue des Archives • 75003
01 53 01 92 40 • chassensature.org
Sophie Calle et son invitée
Serena Carone - Beau doublé, Monsieur le marquis !
Du 10 octobre au 11 février

Musée Guimet
6, place d'Iéna • 75116
01 56 52 53 00 • guimet.fr
Carte blanche à Jayashree Chakravarty
Du 18 octobre au 15 janvier
Images birmanes - Trésors photographiques du MNAAG
Du 18 octobre au 22 janvier

Musée de l'Homme
17, place du Trocadéro • 75116
01 44 05 72 72
museedelhomme.fr
Nous et les autres
Des préjugés au racisme
Jusqu'au 8 janvier

Musée Jacquemart-André
158, boulevard Haussmann • 75008
01 45 62 11 59
musee-jacquemart-andre.com
Le jardin secret des Hansen
La collection Ordrupgaard
Jusqu'au 22 janvier
* Journal d'expo Beaux Arts

Musée du Louvre
Quai du Louvre • 75008
01 40 20 53 17 • louvre.fr
Théâtre du pouvoir
Du 27 septembre au 2 juillet
François 1^{er} et l'art des Pays-Bas
Du 18 octobre au 15 janvier
* Hors-série Beaux Arts

Musée du Luxembourg
19, rue de Vaugirard • 75006
01 40 13 62 00
museeduluxembourg.fr
Rubens - Portraits princiers
Du 4 octobre au 14 janvier
* Hors-série Beaux Arts

Musée Maillol
59-61, rue de Grenelle • 75007
01 42 22 59 58 • museemaillol.com
Pop Art - Icons that Matter
Du 22 septembre au 21 janvier
* Hors-série Beaux Arts

Musée Marmottan Monet
2, rue Louis Boilly • 75016
01 44 96 50 33 • marmottan.fr
Monet collectionneur
Jusqu'au 14 janvier

Musée de l'Orangerie
Place de la Concorde • 75001
01 44 77 80 07 • musee-orangerie.fr
Dada Africa - Sources et influences extra-occidentales
Du 18 octobre au 19 février

Musée Picasso
5, rue de Thorigny • 75003
01 85 56 00 36
museepicassoparis.fr
Picasso - 1932, année érotique
Du 10 octobre au 11 février

Musée du quai Branly Jacques Chirac
37, quai Branly • 75007
01 56 61 70 00 • quai-branly.fr
L'Afrique des routes
Jusqu'au 12 novembre
* Hors-série Beaux Arts
Les Forêts natales - Arts d'Afrique équatoriale atlantique
Du 3 octobre au 21 janvier
* Hors-série Beaux Arts

Musée Rodin
77, rue de Varenne • 75007
01 44 18 61 10 • musee-rodin.fr
Kiefer-Rodin
Jusqu'au 22 octobre
* Hors-série Beaux Arts

Musée de la Vie romantique
16, rue Chaptal • 75009
01 55 31 95 67
vie-romantique.paris.fr
Le pouvoir des fleurs
Pierre-Joseph Redouté (1759-1840)
Jusqu'au 29 octobre

Muséum national d'histoire naturelle
57, rue Cuvier • 75005
01 40 79 56 01 • mnhn.fr
Météorites
Du 18 octobre au 10 juin

Palais Galliera
10, avenue Pierre 1^{er} de Serbie
75116 • 01 56 52 86 00
palaisgalliera.paris.fr
Fortuny - Un Espagnol à Venise
Du 4 octobre au 7 janvier

Palais de Tokyo
13, avenue du Président Wilson
75116 • 01 81 97 35 88
palaisdetokyo.com
Carte blanche à Camille Henrot
Du 18 octobre au 7 janvier

Petit Palais
Avenue Winston Churchill • 75008
01 53 43 40 00 • petitpalais.paris.fr
Anders Zorn
Jusqu'au 17 décembre
L'art du pastel
De Degas à Redon
Jusqu'au 8 avril
* Hors-série Beaux Arts

Philharmonie de Paris
221, avenue Jean Jaurès • 75019
01 44 84 44 84
philharmoniedeparis.fr
Barbara
Du 13 octobre au 28 janvier
* Hors-série Beaux Arts

La Seine musicale
Ile Seguin • 92100 Boulogne-Billancourt • 01 74 34 54 00
laseinemusicale.com
Maria by Callas
Jusqu'au 14 décembre

Galleries

Aborigène Galerie
46, rue de Seine • 75006
09 81 07 86 22 • aborigene.fr
Les derniers grands initiés
Du 5 octobre au 25 novembre

Galerie Anne Barrault
51, rue des Archives • 75003
09 51 70 02 43
galerieannebarrault.com
Daniel Spoerri
Jusqu'au 28 octobre

Galerie Anne-Sarah Bénichou
45, rue Chapon • 75003
01 44 93 91 48
annesarahbenichou.com
Massinissa Selmani
Jusqu'au 22 octobre

Galerie Daniel Templon
30, rue Beaubourg • 75003
01 42 72 14 10 • danieltemplon.com
George Segal
Jusqu'au 28 octobre

Galerie Frank Elbaz
66, rue de Turenne • 75003
01 48 87 50 04
galeriefrankelbaz.com
Ari Marcopoulos - Machine
Jusqu'au 14 octobre

Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois
33 et 36, rue de Seine • 75006
01 46 34 61 07 • galerie-vallois.com
Belles ! Belles ! Belles ! Les femmes de Niki de Saint Phalle
Jusqu'au 22 octobre



 RATP
ANNOUS PARIS



Vue de l'exposition.
© agence photographique
du musée Rodin,
ph. J. Manoukian

**musée
Rodin
14 mars
22 octobre
2017**

**rodin
100.org**

**100ANS
1917/2017
RODIN**

LE CALENDRIER DES EXPOSITIONS

Vous avez encore le temps...

Galerie Jousse Entreprise

18, rue de Seine • 75006
01 53 82 13 60
jousse-entreprise.com
Bertrand Lavier
Le musée imaginaire de Walt Disney
Du 13 octobre au 12 novembre

Galerie Kamel Mennour

47, rue Saint-André des Arts
75006 • 01 56 24 03 63
kamelmennour.com
Daniel Buren
Du 11 octobre au 25 novembre

Galerie Kamel Mennour (bis)

6, rue du Pont de Lodi • 75006
01 56 24 03 63
kamelmennour.com
Camille Henrot
Du 14 octobre au 25 novembre

Galerie Kreo

31, rue Dauphine • 75006
01 53 10 23 00 • galeriekreo.com
Didier Lavier
Jusqu'au 10 novembre

Galerie Lelong & Co

13, rue de Téhéran • 75008
01 45 63 13 19 • galerie-lelong.com
Barthélémy Toguo
Nalini Malani
Pierre Alechinsky
Du 12 octobre au 25 novembre

Galerie Loo & Lou

45, avenue George V • 75008
01 53 75 40 13
et 20, rue Notre-Dame de Nazareth
75003 • 01 42 74 03 97
looandlougallery.com
Lydie Arickx – Gravité
Jusqu'au 28 octobre

Galerie Lumière des roses

12-14, rue Jean-Jacques Rousseau
93100 Montreuil • 01 48 70 02 02
lumiere-des-roses.com
J'aime regarder les filles
Du 4 octobre au 9 décembre

Galerie Magda Darysz

78, rue Amelot • 75011
01 45 83 38 51 • magdagallery.com
Giada Ripa
The Yokohama Project
Du 14 octobre au 25 novembre

Galerie Marian Goodman

79, rue du Temple • 75003
01 48 04 70 52
mariangoodman.com
Chantal Akerman – NOW
Jusqu'au 21 octobre

Galerie Martel-Greiner

6, rue de Beaune • 75007
01 42 05 62 49 • martel-greiner.fr
Catherine Noll
Exposition off de Parcoures Bijoux
Du 17 octobre au 4 novembre

Galerie Nathalie Obadia

3, rue du Cloître Saint-Merri
75004 • 01 42 74 67 68
nathalieobadia.com
Ni Youyu
Jusqu'au 28 octobre

Galerie Thaddaeus Ropac (Paris)

7, rue Debelleyre • 75003
01 42 72 99 00 • ropac.net
Joseph Beuys – Backrest
Jusqu'au 23 décembre

Wolfgang Laib

The Beginning of Something Else
Jusqu'au 14 octobre

Galerie Thaddaeus Ropac (Pantin)

69, avenue du Général Leclerc
93500 Pantin • 01 55 89 01 10
ropac.net
Déjeuner sur l'herbe
Jusqu'au 14 octobre
Gilbert & George
Du 18 octobre au 20 janvier

Galerie Xippas

108, rue Vieille du Temple • 75003
01 40 27 05 55 • xippas.com
Takls
Jusqu'au 19 octobre

RÉGIONS

AIX-EN-PROVENCE

Caumont centre d'art
3, rue Joseph Cabassol • 13100
04 42 20 70 01
caumont-centredart.com
Sisley l'impressionniste
Jusqu'au 15 octobre

ANGOULÊME

Cité internationale de la bande dessinée et de l'image
121, rue de Bordeaux • 16000
05 45 38 65 65 • citebd.org
Will Eisner
Génie de la BD américaine
Jusqu'au 15 octobre

ARLES

Musée départemental Arles Antique
Presqu'île du Cirque romain • 13635
04 31 31 51 03 • arles-antique.cg13.fr
Le luxe dans l'Antiquité
Trésors de la BnF
Jusqu'au 21 janvier

AVIGNON

Collection Lambert
5, rue Violette • 84000
04 90 16 56 20 • collectionlambert.fr
Collection agnès b.
Jusqu'au 5 novembre

BIRON

Château de Biron
24540 • 05 53 63 13 39
semitour.com
Vivantes natures
Collections de la fondation Maeght
Jusqu'au 5 novembre

BORDEAUX

Cité du vin
134-150, quai de Bacalan • 33300
05 56 16 20 20 • lacitedevin.com
Géorgie
Berceau de la viticulture
Jusqu'au 5 novembre

CHANTILLY

Domaine de Chantilly
7, rue du Connétable • 60500
03 44 27 31 80
domainedechantilly.com
Le Massacre des Innocents
Poussin, Picasso, Bacon
Jusqu'au 7 janvier

GIVERNY

Musée des Impressionnistes
99, rue Claude Monet • 27620
02 32 51 94 65 • mdig.fr
Manguin – La volupté de la couleur
Jusqu'au 5 novembre

GRIGNAN

Château de Grignan
26230 • 04 75 91 83 50
chateaux-ladrome.fr
Séguin, épistolaire du Grand Siècle
Jusqu'au 22 octobre

LE HAVRE

À travers la ville
uneteauhavre2017.fr
Un été au Havre
Jusqu'à fin novembre
* Hors-série Beaux Arts

LENS

Louvre-Lens
99, rue Paul Bert • 62300
03 21 18 62 62 • louvrelens.fr
Musiques ! Echos de l'Antiquité
Jusqu'au 15 janvier

LES BAUX-DE-PROVENCE

Carrières de lumières
Route de Maillane • 13520
04 90 54 47 37
carrieres-lumieres.com
Bosch, Brueghel, Arcimboldo
Jusqu'au 7 janvier 2018
* Hors-série Beaux Arts

LILLE

Palais des Beaux-Arts
Place de la République • 59000
03 20 06 78 00 • pba-lille.fr
J.-F. Millet – Rétrospective
Du 13 octobre au 22 janvier

L'ISLE-SUR-LA-SORGUE

Villa Datis
7, avenue des 4 Otages • 84800
04 90 95 23 70 • villadatis.com
De nature en sculpture
Jusqu'au 1er novembre

LODÈVE

Musée de Lodève
Boulevard Gambetta • 34700
04 67 88 86 10 • museedelodeve.fr
L'estampe en 100 chefs-d'œuvre : Dürer, Rembrandt, Goya, Degas...
Jusqu'au 5 novembre

LYON

Musée d'Art contemporain
Cité internationale
81, quai Charles de Gaulle • 6900
Sucrière
47-49, quai Rambaud • 69002
04 27 46 65 60
biennaledelyon.com
14^e biennale de Lyon
Du 20 septembre au 7 janvier

MARSEILLE

Centre de la Vieille Charité
2, rue de la Charité • 13002
04 91 14 58 80
vieille-charite-marseille.com
Jack London dans les mers du Sud
Jusqu'au 7 janvier

Frac Paca

20, boulevard de Dunkerque
13002 • 04 91 91 27 55
fracpaca.org
Pascal Pinaud
Jusqu'au 5 novembre

MENTON

Musée Jean Cocteau
2, quai de Morléon • 06500
04 89 81 52 50
museecocteaumenton.fr
Raoul Dufy
Jusqu'au 9 octobre

METZ

Centre Pompidou-Metz
1, parvis des Droits de l'Homme
57000 • 03 87 15 39 39
centrepompidou-metz.fr
Fernand Léger
Le beau est partout
Jusqu'au 30 octobre
Japan-ness – Architecture et urbanisme au Japon depuis 1945
Jusqu'au 8 janvier
Japanorama
Du 20 octobre au 5 mars

NANCY

Musée des Beaux-Arts
3, place Stanislas • 54000
03 83 85 30 72 • mban.nancy.fr
Lorrains sans frontières
Les couleurs de l'Orient
Du 7 octobre au 2 avril

NANTES

Château des Ducs de Bretagne
4, place Marc Elder • 44000
0 811 464 644 • chateaunantes.fr
Les esprits, l'or et le chaman
Jusqu'au 12 novembre

NICE

Galerie Lympia
52, boulevard Stalingrad • 06300
04 89 04 53 10
galerielympia.departement06.fr
Giacometti – L'œuvre ultime
Jusqu'au 15 octobre

Galerie des Ponchettes

77, quai des États-Unis • 06300
04 93 62 31 24 • mamac-nice.org
Noël Dolla
Jusqu'au 22 octobre

Musée d'Art moderne et d'Art contemporain

Place Yves Klein • 06000
04 97 13 42 01 • mamac-nice.org
À propos de Nice (1947-1977)
Jusqu'au 22 octobre

ORNANS

Musée Courbet
1, place Robert Fernier • 25290
03 81 86 22 88 • 2.doubs.fr
Vincent Knapp
Histoires d'ateliers, de Courbet à Soulages
Jusqu'au 16 octobre

PERPIGNAN

Musée d'Art Hyacinthe Rigaud
21, rue Maillay • 66000
04 68 66 19 83 • musee-rigaud.fr
Picasso-Perpignan (1953-1955)
Jusqu'au 5 novembre
* Hors-série Beaux Arts

PONT-AVEN

Musée de Pont-Aven
Place Julia • 29930
02 98 06 14 43 • museepontaven.fr
La modernité en Bretagne
Jusqu'au 7 janvier

RENNES

Frac Bretagne
19, avenue André Mussat
35000 • 02 99 37 37 93
fracbretagne.fr
Nicolas Floc'h – Glaz
Jusqu'au 26 novembre

RODEZ

Musée Soulages
Avenue Victor Hugo • 12000
05 65 73 82 60
musee-soulages.rodezagglo.fr

Calder

Forgeron de géantes libellules
Jusqu'au 29 octobre

SAINT-PAUL-DE-VENCE

Fondation Maeght
623, chemin des Gardettes • 06570
04 93 32 81 63
fondation-maeght.com
Edouardo Arroyo
Jusqu'au 19 novembre

SAINT-PIERRE-DE-VARENNEVILLE

Centre d'art contemporain Matmut
425, rue du Château • 76480
02 35 05 61 73
matmutpourlesarts.fr
Charles Fréger – Fabula
Du 6 octobre au 7 janvier

SÉRIGNAN

Musée régional d'Art contemporain
146, avenue de la Plage • 34410
04 67 32 33 05
mrac.languedocroussillon.fr
Neil Beloufa
Jusqu'au 22 octobre

TOURS

CCC OD
Jardins François I^{er} • 37000
02 47 66 50 00 • cccod.fr
Lee Ufan
Jusqu'au 12 novembre
* Hors-série Beaux Arts
Klaus Rinke
Düsseldorf mon amour
Du 14 octobre au 1^{er} avril
* Hors-série Beaux Arts

VALLAURIS

Musée Pablo Picasso
Place de la Libération • 06220
04 93 64 71 83
musee-picasso.vallauris.fr
Joana Hadjithomas & Khalil Joreige
Jusqu'au 6 novembre

VASSIVIÈRE

Centre international d'art et du paysage
Ile de Vassivière • 87120
05 55 69 27 27
ciapiledelvassiviere.com
Transhumance
Jusqu'au 5 novembre

VILLENEUVE-D'ASCQ

LaM
1, allée du Musée • 59650
03 20 19 68 68 • musee-lam.fr
De Picasso à Séraphine
Wilhelm Uhde et les primitifs modernes
Du 29 septembre au 7 janvier

VÉZELAY

Musée Zervos
Maison Romain Rolland
14, rue Saint-Étienne • 89450
03 86 32 39 26 • musee-zervos.fr
Aux couleurs de Calder
Jusqu'au 15 novembre

Et davantage d'expositions sur...
www.beauxarts.com



klaus rinke

« L'Instrumentarium » et « Düsseldorf mon amour »

du 14 octobre 2017 au 1^{er} avril 2018

centre de création contemporaine olivier debré - tours

jardin françois 1^{er} | 37000 tours | t +33 (0)2 47 66 50 00 | cccob.fr

Klaus Rinke et Günther Uecker dans les couloirs de la Kunstakademie, 1978 © Bernd Jansen

BEAUX ARTS | OURS

3, carrefour de Weiden • 92130 Issy-les-Moulineaux • 01 41 08 38 00 • fax 01 41 08 38 49 • www.beauxarts.com

Président : Frédéric Jousset
 Directeur général : Marie-Hélène Arbus* [01]
 Directeur : Fabrice Bousteau* [18]

Rédaction

Rédacteur en chef : Fabrice Bousteau [18]
 > Pour contacter Fabrice Bousteau, merci d'adresser vos e-mails
 à Catherine Joyeux* [01], assistante de la rédaction
 Rédactrice en chef adjointe : Sophie Flouquet*
 Rédactrice : Daphné Bétard* [21]

Rubrique Actualités : Françoise-Aline Blain • Rubrique Expositions : Emmanuelle Lequeux
 Rubrique Marché de l'art : Armelle Malvoisin* [27]
 Première SR [Editing] : Natacha Nataf* [24]
 Secrétaires de rédaction : Noluenn Bizien, Marie-Françoise Dufief, Muriel Naudin,
 Anne-Marie Valet & Virginie Vernevaux
 Chroniqueurs : Marie Darrieussecq [Vu] • Philippe Trétiack & Céline Saraiva [Architecture]
 Claire Fayolle [Design] • Jacques Morice [CinéArt] • Florelle Guillaume & Charlotte Ullmann
 [Médias] • Alain Passard [La recette de l'art] • François Cusset [Philo] • Nicolas Bourriaud •
 François Ollislaeger [La visite en BD]

Ont également participé à ce numéro

Malika Bauwens, Vincent Bernière, Inès Boittiaux, Armelle Fémelat, Lucie Jillier,
 Judicaël Lavrador, Pierre Léonforte, Yves Michaud, Stéphanie Pioda, Thomas Seydoux

Département artistique

Direction artistique : Bernard Borel* [17] • Création graphique : Ingrid Mabire* [29]
 Consultant en identité visuelle : Yorgo & Co.

Iconographie

Alexandra Buffet* [36], Laurene Flinois* [37], Charlotte Jean* [35] & Alice Fournier,
 assistées d'Auguste Schwarzw

Éditions & partenariats

Directrice des partenariats : Marion de Fiers* [10], assistée de Mathilde Arnau
 Chef de produit : Charlotte Ullmann* [14] • Responsable gestion & diffusion : Florence Hanappe* [06]
 Chef de produit diffusion : Amélie Fontaine* [04]

Marketing, diffusion & développement

Responsable gestion, marketing et diffusion du pôle presse : Séverine Saillard* [13]
 Responsable développement : Sophie Rivière* [08]

Ventes au numéro

Destination Media [01 56 82 12 06] • Distribution : Presstalis

Abonnements & VPC

1 an / 12 numéros : 59 € • 1 an / 12 numéros + 4 hors-séries : 83 €
 Service abonnements Beaux Arts Magazine
 4, rue de Mouchy • 60438 Noailles Cedex • e-mail : abo.beauxarts@groupe-gli.com • 01 55 56 70 72
 Abonnements en Belgique : Edigroup Belgique • +32 70 233 304 • fax +32 70 233 414 • abobelgique@edigroup.org
 Abonnements en Suisse : Edigroup Suisse • +41 22 860 84 01 • fax +41 22 348 44 82 • abonne@edigroup.ch

Comptabilité expertise

Dauphine Expert • 19, rue du Général Foy • 75008 Paris • 01 73 54 12 20 • fax 01 73 54 12 36
 christophe.kla@dauphineexpert.com • Stret Paris 409 378 908 000 19

Comptabilité fournisseurs

Malik Bennini – Beaux Arts & Cie • 3, carrefour de Weiden • 92130 Issy-les-Moulineaux
 01 41 08 38 05 • fax 01 41 08 38 49 • malik.bennini@beauxarts.com

Publicité

Médiaobs • 44, rue Notre-Dame des Victoires • 75002 Paris • 01 44 88 97 70 • fax 01 44 88 97 79
 Pour joindre votre correspondant, composez le 01 44 88 suivi des 4 chiffres indiqués entre parenthèses.
 E-mail : pnsm@mediaobs.com
 Directrice générale : Corinne Rougé [93 70] • Directrice commerciale : Armelle Luton [97 78]
 Directrice de publicité adjointe : Pauline Petiot [89 29] • Directrice de clientèle : Alexia Vaché [89 06]
 Chef de publicité littéraire : Pauline Duval [97 54] • Exécution : Brune Provost

Fabrication

Photogravure : Key Graphic, Paris • Litho Art New, Turin
 Imprimé en France par Maury, Malesherbes (Printed in France)
 Imprimé sur Galerie fine™ gloss 75 g/m² et Magno™ gloss 275 g/m², produit par Sappi Europe SA
 Commission paritaire : 1118 K 84 238 • Numéro ISSN : 0757 2271

BeauxArts&Cie

Beaux Arts Magazine est une publication de Beaux Arts & Cie.

RETROUVEZ-NOUS
SUR VOTRE TABLETTE
OU VOTRE SMARTPHONE !

* Pour joindre votre correspondant, composez le 01 41 08 38 suivi du numéro de poste indiqué entre parenthèses. Chaque collaborateur dont le nom est suivi d'un astérisque a une adresse e-mail. Elle se compose de la manière suivante : prénom.nom@beauxarts.com

L'encart abonnement broché sur tous les exemplaires de la vente au numéro France métropolitaine, 1 hors-série «L'art du Pastel» sur les abonnés avec hors-série, 1 encart The Good Life sur une sélection d'abonnés, 1 encart du Centre Pompidou, de GeoArt-Le Monde, de France abonnements et d'Historia sur l'ensemble des abonnés.

Collections, Courtesy & copyright

En couverture et P. 11 © Sabine Pigalle. P. 7 © Mwood. P. 12 © Stephen McMenamy. P. 14 © Maurizio Cattelan Archive. P. 16 © Courtesy Galerie Division, Montréal / Photo Richard-Max Tremblay. P. 20 © Studio Wim Delvoye. Coll. Donation Cigman, Fontevraud / Photo Bertrand Michau. © alg-images © Harald A. Jahn. P. 22-23 Courtesy & © Eric Baudart / Galerie Valentin, Paris / Dorchester Collection, Londres. Paris. Courtesy de Zoukha Bouabdellah et du Meurio. Paris. Courtesy Galerie In Situ Fabienne Leclerc, Paris / © Renaud Auguste Dormeuil. © Thomas Delhommès. P. 24 Photo Archives kamel mennour. © René Habermacher. Courtesy Polka Galerie, Paris © Maggie Barrett. © heike Göttter / © Olafur Eliasson. P. 26 © Turner's House Trust Collection / Anne Purkiss. Coll. & © Museum of Modern Art and Contemporary Art in Nusantara – Museum Macan, Jakarta. © TDIC, Architect Ateliers Jean Nouvel. P. 28 © Yayoi Kusama. © Yayoi Kusama / Photo Masahiro Tsuchido. P. 30 © Inigo Bujedo Aguirre/View. P. 32-33 © Carlo Ratti Associati. Courtesy de Diller Scofidio + Renfro. © Léo Bentegeat, Zhicheng Weng, Zhicheng Cui. P. 34 Photo Look Blank. P. 36 Courtesy & © Art Curial, Paris. © & Photo Margherita Cecchini. P. 38-39 © Salvador Dalí, Fundació Gala-Salvador Dalí, Barcelona, 2017. P. 40 Endgame © Ricardo Castelo. Coll. particulière / Photo Gilles Rentiers. © Virgin France S.A. / DR. © 2017 Fatcat Records / DR. © DFA LLC / DR. © 2017 Secretly Canadian / DR. © 4AD / DR. P. 42 © Bac Films © La Belle Ceremony. © Fine Line Features. P. 44 Coll. The Art Institute of Chicago / © Bridgeman Images. © Mwood. P. 50 © Pol Kurucz / Fe Paes Leme (x2) & Andrey Lopes / Fernando Cozende / Kolor Collective. P. 52 © Smartify. P. 54 © Lou Rijn. P. 56-57 Courtesy Daniel Boyd et Roslyn Oxley9 Gallery, Sydney. P. 58-63 © & Photo Claire Dorn / Courtesy Perrotin. © Bernard Benant. © alg-images. © Artotek / La Collection. © Photo Christie's Images / Bridgeman Images. P. 64-71 © Photo Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. RMN-Grand Palais / Georges Meguerditchian © Succession Marcel Duchamp / ADAGP. Courtesy Semiose Galerie, Paris. © Studio lost but found / VG Bild-Kunst, Bonn 2016. © Stevens Frederic / SIPA. © Bridgeman Images. Courtesy Cindy Sherman. © Julian Charrière / VG Bild Kunst, Bonn. © Lulu and Isabelle / shutterstock. © alg-images / © Jörg Immendorf / www.michaelwerner.com. Coll. privée / Courtesy Fina Art Cube, Paris. © Wolfgang Tillmans courtesy Maureen Paley, Londres. Courtesy Kate Cooper / Photo Theo Cook. P. 72-77 © Jean Bernard / Leemage. © MIR. Photo Hannah Assouline. © oio / ioannis oikonomou. © Inigo Bujedo Aguirre / View. © Hufon+Crow. P. 78-79 © Vitra. P. 80-83 © Laurent Hagzui. Photo Greg Dunn & Will Drinker. P. 84-89 Courtesy Jamian Julian-Villani et Tanya Leighton, Berlin. Courtesy Komar & Melamid et Ronald Feldman Gallery, New York / Photo D. James Dee. DR. © Gardel Bertrand / hemis.fr. © Chiquel Arnaud / hemis.fr. © Colin Matthieu / hemis.fr. © Soberka Richard / hemis.fr. © Colin Matthieu / hemis.fr. © Guizou Franck / hemis.fr. © N. Borel photo. Courtesy Saatchi Gallery, Londres. © Christies Limited 2017. © Sotheby's. © Poly Auction. P. 90-99 Coll. Galerie Borghese, Rome / Courtesy du ministère de la Culture et du Tourisme italien / Photo Scala, Florence. Coll. musée du Louvre, Paris / Photo Scala, Florence. Coll. Palais Pitti, Florence / Courtesy du ministère de la Culture et du Tourisme italien / Photo Scala, Florence. Chambre de l'incendie du Borgo, Palais du Vatican, Rome / Photo Scala, Florence. Coll. et © National Gallery of Art, Washington. Coll. et © Ashmolean Museum, University of Oxford. Coll. Palais Pitti, Florence / Courtesy du ministère de la Culture et du Tourisme italien / Photo Scala, Florence. Coll. Pinacothèque nationale, Bologne / Courtesy du ministère de la Culture et du Tourisme italien / Photo Scala, Florence. P. 100-107 © Lés Crespi. Courtesy Galerie Perrotin, Paris. New York / © Sophie Calle. © Musée de la Chasse et de la Nature, Paris, 2017 / Thilo Hoffmann. © Serena Carone. © Lés Crespi. P. 108-113 © David Lanassa agence Marie Bastille. © 2014 Cassina. © Akiol Plagiarus. © Unifab, musée de la Contrefaçon, Paris. © 2017 Vitra International AG. Tous droits réservés. P. 114-123 Coll. © & Ordrupgaard Museum, Charlottelund / © Bridgeman Images. Coll. musée Khali, Caire / © Aurimages – Dagli-Orti. Coll. Wadsworth Atheneum, Hartford / © alg-images. Coll. The Art Institute, Chicago / © Scala. Coll. & The Art Institute of Chicago. Coll. musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg / © Scala. Coll. musée d'Orsay, Paris / © RMN-Grand Palais / Hervé Lewandowski. Coll. & Albright-Knox Art Gallery, Buffalo. P. 124-127 Courtesy Leslie David / Galerie 12Mail, Paris / © Leslie David. © Marianne Ratier. Photo Gaëtan-Jonas Sterlin. © Cereal Mag. © Grodud & Boucar 2017. P. 128-135 Coll. Marin Karmitz. Photo Océlia Garroni-Parisi pour Beaux Arts. © Willem Van Zoetendaal / Courtesy Coll. Marin Karmitz, Paris. © Christophel. © Leemage. © Mara Vishniac Kohn / Courtesy International Center of Photography. © Gotthard Schuh. © Photo Barbara Jackson. © Collection Marin Karmitz. DR / MK2. © Martial Rayssé / Courtesy Coll. Marin Karmitz, Paris. © Man Ray / Courtesy Coll. Marin Karmitz, Paris. © L'hoir J. / Archives galerie de France, Paris. © Christer Strömholm Estate / VUL. © Bruno Delassard / RCA. © Succession Alberto Giacometti (Fondation Alberto et Annette Giacometti, Paris + Adagp, Paris) 2017. P. 136-143 Coll. The Metropolitan Museum of Art, New York / © Condé Nast. © The Irving Penn Foundation. Coll. The Metropolitan Museum of Art, New York / © The Irving Penn Foundation. © The Irving Penn Foundation. P. 144-147 Courtesy de Julien Discrit et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou, Paris / © Julien Discrit. Courtesy de Julien Discrit et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou, Paris / Photo Olivia Grandperrin. Courtesy de Jorinde Voigt / Photo Roman März. © joerg reichardt. © Daniel Steegmann Mangrané. Photo Rafael Roncato / © DR. Courtesy et © Daniel Steegmann Mangrané Courtesy de Christodoulos Panayiotou et de la Galerie kamel mennour, Paris / © Christodoulos Panayiotou / © & Photo archives kamel mennour. Photo Asa Lunden / Moderna Museet. P. 149 Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris / © André Morin. P. 150 Coll. musée d'Art et d'Histoire, Saint-Denis / © Irène Andréani. © Jean-Luc Paillet / Centre des monuments nationaux – Photo de presse. Coll. musée Paul-Landowski, Boulogne-Billancourt / © Musées de la Ville de Boulogne-Billancourt / Photo Philippe Fuzeau. P. 152 © Sacha. © DR. © Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent, Paris / Alexandre Guiringer. P. 154 Coll. musée des Beaux-Arts, Nancy / © MEN – Damien Boyer. Coll. Ordrupgaard, Copenhague / © Ordrupgaard, Copenhague / Photo Anders Sune Berg. © Clément Cogitore. P. 156 Courtesy de l'artiste et des galeries kamel mennour, Paris, Wentrup, Berlin, CulturesInterface, Casablanca. Courtesy d'Hicham Berrada et des Galeries kamel mennour, Paris, Wentrup, Berlin, CulturesInterface, Casablanca. P. 158 © Raymond Depardon / Magnum Photos. © Florian Kleinfenn. P. 160 Courtesy de la Galerie Rodolphe Janssen, Bruxelles. Coll. particulière / © Ilya & Emilia Kabakov / Courtesy Ilya et Emilia Kabakov et Pace Gallery, Londres. Coll. particulière / © The Estate Jean-Michel Basquiat. Licensed by Artstar, New York. P. 162 Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris / Photo André Morin. Courtesy de Gabriel Orozco et Galerie Chantal Crousel, Paris / Photo Florian Kleinfenn. Courtesy Estate Chantal Akerman et Marian Goodman Gallery, Paris / © & Photo Chantal Akerman. P. 164 © Marc Dommage – Courtesy Galerie kree, Paris. Courtesy Galerie kree, Paris. P. 166-167 © Miguel Calvo Alejo "Mitzi". © Bilbao Ekitza. © Borja Laria / shutterstock. B19 Photo Studio. Coll. & Alicia Koplowitz – Grupo Omega Capital. P. 168 © alg-images / Bildarchiv Florian Monheim. Coll. musée Carnavalet, Paris / Musée Carnavalet / Roger-Viollet. Coll. Bibliothèque nationale, Paris © Archives Charmel / Bridgeman Images. P. 173 © Mary Beth Edelson / Courtesy the artist and David Lewis Gallery, New York. P. 174 Photo Jérôme Cavalière, Marseille. Photo David Heald © Solomon R. Guggenheim Foundation, 2017. © Alex Watt. Photo Charles Fréger. © Abacaspres.com / Photo Peter Summers. Photo DoD News Features / Wikimedia Commons. Foreign and Commonwealth Office / Wikimedia Commons. Courtesy Eva – Art / © Chris Morin. P. 176 DR. P. 178 © Courtesy of the artist and Monique Meloche Gallery, Chicago. © FLC / ADAGP. Paris. © Eric Roger. Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles. © Chiachio & Giannone / Courtesy School Gallery / Olivier Castaing. P. 180 Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles. Courtesy de l'artiste et Flow Gallery, Londres. © Max Galerie Viovequidem. P. 182 DR. P. 184 © Christie's Images Ltd, 2017. © Ivore Nimes. © Osenat. P. 186 DR. P. 188-189 Courtesy de Mary Reid Kelley et Patrick Kelley et de la Pilar Corrias Gallery, Londres. Courtesy d'Andrea Bowers et de l'Andrew Kreps Gallery, New York. Courtesy de Stuart Brisley et de la Hales Gallery, New York / © Stuart Brisley. P. 190 Courtesy Hervé Van der Straeten. Courtesy of Lakin Ogunbanwo and Whatiftheworld. Photo Alex Ramsay. P. 202 François Ollislaeger.

PARIS PHOTO

09.12 NOV 2017
GRAND PALAIS



Avec le parrainage du
ministère de la Culture

Organisé par

 Reed Expositions

Partenaires officiels



J.P.Morgan

LA VISITE EN BD de FRANÇOIS OLISLAEGER

JEAN-MICHEL OTHONIEL AU CRAC DE SÈTE

Chaque mois, notre dessinateur part explorer les routes de l'art...



Avant d'entrer dans l'exposition, j'ai lu un texte écrit par Christine Angot pour Jean-Michel Othoniel. Elle racontait son histoire.



Alors qu'il n'avait pas 20 ans, Jean-Michel est tombé amoureux d'un autre Jean-Michel, un prêtre. Ils ont vécu ensemble durant une semaine, au séminaire. Jean-Michel en est parti, c'était trop dur. Son ami a décidé de le rejoindre. En chemin, il s'est jeté sous un train. Il est mort.

C'est vraiment fait comme un collier. Il y a une armature à l'intérieur et les perles, en verre ou en métal, sont enfilées dessus.



Sophie Calle ! Que fais-tu ici ?

Je suis en vacances, on est venus avec Jean-Michel. Viens, je vais te le présenter. Ah, Noëlle Tissier, la directrice, est là aussi, regarde !



Cette histoire, il ne l'a racontée que bien plus tard à Sophie Calle, qui intervenait dans son école d'art. Elle cherchait des gens qui voulaient échanger leur douleur contre la sienne. C'est ce qu'ils ont fait.

Jean-Michel essaye de lier la lumière et l'obscurité, le monumental et le fragile, l'austérité et le merveilleux, le minimal et le baroque. Il travaille par oxymores. Les obsidiennes dans la pièce à côté, vous avez vu ? Il les a ramenées d'Arménie. Il en considère certaines comme des autoportraits, d'ailleurs.



Moi je venais un peu à reculons parce qu'Othoniel, c'est très nineties tout de même. Le métro Palais-Royal, les commandes publiques... Mais en fait, ça va.

Bah, la petite adore tout ce qui est collier de perles.



Viens voir, maman, les dessins !



Il y a les dessins, en haut. Je ne les montre pas d'habitude, ils restent dans les cartons. Parfois ce sont des recherches, parfois je les fais après avoir réalisé l'œuvre. Chaque jour, je cherche en dessinant. Et puis il y a « la Grande Vague » en briques de verre. Elle est pour moi comme un rêve de construction pour toutes ces briques vues sur les bords de route, en Inde.



Et tu portes toujours un collier ou juste pendant les vacances ?



«Jean-Michel Othoniel – Géométries amoureuses» jusqu'au 24 septembre
Crac • 26, quai Aspirant Herber • 34200 Sète • 04 67 74 94 37 • <http://crac.languedocroussillon.fr>

III
JEAN PERZEL
PARIS



"Entreprise du patrimoine vivant"

LUMINAIRES D'ART Plus de 1000 références dans notre nouveau showroom
et sur Perzel.com • visualisation 3D de tous les modèles.
Créateur fabricant depuis 1923 • 3, rue de la Cité Universitaire 75014 Paris • tél. 01 45 88 77 24 • fax. 01 45 65 32 62
mardi au vendredi: 9h -12h /13h -18h • samedi 10h -12h / 14h -19h • catalogue 128 p. 20 € remboursé au 1^{er} achat



944



Collection Perlée
Or blanc, or rose et diamants.



Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

